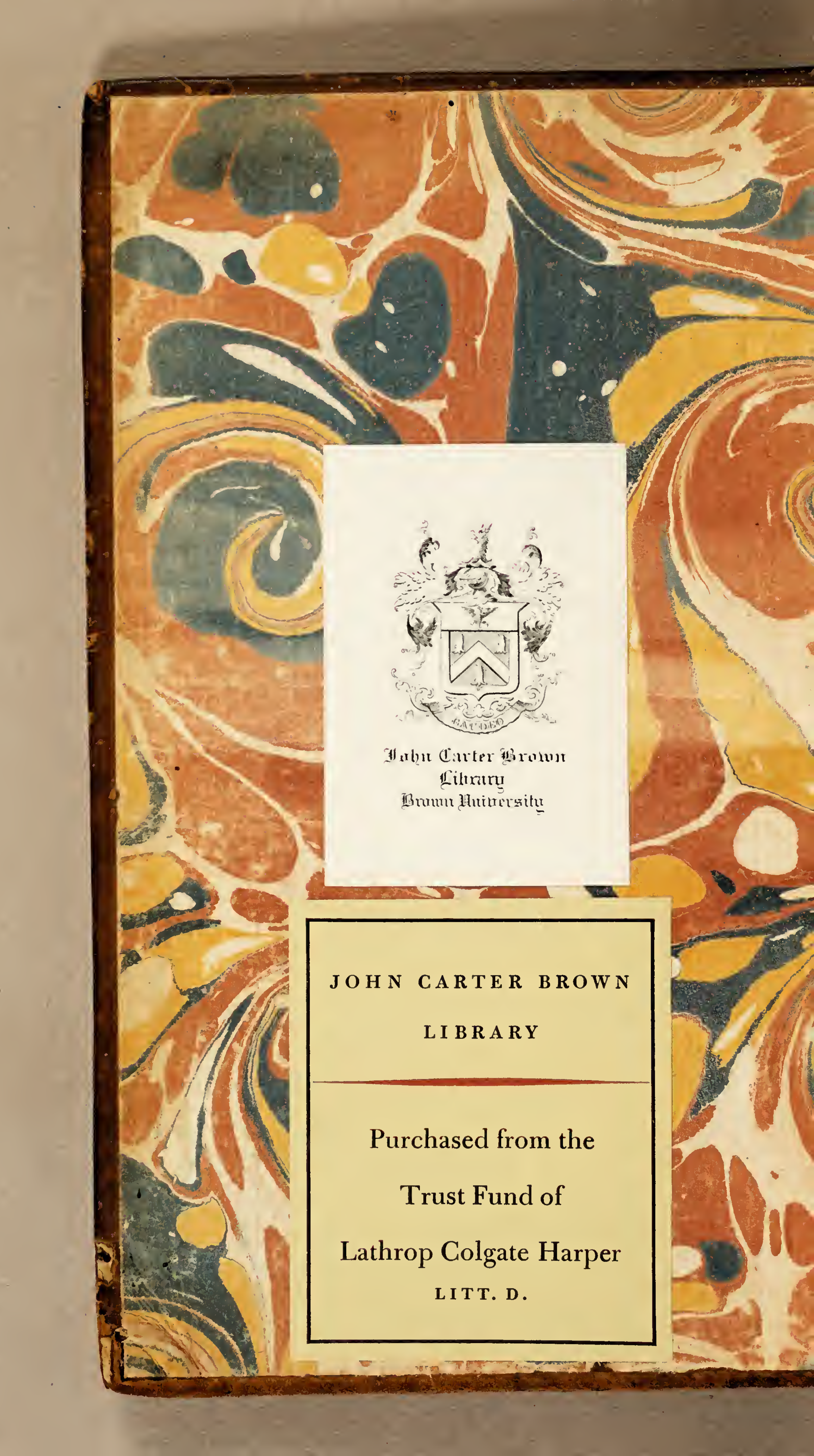
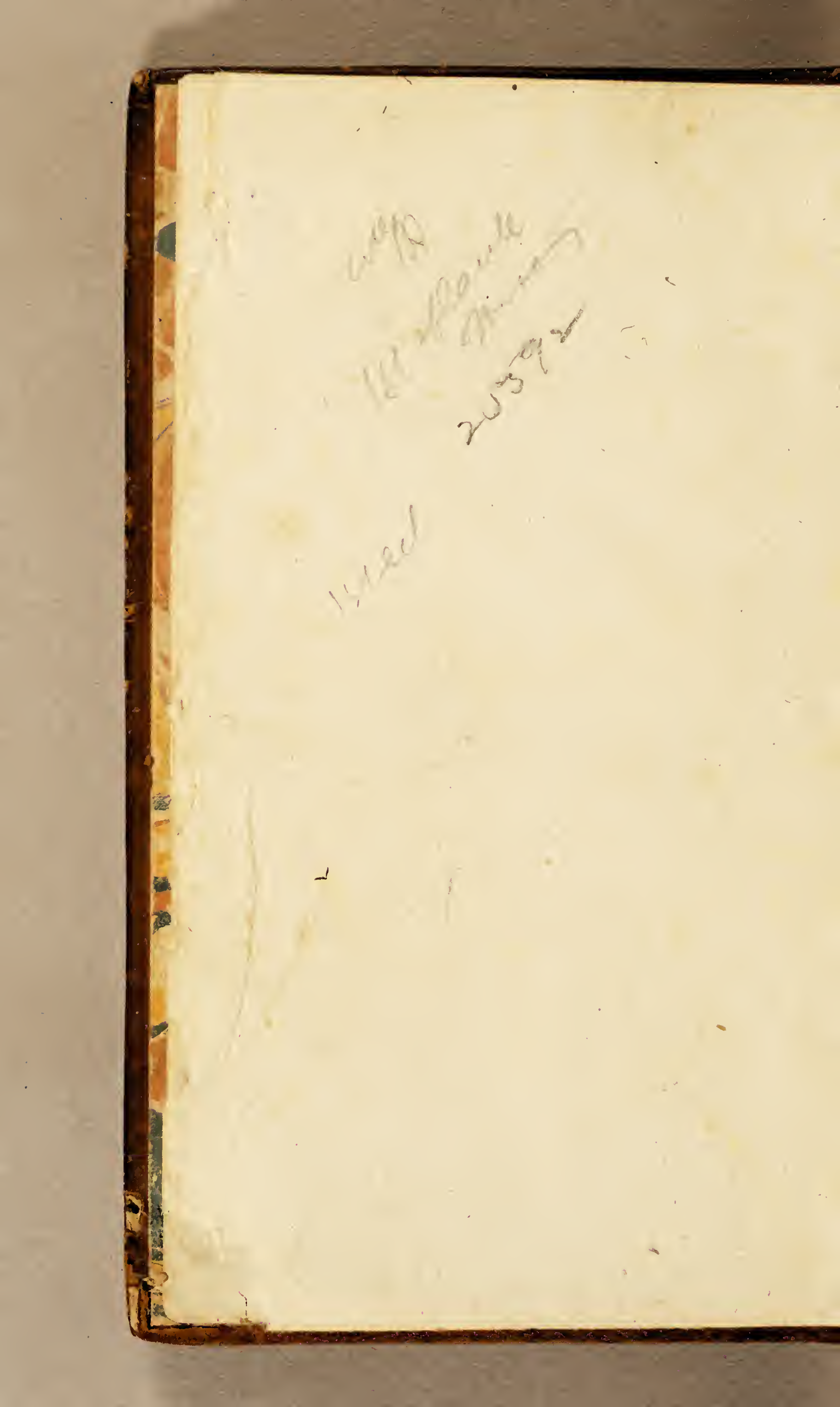



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University





L'HOMME SAUVAGE,

Histoire traduite de ....

PAR M. MERCIER.

L'HOMME SAUVAGE,

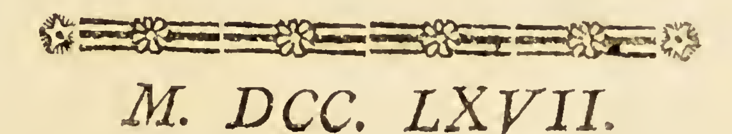
Histoire traduite de ....

PAR M. MERCIER.

Sponte suâ sine lege fidem rectumque colebat.
OVID. meta. L. I.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St. Jacques, au-dessous de la Fontaine St. Benoît, au Temple du Goût.



M. DCC. LXVII.



L'HOMME SAUVAGE,

Histoire traduite de ....



INTRODUCTION.

LE Chevalier Baltimore fut envoyé en Amérique en 16... par la Cour d'Angleterre. Il joignoit la ſageſſe & la modération à l'eſprit de gouvernement, & une prudence con-

ſommée à tout le feu de la valeur. On le vit toujours auſſi fidele aux leçons de l'expérience qu'aux inſpirations de ſon propre génie. Il ne donna rien au hazard dans une place où il pouvoit tout oſer, & il ſervit à prouver que les eſprits doux & modernes ſont faits pour commander aux autres : ce fut avec la joie la plus vive qu'il reçut le poſte honorable que lui confioit ſa patrie. Avide dès l'enfance des relations du nouveau Monde, il avoit mis dans tous les tems & ſon étude & ſon plaiſir à rechercher les traits primitifs de la nature humaine, ſi défigurés par toutes nos inſtitutions. Il vouloit connoître l'homme tel qu'il eſt

ſous l'empire de la Nature. Il vouloit parvenir à connoître s'il eſt né bon, ou s'il porte originairement dans le cœur ce germe de cruauté qui ſe développe quelquefois d'une maniere ſi terrible pour l'intérêt de ſes moindres paſſions. Le Chevalier avoit conſulté avec ſoin les livres des voyageurs; il avoit ſuivi les raiſonnemens des Philoſophes, pour ſe former une juſte idée du caractere de ces peuples nouveaux, & par ce moyen, il penſoit pouvoir démêler ce qui appartient à la Nature d'avec ce qui eſt le fruit de l'uſage. Mais après avoir beaucoup lû, que trouva-t-il? des récits qui ſe contrediſoient, des jugemens oppoſés, & quelques faits

particuliers donnés pour des coutumes générales. Il vit que l'habit de *** ou de Commerçant avoit dicté leurs opinions diverſes, & que l'amour du merveilleux avoit été le foible du voyageur le plus intrépide. On vantoit le bon ſens naturel des Indiens : eh ! comment le concilier avec l'extravagance de leur culte ? On exaltoit leur courage ; mais la plus miſérable ſuperſtition ſembloit le démentir. Le Chevalier parvint peu à peu à dédaigner les ſources où il cherchoit à puiſer ces connoiſſances difficiles ; il ne courut plus avec empreſſement au-devant du premier voyageur qui débarquoit, il ne crut que ſes propres réflexions & ſon cœur ;

mais ſon cœur devint pour lui un interprête infidele. En ſe mettant à la place d'un homme qui vit ſous les loix ſimples de la Nature, en ſuivant ſes mouvemens & la progreſſion de ſes idées, en analyſant ſes ſenſations, en compoſant les loix, ou les opinions qu'il peut ſe forger, il ne fit, comme bien d'autres, qu'embraſſer ce qui plaiſoit à ſon imagination. Il avoit écouté la voix de ſon cœur qui étoit généreux, & ſon cœur lui avoit aſſuré que l'homme eſt né bon : ainſi il avoit jetté le caractere de tous les hommes comme dans un même moule ; il leur prêta toutes les idées de ſa raiſon exercée, & il s'applaudit enſuite du plan heureux de ſon admirable ſyſtême.

Le voyage qu'il fit en Amérique lui donna cependant lieu de le ſoumettre à un nouvel examen. Ce fut-là qu'il fit la connoiſſance du ſieur Williams, qui avoit vécu long-tems dans un état abſolument ſauvage. Le ſieur Williams étoit auparavant connu ſous le nom de Zidzem. Zidzem, par une ſuite de ſon étonnante deſtinée, avoit été conduit à Londres, ramené en Amérique; & après pluſieur aventures ſingulieres, s'étoit établi à * * * où il vivoit en ſage d'un petit bien acquis par une honnête induſtrie. Ce fut une rencontre bien précieuſe au Chevalier Baltimore, qui ſe l'attacha par toutes les careſſes de la plus tendre amitié. Elle ne tarda pas

à devenir mutuelle & fincere ; alors le Chevalier fe flatta de pouvoir apprendre avec certitude quels étoient les mouvemens naturels & les paffions primitives du cœur de l'homme, jufqu'ici l'énigme la plus inexplicable qui foit dans la Nature.

Le fieur Williams poffédoit une conception vive & facile ; fes voyages l'avoient formé dans plufieurs connoiffances, & fon goût pour la lecture avoit enrichi fon efprit de mille traits fort inftructifs : les bons écrivains, tant anciens que modernes, ne lui étoient pas inconnus. Lorfque leur amitié fut parfaitement cimentée, le Chevalier exigea de fon ami qu'il mit par écrit tout ce

qu'il avoit éprouvé depuis ſa plus tendre enfance, juſqu'au moment où il s'étoit trouvé parmi des peuples civiliſés : il voulut encore qu'il décrivit & ſes premiers penchans & ſes premiers deſirs, & le fil de ſes idées ; qu'il rapporta fidelement ce qui l'avoit affecté le plus vivement, & de quelle maniere, ſur-tout, il l'avoit été. Son ami ſe refuſa long-tems à cette demande, parce qu'il ſentoit toutes les difficultés de l'exécution. Comment, en effet, ſe rappeller des ſenſations primitives effacées & détruites par tant d'autres ? Comment retrouver la chaîne de ſes idées, & le nœud inviſible qui a ſervi à les joindre ? La mémoire ne ſuffit pas pour cette grande

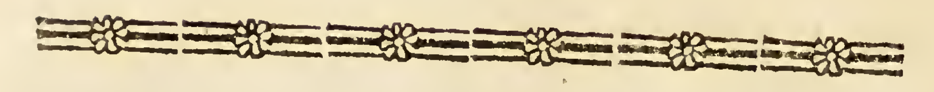
opération. Cependant après avoir réfléchi très-long-tems, être descendu en lui-même, être revenu sur ses premieres années, il se rappella un certain nombre de faits, & céda aux ardentes prieres de l'amitié & de la philosophie. Il envoya l'Histoire suivante au Chevalier Baltimore : celui-ci dans le premier transport de sa joie en fit part à un de ses amis, aussi curieux que lui sur cette intéressante matiere. Cet ami a commis une petite infidélité en m'a faveur, & je publie l'Histoire pour expier sa faute.

Que celui qui oseroit proscrire ce tableau de la nature humaine comme faux & dépravé (s'il est ami de la vérité) réfléchisse avant

tout, & craigne de ſe tromper. Le ſieur Williams, quoique coupable, n'étoit pas un méchant ; ſon cœur n'étoit point corrompu. Il étoit dans une ignorance invincible ; & dans toutes les religions, ce n'eſt que la volonté, je crois, qui décide le crime. Si quelques-unes de ſes penſées paroiſſent dures ou affligeantes, qu'on ſe ſouvienne que ce ſont les penſées d'un Sauvage qui ne connoît point l'art de flatter notre orgueil, ou plutôt, qui ne ſait point nous plaire en nous abuſant. Le ſieur Williams rend graces aujourd'hui de tout ſon cœur à la Providence qui a daigné le retirer de ce labyrinthe d'erreurs, où il étoit plongé. Ne condamnons point avec

notre précipitation ordinaire celui qui marchoit dans les ténebres. Eh ! connoiſſons-nous juſqu'où peut deſcendre la foibleſſe de l'homme lorſqu'il eſt livré à lui-même ? O homme ! dans ce tableau contemple toute ta miſere ; vois les rêves de ton fragile entendement ; connois ta dépendance ; oui, tu as beſoin du ſecours d'un bras divin qui t'arrache aux bords du précipice où ton aveuglement te conduit. Songe que ta grandeur eſt de connoître ta foibleſſe ; avoue ton impuiſſance, & entrevois avec les plus ſages que la Nature ſeule eſt une mauvaiſe légiſlatrice !





CHAPITRE PREMIER.

Le ſieur Williams à ſon ami.

QU'EXIGEZ-VOUS de moi, cher Chevalier, lorſque vous voulez que je vous décrive le véritable état de mon ame, dans ces tems où la Nature ſeule m'inſpiroit, où heureux dans la ſolitude des montagnes de Xarico, je vivois avec la tendre Zaka, criminelle & innocente à la fois. Vous oubliez que vous allez rouvrir mes plaies qui ſaignent encore; vous oubliez, que pour vous obéir, il me faut éprouver les plus vives douleurs. Mes larmes arroſent le papier.... Ah! Zaka, malheureuſe Zaka!

la religion condamne ces pleurs, je le ſais; mais la Nature, mais mon cœur ne les peuvent retenir. Ferai-je un fidele portrait de moi-même? me peindrai-je avec un cœur vicieux? moi, qui dès le premier inſtant où j'ai ſenti mon exiſtence, ai chéri la vertu, ai cherché ma félicité dans la pratique des devoirs qu'elle impoſe, avant même que ma bouche eût appris à prononcer ſon nom! Cependant l'infortuné Zidzem a été déclaré publiquement coupable; lui qui ſe flattoit d'être innocent! Que ce ſouvenir m'eſt cruel! on eſt donc criminel ſans le ſavoir? Voici mon Hiſtoire, elle me juſtifiera, peut-être; mais elle ſervira très-peu à éclaircir vos doutes.

Vous voulez approfondir de grandes queſtions, dont la ſolution paſſe, je crois, notre portée. La raiſon de l'homme, abandonnée a elle-même, peut-elle s'élever à la connoiſſance d'un Créateur ? Peut-elle éclairer par dégrés notre foible entendement ? Peut-elle remporter des victoires ſur nos paſſions ? Eſt-il poſſible, enfin, à l'homme, de connoître le rapport de ſes devoirs ? O! ne deſirez-vous rien de trop, cher Chevalier ? vous-même jugez-vous. Tous les hommes auroient-ils agi comme j'ai agi, s'ils s'étoient trouvés dans ma ſituation ? & parce que que l'un a fait, peut-on décider de ce que l'autre auroit pû faire ? Sans doute, nous avons beſoin

d'une main céleste qui nous conduise, dans une route aussi incertaine ; la sagesse n'est malheureusement que le fruit de l'expérience, & d'une raison pleinement exercée ; mais est-il impossible à l'homme de réfléchir sur lui-même, d'écouter la voix secrette de son cœur, & de remonter ainsi aux principes de cette loi sublime & invariable qui dirige tous les êtres ? Aura-t-il absolument besoin d'un secours étranger pour sentir l'existence d'un premier être ? ou la vertu sera-t-elle moins chere à son cœur, parce que son esprit sera plongé dans les ténebres de l'ignorance ? Hélas ! avant que l'Éternel eut daigné faire descendre sur la terre ces vérités qui con-

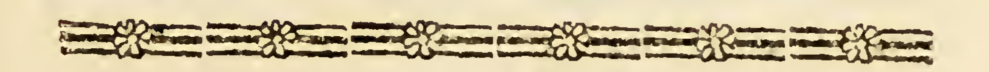
fondent notre indocile raiſon, cette même raiſon ne fut-elle pas la conductrice des hommes ? Il étoit, ſans doute, alors des cœurs vertueux qui l'étoient autant par principes que par ſentiment.

Je vous envoye mon Hiſtoire, parce que vous êtes mon ami, & que j'aime à vous avoir pour témoin de toutes mes penſées. Mais dérobez-là, je vous prie, aux yeux de ces hommes qui veulent exercer un deſpotiſme ſur les eſprits, & qui vous font un crime de ne point adorer leurs prétendus oracles. Nourris dans les diſputes & les cris de l'école, ils prononcent hardiment ſur l'homme qu'ils ne connoiſſent pas, & lancent enſuite leurs foudres ſur

le monſtre qu'ils ont imaginé. Ils ſe vantent de lire dans l'abyme du cœur humain ; écoutez leur morale triſte, fauſſe & bizarre, digne réſultat de leurs ſages obſervations. Évitez ces docteurs vains, leur orgueil & leur intolérance. Ils voudront vous perſuader que Zidzem qui va vous crayonner la ſenſibilité de ſon cœur, eſt un libertin, un inſenſé, peut-être un impie, qui ſous un air de ſimplicité, cache le coupable deſſein de renverſer leurs beaux ſyſtêmes. Ils ſe vengeroient à juſte titre. Le bon Zidzem a quelquefois été curieux de s'enfoncer dans le dédale obſcur de leur philoſophie, & il s'y eſt égaré avec eux; mais, du moins, il a ri en ſortant

de leur pompeuſe école, tel qu'un homme ſage en s'éveillant ſe moque du ſonge ridicule qui l'occupoit. Pourquoi auſſi n'a-t-il pas eu d'aſſez bons yeux pour appercevoir cette foule d'idées gravées dans notre ame lorſque nous ſommes embryons ? Pourquoi n'a-t-il pas reconnu cette perverſité originelle qui eſt notre partage ? Ah ! Zaka, malheureuſe Zaka ! avec le diſcernement du juſte & de l'injuſte, ton cœur a erré comme le mien : nous étions bons, généreux, compatiſſans, fideles à l'amour & à la Nature. Quoi ! il nous manquoit encore des vertus ! Notre innocence ne ſuffiſoit donc pas ; il nous falloit.... Je ne ſuis ni philoſophe, ni ſavant. Je

n'ai point l'ambition d'élever un ſyſtême fantaſtique. Je ne veux être ici que l'Hiſtorien de mes ſenſations & des idées qu'elles m'auront fait naître.



CHAPITRE II.

Commencement de l'Hiſtoire de Zidzem.

JE ſuis né parmi les Chébutois, peuple du Sud de l'Amérique; peuple long-tems illuſtre & vainqueur. Pardonnez ſi je me fais gloire de ma patrie, & ſi je laiſſe entrevoir quelque orgueil au nom de ma Nation. Avant que l'avarice & la cruauté, ſous les vêtemens d'une religion ſainte, euſ-

ſent trouvé le chemin de l'Amérique, pour effrayer un nouveau Monde de l'aſſemblage horrible de tous les crimes, les Chébutois étoient un peuple auſſi renommé dans l'Amérique, que le François l'eſt aujourd'hui au milieu de l'Europe. Ils ont donné des habitans, des rois & des loix au Pérou. Lorſque j'ai commencé à lire les Auteurs Européens, j'ai cherché avidement ce qu'ils avoient dit du bon Incas Cabot, qui avoit régné ſur tant de millions d'hommes, & qui, malgré l'étendue de ſon empire, avoit ſû les rendre tous heureux ; ce qu'ils avoient penſé du ſage Zulma, du victorieux Oſimot, qui triomphoit pour pardonner, & de vingt au-

tres Monarques diſtingués par des vertus héroïques & particulieres. Quel fut mon étonnement & ma douleur, de feuilleter vainement, & de ne pas trouver leur nom, pas même celui de ma patrie. Mais à la place de ces noms ſacrés, je lus l'énumération de toutes les folies d'un certain Jacques, les vices bas d'un ſcélérat profond nommé Cromwel, & combien de maîtreſſes avoit entretenues un roi voluptueux appellé Charles. Quoi ! dis-je en ſoupirant, la vertu, la ſageſſe, la valeur de Cabot, de Zulma, d'Oſimot, ſont demeurées inconnues, & la ſottiſe & les attentats de ces indignes Souverains ſeront éternisés ! La penſée que dans quelques

ſiécles ces livres périroient ſans doute avec la mémoire de leurs héros, fut la ſeule choſe qui ſervit à me conſoler.

Lors donc que les Eſpagnols guidés par la ſoif de l'or & du ſang, la foi & la rage dans le cœur, la flamme & la croix à la main, aborderent les malheureuſes contrées de l'Amérique, les Chébutois ne trouverent pas plus de grace que les autres peuples. Ces tigres féroces attaquerent des Nations qui ne les avoient point offenſés, attenterent à leurs biens, à leur liberté, à leur vie, & prêcherent enſuite une religion qu'ils avoient rendue auſſi déteſtable qu'eux. Les tourmens étoient les interprêtes de ces barbares, un

bûcher enflammé leur réponſe, & la cupidité l'origine de leur zele affreux. Ils annonçoient un Dieu pere de tous les humains, & ils maſſacroient leurs freres, qui ne pouvoient ſûrement reconnoître en eux des hommes. Je ne m'étendrai point davantage ſur cette plaie cruelle faite à la religion & à l'humanité ; d'ailleurs ces horreurs ſont aſſez connues, & les Européens doivent à jamais rougir de ne pouvoir les effacer de leur ſanglante hiſtoire.

Un petit nombre de Chébutois ſe ſauverent dans les montagnes de Xarico, pour ſe dérober à un eſclavage plus cruel pour eux que la mort. Une autre partie pouſſa juſqu'aux frontieres du

Pérou : là, l'imagination encore troublée des vaſtes ſcènes de carnages, ils croyoient rencontrer leurs farouches aſſaſſins. Les triſtes reſtes de pluſieurs Nations Américaines s'unirent & formerent un nouveau peuple. Elles fonderent leurs habitations au milieu de petites plaines ſituées entre des rochers, & défendues par des bois inacceſſibles. Elles s'eſtimoient heureuſes après avoir tout perdu ; elles étoient libres ! Le gouvernement fut confié à un Capitaine nommé Xaliſem ; ſon pouvoir ſe bornoit à protéger la Nation : il dût cette place à ſa valeur héroïque, & non aux droits frivoles de la naiſſance. Les loix furent auſſi ſimples que l'eſprit de

ces peuples, & elles en étoient plus ſublimes : elles tendoient à unir & non à diviſer les cœurs, à concentrer l'intérêt particulier dans l'intérêt général. Elles ne faiſoient pas quelques heureux aux dépens de la multitude, elles veilloient ſur chaque membre de l'État; plus attentives à inſpirer un reſpect mutuel entre les citoyens qu'à maintenir un chimérique repos. Unis par le malheur ils s'aimerent davantage. Cependant il y avoit parmi eux preſque autant de religions que de chefs de famille; mais ils ne ſe tourmenterent pas pour des cérémonies, parce qu'ils étoient religieux & non intéreſſés. Là, un deſpote inſolent ne prétendoit pas un

droit ſur la penſée ; nul docteur n'apprenoit à haïr ſon voiſin à cauſe de ſa ſecte. La loi univerſellement reconnue & reſpectée étoit la loi de l'État ; c'eſt-à-dire, la loi de la ſûreté publique : alors les infracteurs étoient ſéverement punis, fuſſent-ils deſcendans d'Oſimot, ou les enfans du Soleil. J'ai remarqué avec étonnement, que dans pluſieurs Gouvernemens il y avoit des traîtres impunis, ce qui eſt un inconvénient affreux, un exemple déplorable, qui ſemble inviter au crime les hommes puiſſans qui n'y ſont déjà que trop portés. J'ai encore remarqué que dans toutes les guerres de religion, c'étoit plutôt l'extérieur du culte que le culte même qui avoit

ſervi de prétexte à l'embrâſement des États. On n'a jamais diſputé ſi l'on devoit adorer Dieu ; mais que de ſang verſé pour ſavoir comment il faut l'adorer ! Si l'homme pieux & crédule a penſé ſe rendre plus agréable à la Divinité en défendant ſon culte à main armée, il faut le plaindre, éclairer ſon zele, le mieux diriger, lui faire entendre que Dieu n'a pas beſoin de ſon foible bras, qu'il ne refuſe point les rayons de ſon ſoleil à l'impie adorateur des idoles, & qu'étant la juſtice & la bonté même, il ne peut ni chérir ni autoriſer la violence.

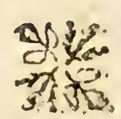
Les Chébutois (car ce peuple composé de vingt peuples divers avoit retenu le nom qui imprimoit

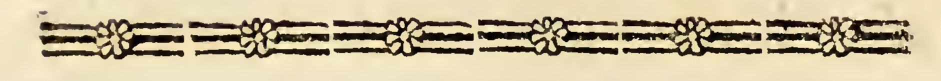
le plus de reſpect) devoient être néceſſairement les irréconciliables ennemis des cruels Eſpagnols : la vengeance étoit leur premier devoir, j'ai preſque dit leur vertu, paſſion funeſte & terrible, je l'avoue, mais naturelle au cœur de l'homme, & peut-être le frein le plus puiſſant qu'on puiſſe oppoſer à la férocité. Si un Eſpagnol tomboit entre leurs mains, ils lui faiſoient ſouffrir les mêmes tourmens qu'ils avoient endurés ; c'eſt ainſi qu'ils ſatisfaiſoient à la mort de leurs braves ancêtres lâchement égorgés. Les Européens accuſent encore aujourd'hui les Chébutois d'avoir été la Nation la plus ſanguinaire : elle fut la plus juſte. Autrefois ſimple & tranquille dans

ſes mœurs, contente des préſens de la Nature, elle vivoit ſans ſoupçonner la vengeance & la fureur; mais à la vûe de monſtres nourris au carnage, à l'aſpect de leurs tyrans enſanglantés, les Chébutois imiterent leurs cruautés, & bientôt les ſurpaſſerent, ils ſe familiariſerent avec les arts horribles qui portent la deſtruction. On ne les traita plus de ſtupides dès qu'on les vit redoutables; toutes les paſſions violentes échauffoient leur courage. On vit la liberté refleurir ſur des rochers après des fleuves de ſang; mais on ne la crut pas trop cherement achetée. Les Chébutois braverent leurs ennemis juſques ſous le Cacique Azeb, mon pere: il étoit brave,

il avoit des vertus; mais, le dirai-je , il étoit plus philoſophe que politique & guerrier. La tyrannie & l'avarice des Eſpagnols tenterent de nouvelles ſecouſſes pour ébranler un peuple libre & vainqueur ; ils ne pouvoient ſouffrir une colonie d'Indiens voiſins de leur ville ; mais comment franchir les hautes montagnes de Xarico ? comment aſſervir des hommes qui frémiſſoient au ſeul nom d'eſclavage ? Ils eſpérerent obtenir de la ruſe ce qu'ils n'oſoient attendre de la valeur. L'inimitié entre les deux peuples paroiſſoit affoiblie par le tems : quelques petites alliances s'étoient même formées par le relâchement de la diſcipline. Ils parurent plus modé-

rés ; ils nous porterent des paroles de paix, le commerce s'introduisit entre les deux peuples ; cette correspondance utile consacra leur liaison. Déjà quelques * * * s'étoient glissés chez les Chébutois : leur extérieur composé, leur langage poli, leur zele désintéressé, ou qui paroissoit l'être, ne laisserent point soupçonner des espions secrets, parmi un peuple qui savoit combattre, vaincre, punir ; mais qui ignoroit les piéges de la trahison.





CHAPITRE III.

Malheurs d'Azeb & de ſa Nation.

MON pere, trompé par la facilité de ſon caractere, reçut ces *** avec bonté. Dans ſa jeuneſſe, il avoit fréquenté quelques Européens ; de ſorte qu'il poſſédoit pluſieurs connoiſſances étrangeres à ſes compatriotes. Amoureux des arts, il accueillit des hommes qui les cultivoient avec ſuccès. Il avoit de la ſageſſe, de la grandeur d'ame, de l'humanité ; mais il ne prévoyoit pas aſſez les dangers. Trop peu défiant pour le trône qu'il occupoit, il permit aux *** de prêcher librement

leur religion, ne croyant pas qu'elle pourroit influer ſur la forme du Gouvernement, & que des prêtres puſſent jamais être dangereux à un peuple belliqueux. Cette religion étoit nouvelle, impoſante par ſes myſteres, annoncée par des hommes fins & intelligens; elle attira la foule, fit des progrès étonnans & rapides, plût par toutes ſes cérémonies qui frappoient les yeux; & telle fut la premiere ſemence des troubles qui amenerent la ruine de ce peuple aveugle.

Vous ſavez que les Américains ne ſont pas tous de la même couleur; on y voit des femmes qui en blancheur & en beauté ne le cédent en rien aux plus belles Eu-

ropéennes. Ma mere Alguézir eut la gloire d'être la plus aimable d'entre elles. Unie à Azeb par les liens les plus doux, elle étoit dans tout l'éclat de la plus florissante jeunesse. Moi, & une fille nommée Zaka, étions les seuls fruits de leur amour. Alguézir eut le malheur de plaire à un des *** qui avoient un libre accès dans le palais de mon pere. Ce scélérat s'insinua près d'elle sous le masque de la probité ; il ne tarda pas à trahir son coupable dessein. Alguézir étoit une Sauvage, elle fut fidelle à son époux. Trompé dans ses desirs il eut recours à la force ; elle rendit ses efforts vains & se plaignit à mon pere. Azeb, armé du glaive de la justice, mais

ſans haine & ſans colere, crut pouvoir punir un perfide qui avoit attenté à l'honneur d'une femme, que ſon rang & ſa vertu devoient faire reſpecter. Les loix prononçoient la peine de mort contre la violence : les loix furent exécucutées. Le châtiment de ce * * * eut des ſuites horribles. Ses compagnons le blâmoient publiquement, mais le défendoient en particulier. Les Chébutois chrétiens excités à la révolte par leurs ſourdes manœuvres, s'emporterent audacieuſement contre mon pere. Ils crurent leur religion outragée dans la perſonne du * * *, extrêmes dans leur haine, animés à la plus triſte vengeance par l'organe de leurs prêtres, ils firent

une alliance avec les Eſpagnols, & les conduiſirent par de ſecrets paſſages dans les montagnes de Xarico. Une guerre civile alloit embrâſer l'État, & c'étoit la religion qui devoit aiguiſer le fer! Mon pere vit qu'il ſeroit trop foible contre une partie de ſes ſujets révoltés; il ſavoit tout ce qu'un zele mal entendu eſt capable de tenter, il aima mieux céder pour épargner le ſang; il voulut déſarmer ſes ſujets, ſe flattant de pouvoir bientôt les convaincre de leur erreur. Il accepta le traité que les Eſpagnols lui offrirent; il avoit eſpéré que ſes ſujets ouvriroient les yeux, & redeviendroient fideles à leurs premiers ſermens. Malheureux Azeb! plus malheureux citoyens!

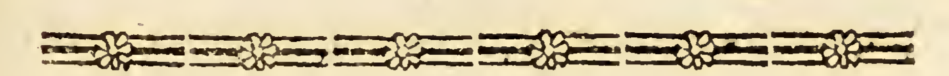
vos yeux étoient fermés ſur les dangers qui vous environnoient ! Un ſort funeſte prépara votre ruine ! Tandis que les jeunes Chébutois, le front ceint de fleurs, célébroient au milieu des feſtins cette nouvelle alliance, ils furent trahis par leurs compatriotes ſuperſtitieux ; au ſignal qu'ils donnerent, les Eſpagnols commencerent le carnage. Surpris, enveloppés de toute part, ils ne purent ſe défendre, & le fer choiſit à ſon gré ſes victimes. Azeb qui avoit un ſecret preſſentiment de cet affreux déſaſtre, s'échappa de ce bain de ſang où ſes ſujets innocens étoient plongés. Au milieu de tant d'horreurs, il eut la joie de voir ſon fils & ſa fille ſau-

vés par les ſoins d'un ſerviteur fidele ; mais parmi la foule des aſſaſſins, il perdit la belle Alguézir. O douleur ! il vit la main qui perça ſon cœur, il entendit les derniers mots de ſa bouche expirante, & ſon bras ne put la venger. Quelques ſujets raſſemblés autour de ſa perſonne, protégerent ſa vie & favoriſerent ſon évaſion : il ſut obligé de céder à leurs pleurs & aux cris de la Nation ; il nous prit entre ſes bras, & après avoir marché long-tems, accompagné d'un ſeul domeſtique, il ſe cacha dans des antres ſecrets à lui ſeul connus. Du fond de cet aſyle on diſtinguoit la flamme des bûchers qui conſumoient nos malheureux concitoyens, & l'écho nous re-

portoit ſur ces rochers déſerts leurs cris lamentables. La fumée qui ſortoit des cabanes embrâſées s'élevoit en noirs tourbillons, obſcurciſſoit le ciel, étendoit ſa vapeur juſques ſur nous, & ſe mêloit à l'air que nous reſpirions : ceux qu'on voulut forcer à embraſſer une religion qu'ils déteſtoient, aimerent mieux expirer dans les flammes. On les vit danſer autour du bûcher, embraſſer le bois qui alloit les réduire en cendres. Auſſi courageux que les Eſpagnols étoient lâches, ils chantoient au milieu des tourmens les louanges de Xuixoto, ou d'un autre Dieu, croyant mourir pour ſa gloire ; & dans cette idée, ils expiroient avec

une ſorte de joie. Les Eſpagnols ne ceſſerent d'égorger que lorſque les victimes leur manquerent ; alors ils leverent leurs mains ſanglantes vers le ciel, comme pour lui offrir le ſacrifice de pluſieurs milliers d'hommes ; ils ſe livrerent à une joie effrénée, & s'applaudirent dans le ſein de la débauche de leurs crimes nombreux. Ils inſtituerent une fête ſolemnelle, où ils célébrerent la mémoire du * * * comme celle d'un martyr : un adultere devint un patron digne d'eux. Mais, ô châtiment de la Juſtice Divine ! les chrétiens Chébutois, qui avoient trahi leurs concitoyens, furent trahis à leur tour, & reçurent le prix de leurs perfidies. Eſclaves

& chargés de chaînes, condamnés aux plus vils travaux par ces mêmes Eſpagnols, leurs remords tardifs vengerent, du moins, la Patrie & mon pere.



CHAPITRE IV.

L'enfance de Zidzem & de Zaka.

NOus demeurâmes cachés pendant quelques jours. Azeb choiſit une nuit des plus ſombre, & nous conduiſit par des routes ſecrettes vers un déſert que lui ſeul connoiſſoit. On avoit mis ſa tête à prix. Que de fatigues eſſuya ce bon pere en veillant ſur tous nos beſoins, pendant un voyage auſſi pénible! Que de fois il trembla

pour nos miſérables jours! Non, ce n'étoit point le ſceptre qu'il regrettoit, c'étoit notre mere infortunée ; il avoit à combattre & ſa douleur & les chagrins que lui cauſoit notre débile enfance. Son courage, ſon active tendreſſe ſurent tout dompter, & prévoir tout. Accompagné du ſeul Caboul (c'eſt le nom de ſon fidele domeſtique) il arriva dans l'aſyle impénétrable qu'il avoit choiſi pour y terminer ſes triſtes jours. Figurez-vous des rochers eſcarpés qui environnent une plaine aſſez agréable, comme ſi la Nature eut voulu la dérober à tous les yeux ; d'un côté les hautes montagnes de Xarico, de l'autre des bois inacceſſibles ; c'eſt-là, c'eſt dans

une

une caverne ſpacieuſe que mon pere avoit dépoſé ſes tréſors, à couvert des recherches avaricieuſes des Eſpagnols. Là, nous nous trouvâmes en ſûreté, & comme dans une citadelle où la Nature prenoit ſoin en même tems de nous nourrir & de nous protéger. Je tiens tous ces détails de la bouche de mon pere, qui me les a confirmés dans pluſieurs récits. Je n'avois alors que trois ans, & Zaka en avoit deux : c'eſt un âge où par ſa foibleſſe l'homme paroît le plus infortuné des êtres, & où j'ai été le plus heureux, parce que j'étois inſenſible aux malheurs qui m'environnoient. Dans les premiers tems nous demeurions toujours dans une caverne obſ-

cure ; je ne ſavois pas que c'étoit pour conſerver une vie pour laquelle j'avois une indifférence abſolue. Mes yeux s'accoutumerent aux ténebres , & elles ne m'empêcherent plus de diſtinguer les objets. Aujourd'hui je jouis encore du privilége de voir diſtinctement dans l'ombre, mon pere, Caboul , Zaka & moi ; voilà le petit nombre des infortunés échappés à la fureur des Eſpagnols. Jamais mon pere ne ſe hazardoit à monter au ſommet des rochers, dans la crainte d'être découvert : nos tyrans avoient étendu leurs habitations dans les plaines qui bordoient ces rochers. Dans la ſuite nous nous promenions ſeulement ſur un petit côteau orné

d'un gazon où nous reſpirions le frais. Que d'inquiétudes nous cauſâmes à la tendre ſollicitude d'Azeb ! O ! comment l'homme eſt-il aſſez fort pour ſupporter le malheureux fardeau de la vie, qui s'aggrave à chaque pas qu'il fait dans ce monde !

Notre petite plaine étoit aſſez fertile pour nous procurer une nourriture douce & convenable. La Providence a ſoin de l'homme en quelque lieu qu'il ſe trouve, pourvu que ſon travail réponde à ſa libéralité. Cher Chevalier, arrêtez-vous un inſtant, contemplez un ſpectacle qui intéreſſera tout cœur ſenſible. Voyez un Cacique qui ſiégeoit ſur un trône d'or, & poſſédoit autant de tré-

ſors qu'en peut deſirer l'ambition des Monarques de l'Europe ; voyez-le qui cultive la terre de cette même main qui portoit le ſceptre : il ne le regrette pas , & il ſe trouve payé de toutes ſes peines lorſqu'un de ſes enfans lui ſourit ! Pere tendre, il apprête de ſes mains l'aliment qui ſoutient leur vie défaillante. Roi adoré , il poſſede un ami dans un de ſes anciens ſerviteurs, & peut-être il rend graces au ciel de ſon infortune , puiſqu'il a rencontré un cœur ! Une herbe de bon goût, des racines ſucculentes, quelquefois du gibier, voilà ce qui compoſoit les mets de notre table. Je ne détaillerai point ici les prodiges d'induſtrie que fit mon pere :

Caboul lui diſputoit la gloire du travail, & mon pere le récompenſoit en ſe laiſſant vaincre. Contens, nous ne formions aucun deſir, & nous croiſſions en âge ſans nous appercevoir que nous avancions dans le fatal chemin de la vie.

Quant au plan de notre éducation, Azeb l'avoit dreſſé ſur le plan le plus ſûr de notre félicité. Il avoit réſolu de nous abandonner aux leçons de la bonne & ſimple Nature, perſuadé que tout ce qu'elle fait eſt bien fait, & que ce n'eſt qu'en la contrediſant que nous nous ſommes ouvert la ſource de tant de maux ; ſa voix ſacrée paroiſſoit préférable à toute autre. Azeb avoit connu les loix,

les coutumes, & le culte de divers peuples ; il avoit réfléchi qu'ils avoient tous ſacrifié leur liberté ſans qu'un plus grand bonheur leur en revint. Il voulut nous rendre plus heureux en n'aſſujettiſſant pas nos cœurs & nos volontés, & en éloignant de nous ces opinions incertaines, ſource de nos diſputes & de nos haines. D'ailleurs, il penſoit que comme nos jours devoient s'écouler dans ce lieu déſert, au milieu de la paix & de l'innocence, nous n'aurions pas beſoin de préceptes, qui ne ſont que des remédes à nos maux. La mort devoit nous ſurprendre & nous frapper ſans que nous la connuſſions ; ſon idée cruelle ne devoit point empoiſon-

ner les bienfaits de la Nature dont nous devions jouir ſans trouble & ſans remords ; mais le bon Azeb ne ſongeoit pas qu'il faut un jouet à l'entendement humain, & que ſi on le lui cache, il s'en forge un beaucoup plus dangereux.

Le principal ſoin dont s'occupoit Azeb étoit de nous enſeigner les mots uſités & néceſſaires des langues qu'il ſavoit. Il ne nous expoſoit jamais que la ſignification des objets phyſiques, & ſe donnoit bien de garde de nous donner la moindre conception de la vertu & du vice. Il nous cachoit également la ſageſſe & la ſolie des hommes : il étoit loin de nous inſtruire des paſſions qui ſous le nom d'amour, de haine,

d'ambition, de jalousie & d'orgueil, sont ordinairement prêchées à l'oreille de l'enfance. En les couvrant d'un voile impénétrable, il crut nous garantir de ce que leurs effets avoient de pernicieux. Enfin, il abandonna nos cœurs aux passions légitimes, aimables filles de la Nature, qui nous séduisent sans nous corrompre, qui nous charment sans nous égarer, & qui nous donnent la seule mesure de bonheur qui soit permis à l'homme.

Azeb, dès que nous pûmes le comprendre, nous fit un tableau rapide de l'histoire de notre pays; mais fidelle à sa méthode, il nous racontoit avec un ton indifférent les bonnes & les mauvaises ac-

tions des hommes, ſans approuver celles-ci, ſans blâmer celles-là. Un jour cependant qu'il nous parloit des fureurs auxquelles nous étions échappés, au nom d'Alguézir, notre mere, il voulut affecter en vain un viſage tranquille; malgré tous ſes efforts, nous vîmes la douleur déranger l'harmonie de ſes traits. Une larme, une ſeule larme s'échappa de ſon œil troublé; nous pouſsâmes un cri, nos yeux ſe remplirent de pleurs; nous ſouffrions en le voyant ſouffrir, & ce muet déſeſpoir qu'il vouloit dompter déchiroit nos ames. Décidez, cher ami, ſi cette compaſſion nous venoit des nœuds ſympathiques de la Nature, ou de cet attendriſſement involon-

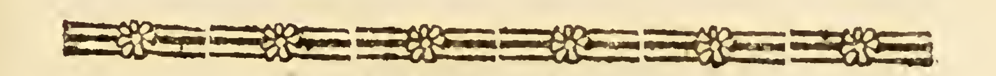
taire qui nous pénetre à la vûe de l'homme malheureux ! Mon pere avoit adouci ces terribles images, & nous n'avions pas moins frémi d'horreur au tableau des bûchers enflammés qui le dévoroient sans les soins de Caboul. La pitié plus puissante que la raison nous remuoit fortement, tandis que celle-ci ne nous parloit pas encore ; nous partagions les peines de notre pere sans en connoître toute l'étendue. Nous ne sommes donc pas nés indifférens ; il est impossible que nous ne soyons pas émus lorsque notre semblable souffre, ou lorsqu'il raconte ses souffrances. Le cœur insensible est un cœur dépravé. Je ne crois pas que la Nature en ait formés de tels ;

c'eſt la réflexion, & peut-être la raiſon qui nous endurcit. Le mouvement aveugle du cœur de l'homme né bon, ſe porte naturellement à la commiſération. Appellez la pitié un retour ſecret ſur nous-mêmes, ou un tribut que nous payons gratuitement à l'infortune ; l'effet généreux exiſte, & c'eſt le ſeul reſſort qui diſtingue l'homme du tigre. Mais, hélas ! quand nous voulons remonter aux cauſes primitives de nos ſenſations, l'ignorance paroît l'immenſe héritage de l'eſprit humain.

Azeb eut grand ſoin de nous impoſer de bonne heure des travaux proportionnés à la foibleſſe de notre enfance. Il nous entretint dans ces exercices ſalutaires

qui développerent l'ufage de nos membres, & rendirent nos corps fouples & agiles. Nous contractâmes l'heureufe habitude du travail ; il nous devint néceffaire, & même agréable, & l'inaction devint pour nous un vrai fupplice. Cette vie tempérée & agiffante nous tenait gais & vigoureux : la joie animoit nos yeux, la fanté circuloit dans nos veines, une vivacité brillante régnoit dans tous nos mouvemens. Jamais l'odieux joug de la contrainte n'affaiffa le reffort de notre ame. Libres, nous fûmes heureux. Si nous connûmes la douleur, peine frivole & paffagere, nous ne connûmes point le chagrin cent fois plus cruel, le chagrin dévorant qui

attaque & tue l'ame, parce que nos desirs se réduisoient à peu de chose & que nos desirs étoient toujours satisfaits.



CHAPITRE V.

Suite du précédent.

CEPENDANT nous approchions de cet âge charmant & redoutable, où les pénibles & agréables sensations du cœur humain se font sentir dans toute leur vivacité, étonnent l'ame par leur nouveauté, & la ravissent par leur décevante douleur. O jours d'innocence, de trouble & de volupté ! Ma raison étoit enveloppée dans une heureuse obscurité : je ne

connoiſſois ni la Nature, ni Dieu, ni moi-même : rien encore n'avoit réveillé dans mon ame une idée étrangere à mes ſens, & l'ordre même de l'univers, tout ſublime qu'il eſt, m'échappoit.

Je vais, cher Chevalier, autant que je le pourrai, remonter à mes premieres ſenſations, & marquer toutes celles que ma mémoire me préſentera diſtinctement. Vous verrez mes deſirs naître les uns des autres comme des branches fécondes qui ſortent du même tronc; mais ne jugez point que tous les hommes ont la même maniere de voir, de ſentir, de deſirer & de jouir. Des êtres qui paroiſſent ſemblables, different quelquefois tellement, qu'on

les croiroit oppofés. Mon ouvrage eft trop difficile pour ne pas demeurer imparfait. La longueur des années ont effacées en partie les images qui étoient alors fi vivement imprimées dans mon ame. Eh ! que de foibleffes de l'efprit humain ont paffé fans fe laiffer remarquer ? combien de fois fur les mêmes objets ai-je changé de fentiment ? quel flux & quel reflux de jugemens contradictoires ? Aidez-moi, donnez-moi un fil dans ce labyrinthe où vous m'avez engagé, & fuppléez aux idées intermédiaires.

Mes premieres fenfations ont été les foupirs d'un cœur qui demande le bien-être. Ce defir peut être regardé comme le pere de

tous les autres, ou plutôt ceux-ci n'en sont que des modifications. Le cri d'un enfant est une priere ardente pour le bonheur, & le désespoir d'un homme fait est une convulsion de l'ame qui voit échapper ce qu'elle poursuivoit. Nos besoins sont pressans, il faut les satisfaire ou souffrir; de-là cette force irrésistible à voler vers l'objet desiré. Toutes les impressions que reçoit notre ame, ses agitations, ses inquiétudes, l'horreur de la douleur, le ravissement du plaisir, tout cela, dis-je, dérive de cette sensibilité durable & permanente, qui vit dans les ténebres de l'enfance, comme sous les glaces de la tremblante vieillesse. O amour du Créateur! qui

as imprimé dans le cœur de l'homme la néceſſité d'être heureux ; par-là, tout marche ſous ta main inviſible, tout concourt aveuglément au grand but qui nous eſt caché !

L'amour de la ſociété a encore été une des fortes ſenſations que j'aie éprouvé. J'étois bien-aiſe quand je rencontrois mon pere ou Caboul, quand ils me careſſoient, quand ils me ſoulevoient dans leurs grands bras ; je croyois être à dix lieues de terre. J'étois encore plus charmé lorſque je jouois avec ma Zaka. Si nos petits jeux nous brouilloient, le beſoin du plaiſir nous rapprochoit bientôt. Je n'aimois point à être ſeul, je courois au-devant de mon pere

avec une joie infinie. Voilà les premiers mouvemens que je puis découvrir en moi, les mouvemens dominans, & qui n'ont point été gravés dans mon cœur par aucune main humaine. Je ne ſais ſi j'avois déjà le germe des autres penchans ; je ne puis faire ici remarquer leur liaiſon, car je ne l'ai point ſentie moi-même. Je peux aſſurer une choſe, c'eſt que j'étois abſolument exempt d'orgueil, car on ne m'avoit jamais loué. La jalouſie m'étoit inconnue ; il n'y avoit jamais eu aucune préférence marquée entre Zaka & moi. La vérité m'oblige d'avouer encore que je n'avois pas plus d'amitié pour Azeb que pour Caboul : le degré de mon affec-

tion varioit, ſelon le bien qu'ils me faiſoient. Je n'avois aucun regret de mes actions quelconques ; l'aigre voix du reproche ne retentit jamais à mon oreille. On n'avoit point peuplé mon imagination de fantômes ; je ne redoutois rien, ſoit que l'ombre m'enveloppât, ſoit que le ciel s'embraſât d'éclairs. L'ambition ou l'amour des richeſſes ne trouverent point place dans mon entendement ; mes deſirs ſe bornoient à ſatisfaire mon appétit, & je ne ſais quoi de ſecret me diſoit que de ce côté-là la Nature étoit inépuiſable. Je conſidérois les immenſes tréſors de mon pere d'un œil auſſi indifférent que les monſtrueux rochers qui ceignoient no-

tre habitation ; ſeulement leur couleur & leur éclat me cauſoient un léger contentement. Je ne haïſſois perſonne, perſonne ne m'offenſoit. L'eſpérance m'étoit étrangere, je ne prévoyois point l'avenir. Borné au préſent, rien ne m'allarmoit, & la ſeule douleur me ſembloit un miel. Le moment paſſé, je l'oubliois. Ainſi, j'avançois vers le printems de la vie, vers la ſaiſon des amours, où des paſſions nouvelles s'éveillent comme une rapide tempête, entraînent nos cœurs comme un torrent impétueux, & où la folie nous met ſous le joug de ſon empire.

Ma raiſon a commencé à jetter ſes premiers rayons ; ils tombent

ſur les objets qui m'environnent. J'apperçois quelques-uns de leurs rapports, je les compare, je les juge, choſes que je n'avois pas encore faites. Je fais quantité de remarques qui me plaiſent & m'étonnent. Je bâtis de petits ſyſtêmes, qui tout extravagans qu'ils ſont, atteſtent le libre exercice de ma penſée. J'approuve & je blâme, je m'irrite & je me réjouis. Je n'ai plus cette pétulante étourderie qui caractériſoit mes premiers ans ; je ſuis tranquille ou agité, ſombre ou joyeux ; l'ennui me glace ou la volupté m'enflamme ; ce nouveau ſentiment qui ſe développe en moi me fait appercevoir toute la profondeur de mon être. Je réfléchis ſur moi-

même ; je m'interroge, je ſonde l'abyme de mon cœur ; un deſir de feu en remplit toute la capacité, & ce deſir, que je ne puis définir, me tourmente & m'effraye : cependant quelques momens d'extaſe me dédommagent de cet état cruel. Je ſens qu'il me manque quelque choſe néceſſaire à mon bonheur, à moi, qui juſques ici n'avois rien deſiré vainement ! Un chagrin lent & deſtructeur qui s'empare de mon ame, une mélancolie profonde où mon eſprit s'égare, un trouble qui va toujours croiſſant, une fureur ſourde qui par intervalle gronde dans mon ſein, voilà les nouveaux phénomenes qui m'agitent. Je pleure ſans ſujet, je me

réjouis de même. Les vives étincelles d'un feu inconnu parcourent mes veines, & jettent dans mon cœur des émotions à la fois douces & pénibles. La compagnie de mon pere & de Caboul me devient insupportable ; Zaka, la seule Zaka, adoucit mon chagrin, mais non pas mon trouble. Il redouble lorsque je suis près d'elle ; je ne la regarde plus avec la même assurance. Un éclair de ses yeux me jette dans l'abattement ou dans une joie folle. Je tremble en lui parlant des choses les plus indifférentes. J'ai toujours le même zele pour lui rendre mille petits services ; mais ce zele a quelque chose d'emporté, que je veux vainement contraindre. Les

racines les plus ſucculentes que j'arrachois, je les conſervois pour Zaka, & je donnois les moins bonnes à mon pere. Que j'étois content lorſque Zaka la tête baiſſée, ou appliquée à quelque ouvrage, je pouvois en ſilence dévorer ſes charmes ſans en être vu ! Si l'on me ſurprenoit, alors je rougiſſois comme un criminel ; ſa joie faiſoit la joie de mon cœur, & ſa triſteſſe étendoit un voile ſombre ſur la Nature entiere.



CHAPITRE VI.

Ce que c'eſt que d'avoir un cœur neuf.

IL falloit que Zaka ſe fût apperçue du trouble qui me dévoroit, car elle étoit devenue auſſi craintive que moi. Elle héſitoit à me demander ce que j'avois, & j'héſitois à lui découvrir ce que je reſſentois. Je reconnus que ſon cœur n'étoit pas plus tranquille que le mien ; cette découverte m'inſpira un contentement ſingulier. En la voyant inquiette, agitée, je tombois dans une eſpece de raviſſement que je ne puis rendre. Son maintien eſt déſormais

plus réſervé, elle n'oſe plus badiner avec moi; mais je la vois chaque jour inventer mille occaſions pour reſter à mes côtés. Elle fuit ſans raiſon, & revient un inſtant après. Mon cœur étoit trop ſurchargé pour ne pas s'ouvrir; mais je ne ſavois à qui dire mon ſecret, ſi c'étoit à Azeb ou à Caboul que je devois m'ouvrir, pour apprendre d'eux le moyen de me tranquilliſer. Zaka m'étoit trop redoutable : ma voix expiroit en ſa préſence. Malgré ma ferme réſolution de calmer mes tourmens, de jour en jour je devenois plus timide : je me reprochois de perdre les momens où je pouvois dépoſer dans ſon ſein un fardeau cruel, &, peut-être,

commencer le bonheur de ma vie, & cependant je perdois un nombre infini de jours en me condamnant moi-même : mon cœur voloit ſur mes levres, & ne s'échappoit jamais. Je me ſuis demandé dans un âge plus avancé pourquoi l'amour, cette paſſion ſi noble, ſi légitime, s'effraye d'elle-même, ſe déguiſe comme par honte ſous le nom d'amitié, & ſe rend ſous ce maſque douloureuſe & pénible ? Que de traits aigus déchirent l'ame avant qu'elle oſe s'abandonner au plaiſir d'aimer ou d'être aimée! Quel eſt donc ce frein qui nous arrête dans la carriere du bonheur? D'où naît cet effroi qui ſemble nous avertir que la félicité n'eſt pas faite pour

nous? O toi, bon Créateur, en enchaînant l'homme à cette heureuſe paſſion, tu n'as pas voulu écarter les épines qui l'entourent! mais devons-nous nous plaindre du plus beau préſent de la Divinité, de ce ſentiment précieux qui nous conſole de tout? Que l'amour ſoit ſans honte chez les animaux, ce n'eſt en eux qu'un inſtinct auſſi-tôt appaiſé qu'il eſt né; mais chez l'homme c'eſt une volupté pure & durable, un plaiſir délicieux qu'accompagne la pudeur; la pudeur, cette fille des cieux qui rend notre bonheur plus touchant, plus vif, qui le multiplie, & voile l'ouvrage des ſens ſous le tranſport de la flamme du ſentiment! Ainſi l'amour eſt

l'honneur de la nature humaine; mais pour le bien ſentir, il faut, ſans doute, avoir un cœur vertueux.

Je portois Zaka au fond de mon cœur, & les penſées auxquelles je m'abandonnois en ſongeant à elle, me conduiſirent un jour fort loin de notre caverne; je parvins juſques au rocher le plus éloigné qui terminoit le cintre, je le franchis. J'errois guidé par la mélancolie; j'oubliois & les cruels Eſpagnols, & le danger de tomber entre leurs mains, & les précipices qui m'environnoient. L'amour, qui occupoit profondément mon ame, ne me laiſſoit pas le ſoin de réfléchir qu'ils avoient leurs colonies non

loin de ces lieux. Je gravis juſques au ſommet de la montagne, & bientôt je découvris l'immenſe plaine des Chébutois. Non, je ſuis incapable de rendre ce que je ſentis à l'aſpect de ce magnifique ſpectacle. Je n'avois vu juſques ici qu'un rang d'affreux rochers, entre leſquels étoient de petites plaines preſque toutes de ſable. Ces triſtes montagnes avoient été comme un rideau qui m'avoit caché la Nature: je n'avois entendu que le rugiſſement des animaux ſauvages, je n'avois fréquenté qu'un déſert. O joie! lorſque je vis pour la premiere fois des plaines floriſſantes, la verdure animée, le radieux mélange des couleurs, le ſein bril-

lant de l'immenſe Nature ; les arbres étoient en fleurs, leur odeur délicieuſe étoit le parfum que la terre envoyoit au ciel comme en ſigne de ſa reconnoiſſance. Le ſoleil dans toute ſa majeſté doroit les plantes qu'il faiſoit éclore. Dans le lointain, les bras d'un fleuve majeſtueux coupoient en arcs argentés les prés humides. Que mon œil étoit charmé de pourſuivre ſon cours ! J'étois muet d'admiration. Ces rochers monſtrueux, remparts qui ceignoient ma triſte habitation, transformés en une tour bleue, me fourniſſoient un ſpectacle raviſſant. Pénétré de joie, je conſidérois chaque objet ; j'y revenois encore, & je ne me laſſois point

de le voir. Je m'écriois par intervalle : ah ! ſi ma Zaka étoit ici ! un doux mouvement remua mon cœur ; je ſentis que j'allois pleurer ; je ne retins pas mes larmes, elles coulerent. Étoit-ce l'amour, étoit-ce le charme de la Nature qui m'attendriſſoit ? C'étoient tous les deux qui raſſembloient leurs délices pour enchanter mon cœur. Je deſcendis de la montagne à pas précipités, tendant les bras vers le ciel ; mes pieds nuds ſe plongerent dans le tendre gazon. Mon cœur étoit plein, il cherchoit à s'épancher, à rendre graces à l'Auteur de ſa joie ; je te cherchois, ô Dieu ! mais je ne te connoiſſois pas : en admirant tes ouvrages c'étoit toi que j'admi-

rois, & je ne te devinois que par ſentiment !

Enfin ſorti du charme profond où les beautés de la Nature m'avoient retenu, j'eus un moment de frayeur. Je ſongeai que je n'étois pas loin des Eſpagnols, de ces barbares toujours armés contre les miens : je regardai autour de moi, & ma peur ſe diſſipa lorſque je n'apperçus perſonne. Tout ſembloit me raſſurer ; le calme, le ſilence, la fraîcheur de l'air, le concert des oiſeaux, tout ouvroit mon ame à mille voluptés qui m'étoient inconnues. Des animaux d'une laine touffue bondiſſoient autour de moi ; mes mains les careſſerent avec tranſport. Je rencontrai de petites

forêts d'arbres chargés de fruits, & qui plioient ſous le fardeau. Dans le plaiſir inexprimable qui me ſaiſiſſoit, je ſautois comme un petit enfant, & frappois des deux mains, tournant vingt fois autour de l'objet qui m'avoit émerveillé. La plupart des hommes, s'ils en euſſent été témoins, ſe ſeroient moqués de ma joie, & l'auroient traitée d'extravagante. Ah! ils ne connoiſſent plus la Nature qu'ils ont ſous les yeux; leurs yeux ne ſavent plus voir, & leurs cœurs trop ſubtilement affectés, ne reconnoiſſent plus ce qui eſt véritablement beau!

Conduit à chaque pas par un nouveau plaiſir, j'avançai fort loin. J'apperçus une cabane ou-

verte de tous côtés, & qui me parut prête à tomber. Néanmoins j'y entrai ; je jugeai qu'elle avoit été habitée par les meurtriers d'un peuple malheureux. Je frissonnois, & je ne pouvois dompter ma curiosité. Je vis, je touchai quelques vases dans lesquels ils avoient bû ; & soudain les rejettant avec horreur, je me plûs à les briser sous mes pieds ; je le fis avec un sentiment de triomphe & de plaisir. Il me sembloit que j'avois satisfait aux ombres plaintives de mes concitoyens. J'ai appris depuis que les Espagnols avoient retiré de ces lieux leurs colonies ; leur avarice n'y trouvoit pas ce qu'elle y cherchoit. La Nature leur offroit ses

plus précieux tréſors, s'ils euſſent voulu les acheter par le plus léger travail ; mais ils étoient indignes de ſes préſens. Ils deſiroient un métal funeſte, dont la folie des hommes pour leur propre châtiment a fait une divinité. Moi, je cueillis une fleur & un ſeul fruit pour Zaka, & je dirigeai mes pas vers mon triſte déſert. Ah ! ſans Zaka, je n'aurois jamais abandonné ces lieux enchanteurs.





CHAPITRE VII.

Suite du précédent.

ZAKA fut le premier objet que j'apperçus à mon retour. Sa vûe me causa un trop grand plaisir pour regretter plus long-tems la plaine des anciens Chébutois. Mon absence l'avoit rendue inquiette ; elle m'avoit cherché de tous côtés. Sa bouche me fit de tendres reproches ; elle se plaignit du chagrin que je lui avois causé, chagrin précieux à mon cœur ! Je lui offris mes petits dons, & ils lui furent aussi agréables que si je lui eusse offert les plus grandes richesses du monde. Elle

plaça la fleur dans ſes cheveux noirs qui rouloient juſques ſur ſon ſein. Elle prit le fruit qu'elle ſépara avec ſes belles dents, & m'en donna la moitié, que je mangeai avec délices ; car ſa bouche y avoit touché. Zaka fut curieuſe de voir ce que j'avois vu. Elle ſe promit un plaiſir égal au mien. Nous arrêtâmes que le jour ſuivant nous irions enſemble au bas de la montagne viſiter la belle plaine. Azeb s'étonna, lorſque je lui fis naïvement le récit de mon voyage. Fidele à ſes principes, il ne blâma point la hardieſſe avec laquelle je m'étois expoſé ; mais il nous défendit de franchir déſormais d'un ſeul pas les rochers qui bornoient notre

enceinte. Cette défenſe fit ſur nous ce qu'elle opere ordinairement ſur les hommes ; elle rendit le plaiſir de la déſobéiſſance beaucoup plus vif. Nous trompâmes Azeb, & nous nous dérobâmes avant l'aurore pour aller voir la plaine des anciens Chébutois. J'aidois Zaka à eſcalader les rochers, je la guidois à travers les ſentiers périlleux. Nous atteignîmes enfin le but de nos travaux, & nous fûmes magnifiquement récompenſés de notre héroïque courage. Ma chere Zaka éprouva le même raviſſement qui avoit pénétré mon ame ; que dis-je, la ſenſibibité de ſon cœur lui procura, ſans doute, une joie plus vive encore. Que j'étois ſatisfait

de la voir contente ! Plus heureux que la veille, je regardois Zaka & la Nature, & la Nature étoit plus raviſſante, & Zaka plus belle que la Nature. Nous nous aſsîmes près d'un clair ruiſſeau, Zaka s'y mira, & elle rougit : à l'ombre d'un oranger nous badinâmes, nous nous jettâmes des fleurs. L'aimable vivacité de Zaka me fit faire mille folies. Les oiſeaux chantoient au-deſſus de nos têtes, & chantoient le plus tendre ramage. Nous y prêtâmes l'oreille, & les accens parlerent vivement à nos cœurs. Pourquoi ne chantons-nous pas comme eux, dis-je à Zaka ? Zaka ne répondit rien, & les yeux baiſſés elle ſoupiroit. Le plus vif coloris animoit

ſes joues. Ses mains que je ſerrois trembloient dans les miennes. Elle leva un inſtant les yeux, & un regard plus vif, plus perçant que l'éclair acheva d'embrâſer tout mon être. Des larmes ruiſſeloient le long de ſes joues enflammées, & tomboient mouiller ſon ſein palpitant. Je recueillis ces larmes brûlantes; & la preſſant avec feu contre mon ſein, je lui dis : tu pleures, ma Zaka, tu pleures ! & tu cache tes chagrins à Zidzem.... Tu ne l'aimes point comme il t'aime, tu trembles, tu détournes les yeux.... Ah ! peux-tu me haïr; je ſerois le plus malheureux des hommes. Zaka ! dis, pourquoi veux-tu me fuir ? Elle vouloit s'échapper;

je la retins fortement dans mes bras.... Que tu es injuſte, Zidzem ! tu es auſſi troublé, auſſi inquiet que moi, & tu me demandes ce que tu ne veux pas me découvrir : tu me caches ton cœur, depuis long-tems je cherche à t'expliquer les ſecrets du mien. Je ne veux rien avoir de caché pour toi. J'ai ſenti des mouvemens, mon cher Zidzem... des mouvemens que je ne puis t'exprimer moi-même ; aides-moi à les définir. Je ſoupire lorſque tu es abſent, & je ſoupire encore lorſque je ſuis près de toi. Ce n'eſt qu'avec une certaine honte que timide je te rends tes careſſes. Pourquoi ne reſſens-je pas la même choſe auprès d'Azeb & de

Caboul ? Ah ! Zidzem, tu es ma ſeule félicité ; c'eſt tout ce que je te puis dire. Je fus étonné lorſque dans le tableau que Zaka fit de ſon cœur, je reconnus le mien. Tu peins mon propre cœur, m'écriai-je avec tranſport ; j'éprouve un pareil trouble, je t'aime comme tu m'aimes, mais je ſens de plus que toi un feu ſecret & indomptable dont je ne ſuis plus le maître ; il me dévore, il me conſume, il me tue, il me rend malheureux... Je demeurai muet, cherchant quelques expreſſions qui puſſent mieux rendre ce que je voulois dire. Zaka, rouge de pudeur & d'amour, gardoit le ſilence. Un attrait invincible entrelaça plus fortement mes bras

autour de ſon col ; nos yeux ſe rencontrerent , & nos levres en un inſtant s'unirent , & nos ames s'échapperent auſſi rapidement ſur le bord de nos levres. Le feu de nos baiſers imprima ſi bien les tranſports mutuels de nos cœurs, que nous n'avions plus beſoin de mots pour les exprimer. Zidzem, l'heureux Zidzem, ſe pâme ſur le ſein de Zaka , elle-même égarée dans des plaiſirs qu'elle ne connoiſſoit pas. O inſtans d'ivreſſe & de volupté ! vous ne ſortirez jamais de mon cœur ! Je reverrai toujours la plaine des anciens Chébutois, & la tendre Zaka , foible , mourante , & livrée aux tranſports impétueux de mon amour !

Nous recherchâmes nos forces, pour ſortir de l'oubli où nous étions de tout ce qui nous environnoit. Précieuſe joie de l'amour ! douce récompenſe de deux cœurs ſenſibles & vertueux, vous remplîtes nos ames ! Nous ne rougîmes point de nous être faits heureux. Le fier repentir n'éleva point ſa tête de ſerpent parmi les roſes de la volupté. Nous ne ſentions que notre mutuel bonheur ; & nos cœurs étoient remplis, & ils étoient ſatisfaits ſans langueur. Nos cœurs, dégagés d'un poids funeſte, étoient légers comme l'air. O pur inſtant de volupté ! Zidzem, me dit Zaka, jamais je n'aurois cru que l'homme eut pû être ſi heureux ! Ah ! puiſſent

nos jours futurs être auſſi fortunés que celui-ci ! La penſée de Zaka renfermoit en elle-même quelque choſe de triſte. Quoi ! eſt-il un ſeul inſtant de plaiſir qui ne ſoit flétri ! Je répondis à Zaka par un baiſer & par un ſoupir. Nous quittâmes la plaine, témoin de notre innocente ardeur. Nous retournâmes à notre déſert ; il perdit ſa farouche ruſticité. L'amour y étoit deſcendu, l'amour y régnoit, & nos yeux faſcinés ne voyoient qu'amour. Azeb s'étant apperçu de notre abſence, pleura amerement ; mais il fut ſi joyeux de nous revoir, qu'il oublia de nous faire les reproches que nous méritions.

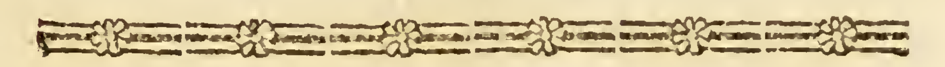
Mon cœur reprit ſon ancienne

tranquillité. L'amour heureux eſt la paix & l'harmonie de l'ame. De-là naiſſent & le calme des ſens & ce contentement pur & intime qui nous réconcilie avec l'exiſtence. Je ne deſirois que Zaka, je la poſſédois. Cent fois plus belle à mes yeux depuis qu'elle étoit tendre, cent fois plus raviſſante, je goûtois dans ſes bras ces plaiſirs ſi chers & ſi doux, lorſque c'eſt l'amour qui les donne & qui les reçoit. J'ai cru longtems qu'aucune paſſion étrangere à l'amour ne pourroit entrer dans mon cœur, parce que je le ſentois profondément rempli de ce doux & inépuiſable ſentiment. Mon bonheur me parut ſolidement établi. Chaque jour devoit

s'écouler comme le jour précédent ; chaque jour l'heureux Zidzem devoit ſentir le cœur de Zaka palpiter contre le ſien ; chaque jour il devoit couvrir de baiſers cette bouche enchantereſſe , dont le moindre accent étoit un bienfait ; chaque jour il devoit voir ſes beaux yeux pleins d'amour , languir & s'éclipſer ſous le doux nuage des plaiſirs ! La peine , les chagrins , la douleur même ne pouvoient plus approcher le mortel fortuné qui poſſédoit Zaka. Eſpoir trompeur ! chimérique confiance ! les plaiſirs de la volupté doivent donc être rangés comme les autres dans la claſſe des illuſions. O bonheur , être fugitif ! tout me

convainquit

convainquit bientôt que l'homme eſt la créature la plus miſérable, parce que ſes deſirs ſont immenſes, illimités, & que ſa félicité eſt rare, paſſagere & bornée.



CHAPITRE VIII.

Nouveau deſir de Zidzem.

QUELQUES mois rallentirent l'extrême vivacité de mes deſirs, & avec eux une parti de mon bonheur. Prenez garde aux circonſtances, cher Chevalier. Ce fut dans ce même tems où mon cœur ſe trouva ſatisfait & bientôt raſſaſié, qu'un deſir tout nouveau vint tourmenter mon eſprit; deſir plus noble, plus grand, plus

ſublime, mais bien plus difficile à contenter. Ce deſir devint en moi ſi vif, que s'irritant par l'impuiſſance de ma raiſon, il abſorba toutes les facultés de mon entendement, & couvrit de nuages les plus beaux de mes jours. Ma fiere penſée arrêtée dans ſon eſſor me donna la premiere idée de ma foibleſſe, & me rendit mon exiſtence triſte. Fatigué d'inutiles efforts, je n'étois plus le même auprès de Zaka. Elle m'accabloit de careſſes amoureuſes, & je rêvois dans ſes bras à ce que je ne pouvois ni comprendre ni définir.

Si je cherchois à plaire à un lecteur frivole, je tairois ici l'hiſtoire de mes recherches; mais

j'écris à un homme raiſonnable pour qui tout ce qui eſt du reſſort de la penſée eſt intéreſſant. Il verra avec plaiſir le chemin que mon entendement a ſuivi pour s'élever à un Dieu. C'étoit cette grande queſtion qui m'agitoit. Je n'ai pû connoître ſa ſpiritualité par moi-même. O raiſon, foible raïſon! n'es-tu qu'une lueur vacillante, incertaine, qui ſéduit d'abord l'homme, & le laiſſe bientôt dans des ténebres plus épaiſſes!

J'avois remarqué depuis quelque tems que mon pere ſur la fin du jour s'enfonçoit dans un bois voiſin, & qu'il en revenoit ordinairement plus triſte qu'il n'y étoit entré. Cette marche myſté-

rieuſe piqua ma curioſité. Un ſoir, je me gliſſai ſur ſes pas. Après pluſieurs détours je le vis entrer dans une eſpece d'antre ſouterrein, que l'œil le plus obſervateur n'auroit pû diſtinguer. Je demeurai à l'entrée ; j'écoutai, j'avançai la tête, retenant juſques à mon ſouffle. Tout étoit en ſilence. Je découvris une lumiere au fond de la caverne, & Azeb proſterné devant un objet que je ne pus diſtinguer. Après quelques momens, j'entendis Azeb parler. Un friſſon pénetra tous mes ſens aux paroles étonnantes de ſa bouche. Ces paroles étoient pour moi & pour l'état où je me trouvois d'une trop grande conſéquence pour que je les oubliâſſe. Les voici.

Si tu es, ſi tu m'entends, qui que tu ſois, Auteur de la Nature; toi, que les Chrétiens ſous le nom d'un Dieu crucifié, & les Sauvages ſous celui de Xuixoto, adorent, ô écoute-moi, & apprends-moi à te connoître! Le ſoleil par ſa chaleur bienfaiſante vient ranimer mes membres tremblans; la terre enfante des fruits en abondance; je jouis de tous les êtres qui m'environnent, & je puis me croire ſans orgueil le but de ma création. Tu es! mon cœur pénétré de reſpect pour ta grandeur me le dit, mon cœur pénétré d'amour pour ta clémence me l'aſſure. La voix de l'univers par ſon bel ordre & ſa magnificence annonce ta gloire; les êtres ina-

nimés chantent tes louanges ; & moi, ignorant que je ſuis, & peut-être ingrat, je me tais en ta préſence ! Je me demande où je te dois chercher, où je te dois trouver ! Réſides-tu dans le Temple des Chrétiens les plus ſanguinaires, les plus vils de tous les hommes ? ou te découvres-tu à l'homme ſimple & ſauvage, qui, ſans être coupable de ſang & d'injuſtices, t'adore dans un arbre qu'il a planté de ſa main ? Je n'apperçois autour de moi que des ombres. Je crains de t'offenſer en reconnoiſſant pour Dieu ce qui n'eſt pas toi. Déjà mes membres qui fléchiſſent, mon ſang privé de chaleur, mon cœur qui ne bat plus que foiblement, m'annoncent que

le jour de ma mort n'eſt pas éloigné. Quoi ! Azeb deviendra pouſſiere ſans t'avoir connu ! Malheureux qu'il eſt ! il ne pourra donc inſtruire Zidzem & Zaka du chemin qui conduit à toi ; ils ne ſauront pas te connoître, t'aimer, t'adorer ; & comment pourront-ils jamais être heureux ! O toi qui es, aye pitié de mon ignorance ! daignes.... Ses accens s'étouffèrent alors dans ſa bouche, & ſa voix s'éteignit parmi ſes ſanglots. Que devins-je en ce moment terrible, & à jamais mémorable ! J'éprouvai un ſaint effroi, & mon cœur étoit plein de reſpect pour cet Auteur de la Nature, dont je n'avois pas encore entendu prononcer le nom. J'attendois avec

impatience qu'Azeb ſortit de la caverne pour m'entretenir avec celui auquel il parloit à genoux. Je brûlois de le connoître. Sans lui *Ziäzem & Zaka ne ſauroient être heureux!* Je penſois que cet antre obſcur devoit être ſon ſéjour. Je réſolus d'unir mes vœux & mes prieres aux larmes & aux inſtances d'Azeb, afin qu'il ſe montrât à nos yeux. Mon pere ſortit, & ne m'apperçut pas; je le vis qui eſſuyoit une larme que l'amour paternel lui faiſoit verſer. J'entrai avec un frémiſſement reſpectueux au fond de la caverne. Mon œil cherchoit de tout côté avec qui Azeb s'étoit entretenu: je ne trouvai perſonne; je vis ſeulement une table couverte

d'une peau de bête ; deſſus étoient rangées deux figures, l'une repréſentoit une eſpece de monſtre hideux, moitié homme, moitié dragon ; l'autre repréſentoit un homme ſouffrant cloué ſur une croix de bois : une lampe éclairoit foiblement cette ſcène impoſante. Cette demi-obſcurité, ces objets nouveaux & formidables, les paroles d'Azeb, je ne ſais quels mouvemens inconnus m'entraînerent. Une horreur ſacrée me pénetre, mes genoux chancelent, je tombe proſterné devant ces deux figures, le cœur puiſſamment ému, & l'eſprit dans les ténebres. J'implore, & j'appelle à grands cris cet Auteur de la Nature ; je m'afflige de ce qu'il de-

meure insensible aux vœux brûlans de mon cœur. Je m'imaginois qu'il avoit parlé à mon pere, & qu'il rejettoit mes prieres. Aussi-tôt, dans la ferveur de mon enthousiasme, je compose un assemblage d'exclamations & de mots incompréhensibles, & dans ce mélange confus, je le supplie ardemment de ne pas se dérober plus long-tems à mes yeux. Cependant ces deux figures que mes regards fixoient, demeuroient immobiles. La lampe pâlit, s'éteint, l'obscurité m'environne; un murmure sourd se fait entendre, mon imagination se trouble, la terreur s'empare de mon ame, elle glace tous mes sens; le front pâle, les cheveux hérissés, je me

traîne à pas tremblans hors de ce lieu effrayant & redoutable.



CHAPITRE IX.

Suite du précédent.

J'ÉTOIS trifte, je marchois plongé dans ma profonde rêverie. Zaka allarmée me demanda ce que j'avois , je ne lui répondis rien : elle infifta , je la repouffai doucement, premier effet de mon zele. Je fentois que ce qui m'occupoit paffoit la portée de Zaka, & ne devoit pas lui être révélé; mais en diffimulant, j'éprouvois la gêne cruelle de déguifer mon cœur. Ma curiofité fuperbe & inquiette me tourmentoit

chaque jour davantage. Mes plaiſirs devinrent moins vifs; & victime de l'audace de mon eſprit, je fis la triſte expérience de l'inconſtance du bonheur des hommes.

Tous mes pas, toutes mes actions, toutes mes penſées ne tendoient qu'à éclaircir cet impénétrable myſtere. J'obſervai Azeb pluſieurs fois, & toujours en ſecret. Enfin ne pouvant plus dompter ce deſir ſublime, j'entrai un ſoir précipitamment lorſqu'il commençoit à prier; je me jettai à ſes pieds, & me relevant avec impétuoſité, je le ſerrai dans mes bras, & je m'écriai en larmes: O mon pere, mon pere! découvre-moi ce ſecret qui tourmente ma vie; ce que je te demande eſt néceſſaire à mon

repos & à ma félicité. Apprends-moi à lui parler comme tu lui parles! Montre-le-moi, mon pere! Où eſt-il? que j'uniſſe ma priere à la tienne! que je lui ſois agréable comme tu l'es à ſes yeux! que je l'entretienne comme tu l'entretiens! Azeb étonné de mes tranſports, du feu & de la rapidité de mes diſcours, me preſſa ſur ſon ſein paternel, & mon front fut inondé de ſes larmes. Infortuné que je ſuis! dit-il d'un ton élevé, eh! je ne le connois pas moi-même! Mon fils... ſuis-moi. Une flamme céleſte parut luire ſur ſon front: il me ſaiſit par la main, il m'emmene hors de l'antre; je monte avec lui ſur une colline dont la route m'étoit inconnue;

il me conduit par des ſentiers nouveaux, & je fus ſurpris de parvenir au ſommet d'une montagne élevée, d'où l'on découvroit les plaines des mers. J'apperçus pour la premiere fois cet amas immenſe d'eaux; il ſembloit s'unir & toucher à la voûte des cieux. Le ſoleil couchant, environné de nuages d'or, peignoit toute la magnificence de ſes rayons dans ce vaſte miroir; & prêt à rentrer dans les eaux qu'il ſembloit embrâſer, teignoit d'un pourpre étincelant ce ſuperbe horiſon. Mon œil ébloui ſe perdoit dans ces torrens de feux, & j'étendois les mains comme pour embraſſer cette ſcène ſublime. Raſſemble toute ton attention, mon fils, me dit

Azeb d'une voix douce & majeſtueuſe ; ce que je te vais dire exige toutes les forces de ton entendement. La crainte de t'enſeigner des erreurs, & de remplir ton eſprit jeune & flexible de préjugés dangereux, m'a juſques ici retenu. Je ne t'ai point parlé d'objets trop élevés pour la foibleſſe de l'enfance : la raiſon a éclaté en toi, elle s'eſt élancée vers la lumiere, il eſt tems de l'inſtruire ; ſonge que la raiſon doit avouer ce que ton cœur va te dicter ; c'eſt ſa voix que tu dois écouter, car elle eſt ſupérieure aux preſtiges de nos paſſions, aux erreurs conſacrées par le tems, aux témoignages de l'univers trompé ; tout s'efface devant ſon flambeau, ſuiſ-

la pour ne point t'égarer. Mon fils ! regarde le ſoleil ; quelle pompe ! quelle majeſté ! Quel bras la ſuſpendu à la voûte du firmament ? Qui a créé ces rayons bienfaiteurs qui deſcendent ſur la terre nous éclairer pendant notre entretien ? Réponds-moi, mon fils, qui eſt l'Auteur de ce globe étincelant & ſuperbe ?

La queſtion d'Azeb m'interdît. J'avois vu mille fois le lever & le coucher du ſoleil, ſans ſoupçonner que des loix dirigeâſſent ſon cours. Je faiſois d'inutiles efforts pour lui nommer cet Ouvrier éternel. Un long ſilence ſe réduiſit à un triſte *je ne ſais*. Tu ne ſais, répartit mon pere avec une douce fermeté, & ta raiſon dans

ce moment ne te dit pas qu'un Etre ſans commencement a pû ſeul créer ce globe qui a commencé un jour à faire le tour du Monde ? Ta raiſon ne te dit pas que cet Architecte ſuprême doit avoir la ſouveraine puiſſance en partage, connoître l'avenir, puiſque l'univers, qu'il porte en ſa main, ſuit l'ordre invariable qu'il a tracé ? Conſidere, mon fils, ce vaſte empire des flots, ces montagnes, ces coloſſes de pierre, l'immenſité des cieux, tout cela peut-il être l'ouvrage d'un être borné, d'un homme, par exemple, quelque puiſſant qu'on le ſuppoſe ; d'un homme ! atome perdu dans l'immenſité des choſes : non, il a fallu qu'un pouvoir créateur, intelli-

gent, infini, ait fait naître ces merveilles incompréhensibles qui étonnent nos foibles regards. Il a devancé les tems, parce que rien ne pouvoit exister qu'en lui & que par lui; les êtres à sa voix retomberont dans le néant, & son trône subsistera sur la colonne immuable de l'éternité. Tout vient de lui, tout y rentrera; c'est la source des êtres, & le maître de la Nature. Mais quelle est son essence? pour quelle fin, pour quel but a-t-il tout fait? Zidzem, voilà où notre esprit est couvert d'un nuage impénétrable, voilà où il se perd, où il se confond. Je n'irai pas plus loin, je demeurerai muet devant ce Dieu; je ne sonderai point cet abyme qui n'a point de

ſond. J'ai employé le tems de mes plus belles années à voyager parmi les Européens, j'ai fréquenté des peuples ſauvages. Le deſir de rencontrer quelques lumieres parmi des eſprits plus éclairés que le mien, a été le principal but de mes courſes. J'ai fait de longues & d'inutiles recherches, je ſuis revenu beaucoup plus incertain que je ne l'étois auparavant. J'ai vu la ſuperſtition aſſervir l'univers: dans ce chaos ténébreux j'ai cherché en vain la vérité; mais j'ai vu avec plaiſir que toutes les Nations adoroient le même Dieu ſous des noms différens: leurs cérémonies étoient bizarres, leur morale étoit pure; pourquoi donc chaque peuple a-t-il voulu ſe ren-

dre le vengeur du ciel, défendre le culte qu'il avoit adopté avec le fer & le feu, égorger avec rage l'infortuné qui ne penſoit pas comme lui, & devenir à ſon tour martyr par une ſuite de ſon aveugle fanatiſme? Quoi! chaque Nation adore de préférence ſes Dieux parce que leurs ancêtres les ont adorés? J'ai vu la coutume tenir lieu de raiſon; par-tout des contradictions, des folies incroyables, des fables révérées. Ici l'extravagance réduite en principes; là, le dernier terme de la crédule démence de l'eſprit humain. J'ai gémi de voir l'Indien idolâtre, renoncer à ſon bon ſens naturel, & prodiguer l'encens aux plus vils objets de la Nature. O mon fils!

on chérit ſon erreur par la pareſſe de la ſoumettre à l'examen; on s'endort dans ſes rêves, on ne tient à rien, on n'eſt plus homme, on a éteint ſon ame, on demeure comme ſuſpendu au-deſſus d'un précipice. Évite cet état de foibleſſe, d'incertitude; décide ta penſée, ſois fidele à la raiſon, & ne crois qu'elle; mais en même tems épargne-toi ces combats de l'eſprit, ces tourmens ambitieux de vouloir pénétrer ce qui eſt impénétrable. Azeb ne peut rien ajouter à ce que te dira la voix intime de ton cœur; tu ne l'as pas défigurée, conſerve les leçons de ſa ſimplicité primitive: elle t'annonce un Créateur magnifique & bon. O mon cher fils! il eſt le Juge

des hommes, le témoin de tes pensées ; il sera ton rémunérateur si tu es généreux & bon comme lui. Eh ! pourquoi, insensés que nous sommes, cherchons-nous à en savoir davantage ? Ne nous suffit-il pas de l'honorer, de l'aimer, de savoir qu'il nous aime, que nous sommes ses enfans & qu'il est notre pere ? Il veut être caché, il ne se manifeste que par ses œuvres, & n'est-ce pas assez ? Un coin du grand rideau est soulevé. Il demeure, il est vrai, invisible, soit que notre cœur s'envole jusques à son trône sur les aîles de l'amour, soit que les crimes accumulés sur une tête sacrilége appellent sa foudre, soit que son nom soit adoré par des bou-

ches pures, ſoit que ce même nom ſerve de ſignal aux cruautés énormes des Européens ; mais il ne ſera pas éternellement voilé, ce Monarque de l'univers. Le déſeſpoir ſeroit un outrage à ſa bonté, l'eſpérance nous reſte : oui, un jour nous le connoîtrons, un jour nos doutes ſeront éclaircis ; marchons tranquilles & ſoumis à ſes volontés, c'eſt ainſi qu'il faut l'honorer. Soyons ſimples, juſtes & bons ; adorons ce grand Etre qui tient dans ſes mains nos deſtinées, & tâchons de regarder nos freres comme il regarde ſes créatures, avec cet œil d'amour que n'alterent ni la haine ni la vengeance. A ces mots un rayon céleſte me parut illuminer le viſage d'Azeb,

il me ferra avec enthoufiafme dans fes bras: les yeux tournés vers le ciel, nous unîmes le cantique de nos prieres, & l'offrande pure de nos cœurs fut le facrifice que nous envoyâmes au Maître de la Nature. Ah! fi du haut de fon trône il a daigné jetter les yeux fur un pere vertueux & tendre, fur un fils plein de reconnoiffance & d'amour, il n'aura pas rejetté nos vœux. Nous ne l'adorions pas dans l'enceinte étroite d'un Temple, mais fur la cime élevée d'un mont, & pendant ce tems le foleil s'enfonçoit dans l'immenfité des mers; nous vîmes fuir à regret cette magnifique image du Créateur, les objets s'effacerent lentement & par degrés, & les pâles
&

& derniers rayons de l'aſtre du jour, en éteignant le brillant coloris de l'univers, éteignirent en même tems les vifs tranſports de mon ame.



CHAPITRE X.

Zidzem eſt pere.

JE laiſſai le vénérable Azeb dans un accablement de penſées; & reſpectant ſa profonde méditation, je deſcendis tout ému de la montagne, pour m'abandonner ſolitairement à mes réflexions ſur cette ſcène auguſte dont j'avois été le témoin. Les paroles d'Azeb étoient gravées dans mon cœur; il me ſembloit encore entendre ſa

voix ſublime annoncer à l'univers le Dieu de l'univers. Tout avoit pris autour de moi une ame ; tout me ſembloit reſpectable, comme émané du Créateur : tout me diſoit, il eſt ! & en même tems tout me donnoit une preuve invincible de ſa haute ſageſſe : je m'étonnai d'avoir vécu ſi long-tems ſans reconnoître l'Auteur de tant d'œuvres admirables. Je ne pouvois me diſſimuler que je n'aurois jamais remonté à une premiere cauſe éternelle, infinie, ſi mon pere ne m'en eût donné la premiere penſée ; mais ſi-tôt qu'elle éclaira mon entendement, je fus facilement & parfaitement convaincu de cette grande vérité ; elle me parut évidente & néceſ-

ſaire. L'ordre & l'harmonie prouvent un Auteur intelligent; c'eſt, ſans doute, Dieu lui-même qui par ſa bonté porte au fond du cœur de l'homme le témoignage de ſa grandeur infinie, car la créature par elle-même ſeroit trop foible pour concevoir cette connoiſſance ſublime.

Cependant auſſi foible que hardi ſcrutateur, je voulois creuſer cet ineffable myſtere, mais ma raiſon, dès que je voulois faire un pas dans ces matieres élevées, m'abandonnoit. Azeb paroiſſoit ne croire qu'une ſeule & premiere cauſe, ne pouvoit-il pas y en avoir deux, trois, &c. auſſi-bien qu'une ſeule? Je ne ſentois pas alors combien ce doute étoit ab-

ſurde & ridicule. L'idée d'un Dieu, dont la main alluma le ſoleil, & imprima en même tems à un ver de terre la faculté de ſe mouvoir, étoit vaſte; mais je crus imbécillement qu'il étoit plus vraiſemblable qu'il y eut pluſieurs Dieux qu'un ſeul. Les ouvrages de la Nature me parurent les uns ſi mâles, les autres ſi délicats; ils ſembloient à ma vûe foible ſi différens, ſi oppoſés dans leurs fins, que mon œil, qui n'appercevoit pas les anneaux de la grande chaîne qui lie tous les êtres, avoit décidé pour la pluralité des Dieux. Ne pouvoient-ils point unir leurs forces & leur intelligence pour créer? & la diverſité de leurs deſſeins ne pouvoit-elle pas émaner

de la diverſité de leur caractere? D'ailleurs la douleur qui germe à côté du plaiſir, le mal qui, comme une plante paraſyte, vient étouffer la précieuſe racine du bien, ſembloient me dire que deux êtres égaux en puiſſance, oppoſés en bonté, ſe diſputoient l'empire de la terre. J'avoue à ma honte que j'épouſai cette erreur de mon imagination avec un orgueil ſingulier, & ce ne fut que par les ſages leçons d'Azeb que ma raiſon reconnut que la perfection de Dieu eſt dans ſon unité, & que ſes qualités infinies ſont néceſſairement uniques. Il me fallut auſſi une raiſon plus exercée pour comprendre que le mal moral & phyſique entroit dans le plan de la

création, & que l'Auteur de toutes chofes par des refforts inconnus à notre ignorance, faifoit tout fervir à l'accompliffement de fes décrets & de notre bonheur.

Ce fut moi qui annonçai à Zaka un Dieu créateur, & elle adopta fans peine un Dieu qui étoit le mien. Elle raifonnoit peu, mais elle fentoit vivement ; pouvoit-elle ne pas chérir avec tendreffe ce Dieu qui avoit créé le plaifir & réuni nos cœurs? Une plaine agréable, une colline verte, voilà le Temple où nous l'adorions. Nos vœux étoient fimples, & fouvent formés par un foupir, mais ce foupir du cœur étoit fincere. Les tendres embraffemens de Zaka invitoient mon

ame à célébrer le Maître bienfaisant de l'univers. O jours fortunés ! je ne séparois Dieu de Zaka que par le sentiment d'un respect plus profond. Azeb étoit heureux parce qu'il sentoit que nous l'étions. Zaka me fit un présent qui augmenta ma joie, elle mit au monde une fille : j'en aimai, j'en respectai Zaka davantage. Je pris entre mes bras l'innocente créature, je la baisai, & mon cœur connut des mouvemens encore plus doux que ceux de l'amour. Les traits de Zaka étoient visiblement empreints sur le visage de ma fille. O Dieu que j'atteste, tu le sais ! je ne soupçonnois pas mon crime, car mon cœur tressailloit d'allégresse : si j'étois cou-

pable je n'en étois pas moins bon pere, je n'avois aucune idée du vice. Mon cœur ſenſible étoit trompé, mais non pas corrompu. Que l'attendriſſante Zaka dans les fonctions de mere me parut auguſte ! En voyant ma fille attachée à ſa mamelle, s'abreuver dans ſon ſein d'un lait pur, je conçus pour elle un reſpect qui redoubla mon amour; & les baiſers donnés à ſa bouche enfantine, me ſembloient une dette que je devois acquitter : je ne ſavois laquelle des deux m'étoit la plus chere, & ma tendreſſe partagée en étoit plus forte. Je reportois à ma fille toutes les careſſes que je recevois de Zaka, & Zaka m'en payoit encore, & mon cœur

ſuffiſoit à peine au torrent déli-cieux dont il étoit inondé. O ſa-geſſe! ô bonne Providence! tu as placé la tendreſſe la plus vive dans le cœur d'une mere, comme le ſoutien de la race humaine; tu n'as point enflammé le cœur des enfans d'un pareil amour, parce que les parens peuvent ſe paſſer de la tendreſſe de leurs enfans, & que les enfans ne peuvent ſe paſ-ſer de la tendreſſe de leur pere. O Zaka! ô femme accomplie! tu ne rempliſſois pas un devoir, tu te livrois toute entiere à un ſen-timent! Non, j'étois pere, & je n'ai jamais ſû aimer comme tu aimois!

Vous m'avez vu heureux juſ-ques ici, cher Chevalier, mon

ſort va changer. Le bonheur n'eſt donc accordé à l'homme qu'à condition qu'il ſaura ſouffrir avec le même calme qu'il a ſû jouir ; mais que ce paſſage trop ſouvent rapide eſt amer & douloureux ! il vaudroit peut-être mieux n'avoir connu que la douleur. Que n'ai-je toujours vécu dans ce déſert inconnu du reſte des hommes ! L'amitié ſeule peut m'engager à continuer. Mes larmes naiſſent au ſeul nom de Zaka. Je ne diſconviens pas des avantages que j'ai retirés de mon infortune ; mais qu'ils m'ont coûtés cher ! J'ai été plus éclairé ; mais j'ai perdu le bonheur. Malheureuſe Zaka ! toi qui fais le tourment de ma vie après en

avoir été le charme, ſi la tyrannie de la ſuperſtition, ſi les chagrins n'ont point accourcis tes jours, ſi tu donnes une larme à ma mémoire, ſi tu te rappelles les deſtins de nos premiers ans, ces momens préparés par l'amour & la volupté.... Que dis-je ? oublions-nous, chere Zaka, nous nous ſommes trouvés criminels ; que l'horreur de ce crime dont nous n'avions pas la moindre idée glace juſques à notre imagination. Ah ! quel cœur oſera ſe flatter déſormais d'être innocent ou coupable !



CHAPITRE XI.

Un Étranger ſurvient.

LE plaiſir d'obſerver la Nature nous attiroit ſouvent vers la plaine des anciens Chébutois, ou plutôt nous aimions à revoir ces mêmes lieux où pour la premiere fois nous avions connu le bonheur. Zaka par la variété de ſes tranſports & ſa tendreſſe inexprimable, me le rendoit chaque jour nouveau. Nous avions découvert un ſentier moins pénible, & nos pas mille fois imprimés l'avoient rendu commode. Sans la crainte d'Azeb qui ne pouvoit oublier les cruautés des Eſpa-

gnols, nous euſſions abandonné le creux de nos rochers pour ces plaines agréables ; il nous permettoit ſeulement de nous y promener, ſachant que les Eſpagnols s'étoient retirés. Un jour que nous étions aſſis ſur des fleurs, que le ſoleil déjà baiſſoit, & que nos ames errantes voloient ſur nos levres, nous entendîmes les cris d'un homme qui imploroit du ſecours. A cette voix lamentable nous nous regardâmes avec étonnement. La crainte & la pitié combattirent dans nos cœurs. Fuirions-nous ? volerions-nous le ſecourir ? Les cris continuoient. Zaka s'écria la premiere, & l'œil déjà humide, ô ! courons aider ce malheureux, cher Zidzem, il

ſouffre ! Ah ! ſi nous étions dans le même cas, ne deſirerions-nous pas qu'on nous ſecourût. Nous courûmes vers les rochers d'où partoient les cris douloureux, nous cherçhâmes de tous côtés ; nous apperçûmes un homme qui ſe tenoit à une pointe de roc, bleſſé & ſanglant ; ſes forces l'abandonnoient, & il étoit ſur le point de rouler au fond des précipices qui bordoient ces affreux rochers. Nous nous approchâmes ; mais aux cris plus épouvantables que plaintifs qu'il pouſſa à notre vûe, nous jugeâmes qu'il nous regardoit comme des ennemis qui venoient pour l'achever. Il fallut toute notre adreſſe & toute notre force pour le tirer de cette ſitua-

tion terrible ; je faillis perdre ſa vie en ſauvant la ſienne. Alors, nous lui fîmes mille ſignes d'amitié & de compaſſion pour diſſiper ſon effroi, & il lût ſans peine ſur notre viſage toute la ſenſibilité de notre ame. A ſon habillement & à ſa figure, nous conjecturâmes que c'étoit un Européen, & il occupa tellement notre attentive curioſité, que nous oubliâmes un inſtant de lui procurer les ſecours que nous voulions lui donner. Zaka ſur-tout ne pouvoit raſſaſier ſa vûe de ce nouvel objet ; elle examina dans le moindre détail & ſa figure & la forme de ſes habillemens, & malgré cela elle fut encore beaucoup plus adroite que moi à laver, à panſer les plaies,

à ménager la douleur de ce malheureux Étranger. Je priai Zaka d'aller chercher Azeb & Caboul. Elle vole. Pendant ſon abſence, j'eſſayai quelques mots Eſpagnols que mon pere m'avoit appris pour lui aſſurer encore davantage qu'il n'avoit rien à craindre de nous; il étoit tout tremblant, malgré notre zele & nos ſoins. Je compris par ſes réponſes qu'il venoit d'échapper à l'eſclavage tyrannique des Eſpagnols. Zaka revint en peu de tems hors d'haleine, accompagnée d'Azeb & de Caboul : elle avoit hâté leurs pas avec la plus vive chaleur. Nous tranſportâmes avec beaucoup de peine l'Étranger dans notre demeure. Azeb connoiſ-

ſoit les herbes ſalutaires propres à le guérir, & dont la Nature avoit gratifié notre déſert. Il les appliqua ſur les plaies de l'infortuné, & nous aſſura que dans peu il ſeroit guéri. Azeb entendoit parfaitement l'Eſpagnol. L'Étranger lui apprit en cette langue qu'il étoit Anglois, qu'il avoit été fait priſonnier par les Eſpagnols, & réduit par eux au plus affreux eſclavage. Enſeveli vivant dans les gouffres de la terre pour fournir de l'or à ces inſatiables tyrans, las de leur joug & de leurs outrages, il s'étoit échappé, aimant mieux trouver la mort dans les déſerts que de l'attendre parmi ces barbares. En graviſſant le long des rochers,

ſon pied mal aſſuré l'avoit fait rouler ; & ſans un quartier de rocher auquel il s'étoit retenu, il périſſoit. Il étoit ſi foible qu'il ne pouvoit nous exprimer ſa reconnoiſſance qu'en nous ſerrant les mains. Zaka étoit attendrie de ſa douleur ; j'étois ému de ce qu'il exaltoit ſi fort un ſervice que je n'avois regardé que comme un devoir. Je rougiſſois des louanges qu'il donnoit à notre humanité.

Quelques jours après qu'il eut repris ſes forces, il nous fit le tableau des cruautés que les Eſpagnols exerçoient contre les malheureux deſtinés à tirer des entrailles de la terre ce métal ſi funeſte au monde ; il le fit avec des traits ſi animés que nous ſon-

dîmes tous en larmes. Sont-ce des hommes, m'écriai-je, qui traitent ainſi des hommes ? De quel limon ſont-ils paitris ? la Nature a-t-elle caché dans leur cœur la rage du tigre & la perfidie de l'ours ? Ils ſont, ſans doute, nés inſenſibles, barbares ; car il n'appartient pas même au crime d'endurcir les cœurs à cet affreux degré. Zaka tremblante, preſſant ma fille dans ſes bras, ſe réfugioit dans mon ſein. O Dieu ! ô Zidzem, diſoit-elle ! ſommes-nous loin de ces monſtres ? je ne veux plus que tu mettes le pied hors de cette enceinte ; s'ils t'enlevoient pour être leur eſclave, choiſis plutôt la mort, Zidzem, & tue-moi de ta main avant que...

Ciel ! ne nous étonnons plus des fureurs inouies exercées contre nos malheureux concitoyens, puisqu'ils sont aussi cruels envers ceux qui réverent le même Dieu qu'eux. Que dis-je ? ils n'en reconnoissent point, ou plutôt ils n'en ont point d'autre que la soif infernale de l'or. Puisse le Dieu que nous adorons punir les attentats commis contre ses innocentes créatures, & que notre bouche bénisse sa justice souveraine sur leurs corps expirans, sous son tonnerre vengeur !

Le plaisir d'être échappé à leurs mains féroces, se déployoit tout entier sur le front de l'Étranger, & ce plaisir si vif qu'il ne nous déroboit pas, fut la plus

douce récompenſe de notre pitié. Par la joie que j'éprouvai intérieurement, je ſentis que j'avois fait une action agréable à Dieu. Je me reconnus bon, ce qui me fit un ſouverain plaiſir : je conçus une vive inclination pour cet Anglois. Il étoit d'une figure très-douce, & gueres plus âgé que moi. Je ſouhaitai qu'il n'eut aucun des vices communs aux Européens, & ſur ſa phyſionomie je jugeai favorablement de ſon ame. Enfin, je me promis mille agrémens dans ſa ſociété. Le croiriez-vous, cher Chevalier, j'avois ſoupiré plus d'une fois après un ami ; c'eſt-à-dire, après un jeune homme de mon âge & de mon caractere, avec lequel

je puſſe converſer familierement & ſans gêne ; j'avois un beſoin de découvrir toutes mes penſées ſecrettes, & de faire part à quelqu'un ſans réſerve & de ma joie & de mes chagrins, & de toutes ces petites choſes ſi intéreſſantes à dire lorſqu'on les écoute. Le cœur de l'homme a tant de volupté à s'épancher librement, que c'eſt un doux beſoin ; & ce beſoin je l'ai aſſez vivement reſſenti. J'aimois aſſurément Zaka autant qu'on peut aimer, & cependant il me reſtoit des momens qui n'étoient pas remplis. L'amour eſt un feu actif & dévorant ; il conſume, il épuiſe l'ame, & c'eſt en ſortant de ſes bras que notre cœur a beſoin de

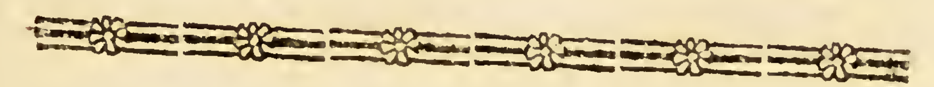
ſe rajeunir dans le calme paiſible de la pure amitié. On aime alors à parler d'une amante, à ſe complaire dans ſa félicité, à voir ſon bonheur confirmé dans les yeux d'autrui, à jouir, peut-être, en ce moment de ſes ſoupirs ſecrets ; car je me condamne ici moi-même qui connoît l'homme & les mouvemens involontaires qui le maîtriſent. Azeb par ſon âge, & le reſpect que je lui portois, ne pouvoit être mon égal & mon ami. C'étoit un pere, & ce caractere en impoſe à la folie légere de la jeuneſſe. Caboul, quoique doué d'un cœur ſublime, n'avoit pas un eſprit aſſez ouvert pour pouvoir m'intéreſſer alors. Ce charme mutuel de l'amitié,

ſi long-tems deſiré, je me le promis avec cet Anglois. Aurois-je pû prévoir que cette même amitié me deviendroit funeſte ? Chaque jour je m'entretenois avec Lodevon (c'eſt le nom de cet Anglois.) Tout ce qu'il me diſoit me le rendoit plus aimable. Je me félicitois devant Zaka du plaiſir nouveau qui alloit embellir notre ſéjour. Zaka ſentoit encore mieux que moi le mérite de l'Étranger ; ſon cœur plus paſſionné que le mien s'ouvroit au moindre plaiſir, & ſon ame aimante étoit douée d'une ſenſibilité plus riche que la mienne. Zaka eſt enchantée de Lodevon ; elle m'exalte le bonheur que nous avons de le poſſéder. Avide de

recueillir toutes ſes paroles, elle l'interroge ſans ceſſe ; & infatigable dans ſa curioſité, elle craint de le fatiguer. Elle demeure muette lorſqu'il parle, & eſt comme ſuſpendue au charme ſéducteur de ſon éloquence. Je marque ici l'origine & les progrès du zele qu'elle conçut pour l'Étranger, afin qu'on puiſſe mieux juger de ſon ame. Elle eſt déjà familiere avec lui ; elle l'appelle à ſes côtés, lui commande, & à ſon tour ſe montre empreſſée pour tout ce qui peut le flatter. Il lui ſeroit inutile de déguiſer le feu qu'elle met dans ſes diſcours & ſes actions, & elle ne ſonge pas même à le diſſimuler. Elle ne cherche peut-être pas à lui plai-

re, mais ſes regards diſent aſſez que l'Étranger lui plaît. Elle me tire quelquefois à part, & me dit en ſecret: Zidzem, regarde comme il eſt beau, vois ces longs cheveux bruns & flottans, & ces yeux ſi vifs! Tous les Européens ſont ils auſſi beaux que lui? Comment ſe peut-il que des hommes ſi charmans, tuent, égorgent, brûlent; en vérité, j'aimerois à demeurer au milieu d'eux, s'ils n'étoient pas auſſi méchans. Ah! leur phyſionomie eſt bien trompeuſe! mais, pour Lodevon, ſon cœur répond ſûrement à ſa bonne mine. Le pauvre Lodevon! ſi dans ſon pays il a laiſſé une amante, qu'elle doit être malheureuſe! qu'en dis-tu, cher

Zidzem ? ſonges-tu combien mon cœur auroit à ſouffrir s'il falloit que je vécuſſe ſéparée de toi !



CHAPITRE XII.

Suite du précédent.

J'ÉCOUTOIS les diſcours de Zaka ſans éprouver aucun ſentiment jaloux. Ces diſcours ne me paroiſſoient exprimer que la pitié d'un cœur naïf & compatiſſant ; mais elle les répéta ſi fréquemment, & avec tant de chaleur, qu'ils me déplurent autant qu'ils m'avoient charmés. Je ne ſais quel jour affreux paſſa dans mon eſprit, je devins inquiet ſans avoir un juſte ſujet de plainte. Je parus

froid lorſque Zaka parloit de l'Étranger, je ne lui répondis plus; elle en murmura, & elle alla juſques à me reprocher mon indifférence pour un auſſi beau jeune homme. Alors ma fureur éclata, mais ſourdement : à la place de cette amitié, je conçus une certaine averſion pour Lodevon; bientôt je changeai de conduite; je demeurai ſcrupuleuſement attaché à tous leurs pas; j'obſervai leurs moindres mouvemens; je ne quittois plus Zaka, & les regards que je jettois ſur elle portoient l'empreinte du noir chagrin qui me dévoroit. O tourment! jamais mon cœur n'avoit rien ſouffert de ſi cruel! Lorſque je voulois l'accabler de repro-

ches, je pâliſſois de honte, comme ſi j'allois commettre une injuſtice, & m'avilir moi-même. Que cette Zaka ſi tendre étoit devenue funeſte à mon repos! Je la haïſſois, je penſe, & je l'adorois toujours! Cruellement bleſſé, je verſois des pleurs dans l'ombre, & je n'oſois manifeſter ma rage. Je ne jouiſſois plus de ſes careſſes que je ſoupçonnois perfides. Déſabuſé de l'amour, détrompé de ce fantôme d'amitié que j'avois tant chéri, j'étois réduit à dévorer en ſilence le trouble affreux qui avoit à la fois corrompu & mon eſpérance & mon bonheur. Quel état horrible! Zaka lût enfin dans mon ame déchirée; elle me demanda avec effroi la cauſe

de ma douleur. Cette queſtion délia ma langue : tu la demandes, cruelle, la cauſe de ma douleur, tu la demandes ! c'eſt toi qui l'es ! Que t'ai-je fait pour que tu ne m'aimes plus ? Ingrate ! cet Étranger mérite-t-il mieux que moi ton amour ? Eſt-il plus tendre, plus ſincere, plus vrai ? Oublies-tu que tu m'as aimé, & que je ſuis le pere déſolé de ta fille ? Ah ! ſi elle étoit dans l'âge du ſentiment, elle accuſeroit ton injuſtice ; mais ce ſera à elle à conſoler un pere malheureux de toutes tes perfidies, heureux ſi, à ton exemple, je ne perds pas ſon cœur après avoir perdu le tien ! A ces reproches Zaka baiſſa ſes yeux mouillés de larmes, ſes yeux cou-

pables, & qui n'avoient point appris à feindre ; puis les relevant avec une tendreſſe infinie, injuſte Zidzem, me dit-elle en ſoupirant, j'en appelle à toi-même ; j'aime, il eſt vrai, mais ſuis-je coupable ſi je porte un cœur trop aiſé à s'enflammer ? N'as-tu pas excité dans mon cœur les doux mouvemens de l'amour ? & pourquoi un autre ne m'auroit-il pas touché à ſon tour ? Eſt-on maître d'endurcir ſon cœur à ſa volonté ? Je ne t'ai point fait un ſecret de mon nouvel amour ; tu ſais ſi j'ai pû m'empêcher d'aimer cet aimable Etranger. Je t'avouerai plus, c'eſt après toi & après ma fille celui pour qui je reſſens une inclination plus vive ; il m'eſt plus cher qu'Azeb &

Caboul. Je m'en veux à moi-même de te ravir quelque chose d'une tendreſſe que je te dois toute entiere ; mais, enfin, l'amour ne dépend pas de nous : tu régnes toujours dans mon cœur, tu y es gravé en traits ineffaçables ; & ſi je ſuis bleſſée de quelques traits pour Lodevon, qui eſt jeune & beau, je tremble plus que toi de ce feu que je redoute. Je veille ſur moi-même ; je crains que cet Étranger ne ſoit venu pour troubler notre félicité, & nous apporter les vices affreux de l'Europe. Il m'a déjà dit que dans ſon pays les femmes étoient auſſi ſouvent infidelles qu'elles aimoient de fois. Mépriſes-moi, mon cher Zidzem, ſi j'avois la baſſeſſe de te trahir ;

mais cela n'arrivera pas, je te ferai fidelle toute ma vie : j'aime l'Étranger, parce que mon cœur eſt né ſenſible ; mais la mort le déchirera plutôt avant qu'il ſoit perfide ou parjure à ſes promeſſes.

Cet aveu me raſſura, perſuadé que je poſſéderois éternellement Zaka ; je fus content. Je ne redoutois point ſa foibleſſe, elle la connoiſſoit, & d'ailleurs ſa parole me ſuffiſoit. Zaka depuis ce tems ne chercha & n'évita point l'Étranger ; il redevint mon ami dès que je ne le vis plus comme rival. Il me parut extrêmement frappé de la beauté de Zaka, ce qui ne me faiſoit point de peine ; au contraire, ſes empreſſemens me flattoient, c'étoient autant d'homma-

ges rendus à ſes attraits. Si on l'aimoit, j'étois ſûr qu'il n'obtiendroit rien de ce qui m'étoit réſervé. Zaka libre dans ſes tranſports depuis ſes nouveaux engagemens avec moi, avoit repris ſon ton folâtre ; elle rioit, badinoit avec Lodevon, & j'étois ſatisfait de la voir ſi joyeuſe.

Cet aimable Étranger nous enſeigna l'Anglois, quoique imparfaitement, & nous le formâmes dans la langue des Sauvages, de ſorte que nous pûmes converſer avec aſſez de facilité. Je m'accoutumai à voir Lodevon étroitement lié avec Zaka ; je répandois dans ſon ſein toute ma joie, & il me ſembloit la partager. Je le croyois ſincerement mon ami,

parce qu'il me l'avoit dit cent fois, & qu'il ne m'appelloit jamais d'un autre nom. Il applaudiſſoit aux tableaux naïfs que je lui faiſois de ma félicité ; il me ſuivoit avec une curieuſe complaiſance dans tous les détails de mon bonheur. Il m'avoit engagé à lui conter l'hiſtoire de nos premieres amours, je l'avois fait ſans m'appercevoir qu'il en tiroit ſecrettement des inductions ſur le caractere de Zaka.

Chaque jour plus enchanté de l'eſprit de Lodevon, je me livrois à lui ſans réſerve. Trompé par les apparences de la candeur, je croyois ſes careſſes ſinceres ; je ſuivois les mouvemens de mon cœur, & aveugle que j'étois, je

ne remarquois point que lorſque j'embraſſois Zaka en ſa préſence, il devenoit tout-à-coup triſte & rêveur. Bon, ſimple, confiant, je ne ſavois point interpréter ſon aſſiduité : ſes regards & l'eſpece d'inquiétude qui ne l'abandonnoit jamais, ou plutôt ſon artifice profond, ſavoit donner le change à tous ſes mouvemens. Ils auroient été plus viſibles à d'autres yeux qu'aux miens ; mais tout, juſques à la violence que ſe faiſoit Zaka pour ſe dompter, échappoit à ma vûe. Ma jalouſie étoit éteinte, l'amitié m'avoit rattaché le bandeau de l'Amour.

Lodevon nous entretenoit fréquemment des peuples de l'Europe, de leurs loix & de leurs

coutumes étrangeres ; jamais Zaka n'étoit laſſe d'entendre ; ces récits étonnans me fourniſſoient mille nouveaux ſujets de réflexion. Je devins curieux de voir par moi-même tant de choſes merveilleuſes, & mon déſert perdit ſes attraits. Tranſporté chaque jour en imagination chez des peuples peints des plus belles couleurs, induſtrieux, polis, magnifiques, je me conſidérai comme perdu dans une immenſe ſolitude, éloigné des plaiſirs & des agrémens de la vie. Je formai le deſſein de voyager, & bientôt j'en fis part à Zaka : Zaka, tranſportée de joie, applaudit à mon projet ; elle ſe montra auſſi curieuſe que je l'étois. Lodeyon

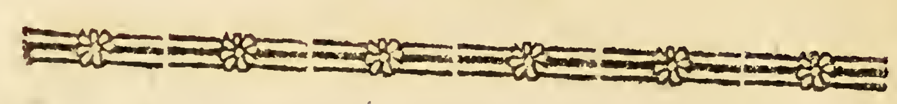
m'avoit inſpiré ſon projet ſans que je m'en fuſſe apperçu ; il diſpoſoit de mon ame à mon inſû, maître d'enflammer les paſſions qu'il vouloit y faire naître. Nous eſtimions les Européens heureux, parce qu'ils poſſédoient mille ſuperfluités dont l'image nous ſéduiſoit. Lodevon vit nos tréſors malgré mon pere qui s'y étoit long-tems oppoſé, & il demeura immobile d'étonnement & comme ravi en extaſe de ce qu'il voyoit. Je me ſouviens que dans un tranſport qu'il ne put diſſimuler, il nous embraſſa de joie en nous diſant : ô que vous ſeriez heureux & reſpectés, ſi vous poſſédiez dans mon pays cet or qui vous eſt ici inutile ! Alors

il nous fit la description des palais magnifiques que nous habiterions, de la foule des esclaves empressés, obéissans au moindre signe, de la société nombreuse & choisie qui nous environneroit, & qui ne seroit occupée que des moyens de nous plaire, des plaisirs variés & renaissans, qui nous rappelleroient chaque jour les délices de la vie & le charme de l'existence. Imprudents! las de notre bonheur, dupe de notre imagination, qui, pour notre infortune, étoit neuve & vive, nous crûmes que le pays de la félicité étoit l'Europe. Lodevon nous persuada que les Européens n'étoient méchans & barbares qu'au sein de l'Amérique, sur laquelle

ils prétendoient un droit de conquête ; mais que dans leurs ſoyers, ils étoient doux, humains, généreux, bienfaiſans. La plaine des anciens Chébutois devint triſte à nos yeux ; nos ſonges nous portoient toutes les nuits ſur ces rives fortunées qu'embelliſſoit notre deſir imaginatif, & nous éprouvâmes tout l'ennui qu'apporte une vie uniforme lorſque notre penſée s'égare dans ſes viſions. Je reſpectai ce métal jaune & ces pierres bigarrées, qui, juſques alors, ne m'avoient réjoui que par leur éclat, dès que Lodevon m'eut appris & leur uſage & leur ſuprême utilité. Autrefois je m'exerçois à friſer la ſurface de l'eau avec ces pier-

res brillantes ; mais frappé de repentir, déteſtant mon imbécillité précédente, je conſervois les plus petites avec le plus grand ſoin. Zaka ſe montroit encore plus jalouſe que moi à les ſerrer ; ainſi, nous eûmes un vice de plus, l'avarice ; paſſion triſte qui rétrécit le cœur humain, le concentre dans le plus miſérable intérêt, avilit l'eſprit, & le rend le jouet des fantômes que crée la cupidité.





CHAPITRE XIII.

Zidzem s'écarte de la ſimplicité de la Nature.

JE ne m'étois jamais aviſé de dire à Zaka qu'elle étoit belle, Lodevon le lui dit pour la premiere fois; Zaka reçut cette louange avec un tel plaiſir, que je regrettai fort de n'avoir pas trouvé cet ingénieux compliment. Il lui enſeigna auſſi à placer dans ſes cheveux noirs de petites pierres étincelantes, qu'il nommoit diamans, à en orner ſes bras, ſes jambes & ſon ſein, afin de plaire davantage: réellement, elle me parut plus charmante ſous cet

éclat brillant. Je me trouvois bien ſot de n'avoir pas imaginé tout cela, & l'eſprit de Lodevon m'imprimoit une ſorte de reſpect. Il loua mon adreſſe à la chaſſe, & je fus tout glorieux de cet éloge; je connus l'orgueil, & je me fatiguois toute la journée d'une maniere incroyable pour mériter les louanges d'un ſeul homme; louanges qui chatouilloient ſingulierement mon oreille. Ma folle vanité, cher Chevalier, étoit-elle moins riſible que celle de ces conquérans qui ravagent la terre*, afin que quelque poëte ſatisfaſſe ſon amour-propre en chantant leur victoire en de beaux vers menteurs? ainſi, graces à Lodevon, nous marchions de

folies en folies ; elles ſe tiennent ordinairement par la main, une ſeule ſuffit pour amener toutes les autres. D'où nous venoit ce beau tiſſu d'extravagances ? étoit-ce de la bonne & ſimple Nature, ou des conſeils de notre aimable corrupteur ?

Cependant le reſpectable Azeb voyoit dans l'amertume de ſon cœur le dégoût que nous inſpiroit notre heureux déſert. Ses larmes couloient en ſilence ; il nous repréſenta pluſieurs fois que dans notre fatale erreur nous marchions à notre perte ; la raiſon l'a-t-elle jamais emporté ſur le goût vif du ſentiment ? Nous n'eûmes point de honte de déchirer ſes entrailles paternelles,

en lui annonçant ſans ménagement que nous étions réſolus de partager le bonheur des Européens, & de tranſporter chez eux nos tréſors, afin de jouir des délices qu'offroient ces climats fortunés. A ces mots le malheureux Azeb leva les mains vers le ciel, voulut parler, ne put que pleurer, & ſe retira accablé ſous le poids de ſa douleur. Sa profonde triſteſſe nous cauſa quelque émotion ; mais, ingrats & dénaturés que nous étions, nous nous familiariſâmes avec ce front triſte, dont les regards baiſſés accuſoient aſſez hautement nos folies. La voix d'un ſéducteur eût plus de pouvoir que les larmes d'un pere ! hélas ! il s'étoit contenté juſques

alors de nous faire envifager le but de chaque chofe, & de nous abandonner enfuite à notre propre raifon, convaincu que l'oppofition réelle aux volontés de l'homme enflamme fon indépendance naturelle, & le rend faux, fubtil, rufé & artificieux. Dans une circonftance auffi cruelle il fe conduifit de même. Ce bon pere nous prit à l'écart, & ayant prononcé le nom de Lodevon, il répandit fur nous des larmes ameres; il nous repréfenta l'impoffibilité de parvenir à une colonie Européenne fans un danger manifefte. Il nous montra le facrifice de notre liberté, de notre repos, de notre bonheur, fait imprudemment à la fatisfaction

d'un vain deſir qui s'éteindroit à la premiere fatigue, ou, du moins, à la premiere jouiſſance. Il nous aſſura que ces mêmes tréſors qui nous inſpiroient une joie inſenſée, & dont nous avions ſi long-tems ignoré la triſte valeur, étoient la ſource empoiſonnée de la foule des maux qui couvroient le globe de la terre, & que la crainte de les perdre étoit un ſupplice qui feroit capable de nous donner la mort; puis prenant un ton plus ferme, où l'accent de la douleur perçoit par intervalle, il nous dit: mes enfans, je n'ai voulu & je ne veux que votre bonheur; ſi vous croyez le trouver dans un autre monde, ſi vous voulez abandonner la terre qui

vous vit naître, & un pere qui vous chérit, allez, enlevez-moi le fidele Caboul, cet ami généreux de ma trifte vieilleffe, je vous le céde encore; je vivrai, je mourrai feul dans ce défert; j'ai fû affermir mon ame contre tous les revers, je ne prévoyois pas celui-là, mais.... m'y voilà difpofé. Le difcours de ce bon pere émut nos cœurs; nous nous jettâmes à fes pieds : ô mon pere! vous nous accompagnerez, vous jouirez des délices qui nous attendent, vous ferez heureux avec nous & par nous. Au lieu de nous répondre, Azeb nous embraffa avec un air de compaffion, & fe retira d'un pas trifte & tremblant.

Azeb avoit convaincu notre

efprit,

esprit, mais non point notre cœur. Nous n'étions plus heureux dans les montagnes de Xarico, parce que nos desirs enflammés par la connoissance d'autres biens, brûloient de se satisfaire à quelque prix que ce fût. Je chérissois plus que jamais Lodevon ; sa conversation tour-à-tour instructive & légere, & toujours pleine de charmes, son industrie facile, son adresse, & cet esprit insinuant qui séduit, tout en lui me plaisoit : il est vrai qu'il savoit me flatter avec tant d'art, qu'il m'étoit devenu presque aussi cher que Zaka.

Jugez, cher Chevalier, à quel point mon cœur étoit abusé en sa faveur. Soit chagrin, soit pur

effet du hazard, Zaka tomba pendant quelques jours dans une mélancolie profonde. Ces plaiſirs, ces mêmes plaiſirs qui enlevoient ſon ame, la trouvoient froide dans mes bras. Je ſurpris quelques ſoupirs ſecrets, auſſi-tôt je la ſoupçonnai de perfidie. Aveugle que j'étois ! je juſtifiois Lodevon & je condamnois Zaka ! c'étoit elle ſeule qui étoit coupable, c'étoit elle ſeule qui avoit pû commettre le crime de trahiſon ; j'outrageois l'amour & ne ſoupçonnois pas l'amitié ; c'étoit elle, enfin, qui avoit ſéduit Lodevon & qui avoit volé dans ſes bras. Plus je me rappellois les tranſports de l'amante, plus j'étois diſpoſé à la juger criminelle ; ſoit que no-

tre injuſtice ſuppoſe naturellement la fragilité d'un ſexe foible, ſoit que nous croyons volontiers ce que nous redoutons le plus. Juſqu'où alloit ma fureur ! je voulois me venger d'elle, & je n'avois aucun reſſentiment contre mon ami. Ma main devoit punir dans Zaka ce que je pardonnerois à Lodevon. Mes tranſports jaloux m'inſpirerent la diſſimulation ; je cherchai un ſujet de ſignaler ma rage. O Dieu ! quel démon m'avoit ſoufflé ces noirs poiſons ! Étois-je bien alors le même Zidzem ? Je ne reſpirois plus que pour la convaincre ; je goûtois d'avance un affreux plaiſir à pouvoir l'accabler de mes juſtes reproches, & à triompher après

avoir dévoilé ſon crime. Un ſoir qu'aſſiſe à côté de Lodevon elle paroiſſoit rêveuſe, je me gliſſai derriere elle pour écouter leur entretien ; j'appris alors à connoître la ſincérité, l'innocence du cœur de Zaka, tel que la Nature l'avoit formé de ſes mains pures. Ce cœur que j'avois ſoupçonné de trahiſon n'étoit retenu dans ſon amour ni par la honte, ni par la crainte ; mais ſeulement par un amour plus extrême qu'elle me portoit. C'étoit ſa tendreſſe pour moi qui la préſervoit d'une infidélité, qui ſans ce ſentiment vainqueur lui auroit peut-être été chere. Les propos ſéducteurs de Lodevon étoient aſſez nouveaux & aſſez inintelligibles à une beau-

té Sauvage telle que Zaka. Que me tourmentes-tu, lui répondoit-elle ; tu ſais que je ne te hais point, je ne puis pas t'aimer autant que Zidzem. Zidzem poſſéde mon cœur avant toi ; ſi je l'aimois moins, il mourroit de chagrin, & je ne lui ſurvivrois pas. Puis lui jettant un triſte regard, que t'ai-je fait, Lodevon ? que t'a fait ton ami Zidzem, pour que tu veuilles nous rendre tous les deux malheureux, en t'obſtinant à me demander ce que je ne t'accorderai jamais ? contente-toi de l'amour que j'ai pour toi, c'eſt bien aſſez. La franchiſe de Zaka mit en déſordre l'éloquence de Lodevon ; il lui dit cependant qu'il ne deſiroit rien de plus que

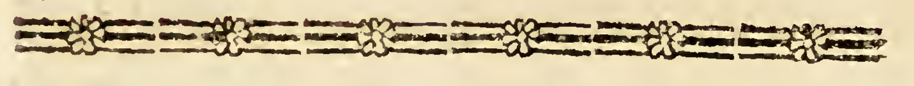
de partager ſes précieuſes faveurs avec Zidzem, & que je n'en ſerois pas moins fortuné en l'ignorant ; qu'au reſte il prendroit toutes les meſures pour.... Non, dit avec impatience Zaka, & en lui mettant la main ſur la bouche, cela ne ſe fera pas, ce partage ſeroit un crime ; je te le dis, n'y penſe plus, je ſuis à Zidzem & non pas à toi. Je ſerai toujours à lui, & je t'aimerois autant que je l'aime, que tu n'obtiendrois rien encore. Dis, ſi tu étois à ſa place, ne ſouffrirois-tu pas de voir mon cœur partagé ? pourquoi donc veux-tu faire de la peine à mon cher Zidzem ? eſt-ce-là être ſon ami ? Lodevon ne put répliquer, mais il ſe mit à ſes genoux,

& employa les prieres les plus ardentes. Zaka le laiſſa à ſes pieds, ſoupira & ſe cacha le viſage de ſes deux mains ; en cette attitude, elle lui déclara en gémiſſant qu'il auroit tout à eſpérer ſi elle ne m'aimoit pas avec la plus forte tendreſſe ; elle alla juſques à le conſoler, & lui promit tous les ſentimens d'amour, pourvu qu'il ſe bornât à l'affection de ſon cœur. Lodevon enhardi par cet aveu naïf, crut que le moment de ſa victoire étoit arrivé, & tenta quelques efforts. Zaka ſans être intimidée ſe dégagea à l'inſtant de ſes bras ſans trouble, ſans colere, ſans reproches, & avec un ſang-froid qui atteſtoit hautement ſa vertu. Elle s'éloi-

gna auſſi-tôt, & moi, je ſortis de l'endroit où j'étois caché, adorant Zaka plus que jamais. Je marchai ſur ſes pas, nous nous rencontrâmes; au moment qu'elle m'apperçut, elle vola dans mes bras, ils s'ouvrirent pour la recevoir. Preſſé ſur ſon ſein, je ſentis renaître ce premier inſtant de volupté qui m'avoit embrâſé de tous les feux de l'amour. Muet de plaiſir, je m'enivrois du charme de la retrouver tendre & fidelle. Lodevon ſurvint, & ſe troubla à ma vûe; je le raſſurai avec tous les témoignages de l'amitié. Ils étoient ſinceres; je lui pardonnois l'amour qu'il avoit pour Zaka; je ſentois qu'il étoit aſſez impoſſible de s'en défendre.

Je ne cachai point à Zaka que j'avois été témoin des diſcours & des tentatives de Lodevon. Elle m'avoua ingénuement qu'elle étoit touchée de la beauté, des graces & de l'eſprit de ce jeune Étranger, mais qu'elle l'aimoit moins que moi ; & elle me renouvella la promeſſe ſacrée de ne point appartenir à d'autre qu'à ſon cher Zidzem. Je n'eus plus d'inquiétudes, & le repentir de l'avoir offenſée expia mes honteux ſoupçons. O ame pure ! ô cœur unique ! la Nature s'étoit donc plû à cacher ſon chef-d'œuvre dans un immenſe déſert.





CHAPITRE XIV.

L'Homme eſt né bon.

CROIRIEZ-VOUS, cher Chevalier, que, ſûr d'être aimé de Zaka, je ne pûs voir ſans compaſſion le trouble qui dévoroit mon ami ; je m'attendris ſur ſon état. Je ſavois par expérience les maux ſenſibles qui pourſuivent un amant malheureux ; je pouvois, il eſt vrai, lui reprocher ſa conduite myſtérieuſe, ſa réſerve, ſes efforts tentés dans l'ombre ; mais toutes ces fautes étoient celles de l'amour, je les excuſois, & ne voyois plus que les combats cruels qui l'agitoient ſous mes yeux. Il tomba

dans une triſteſſe ſombre que je tâchai vainement d'adoucir par tous les ſoins de l'amitié. Que ſa douleur muette, que ſes regards qui tomboient languiſſamment ſur Zaka & s'en détournoient avec effort, faiſoient d'impreſſion ſur mon ame ! Je n'oſois plus être heureux en le voyant ſouffrir ; je me reprochois mon bonheur comme un crime ; il lût dans mon cœur mieux que je n'y lirois, & il me tînt ce diſcours que j'écoutai ſans indignation ; il n'auroit pas tenu le même langage à tout autre qu'à un Sauvage.

Cher Zidzem, pardonne, me dit-il, je me ſens indigne de ton amitié ; depuis long-tems je t'offenſe, il faut que je t'ouvre mon

cœur. La diſſimulation m'eſt un fardeau trop pénible, ce cœur infortuné aime ta Zaka, & l'aime juſques à la fureur ; vois dans ce cœur déchiré tous les tourmens de l'amour. Un feu cruel me conſume & me pouſſe vers le déſeſpoir. Non, je ne ceſſerai de l'aimer que lorſque je ceſſerai d'être. Délivre-toi d'un rival odieux, Zidzem ; ôte-moi une vie qui m'eſt importune ; préſerve-moi du crime qu'aveugle je pourrois commettre. Va, la mort ſera pour moi un bienfait, mes jours ne ſont plus qu'un ſupplice ; je ne veux pas être plus long-tems ingrat envers mon ami, mon libérateur ; c'eſt aſſez d'être malheureux ſans devenir criminel & perfide. Ah !

combien je me hais moi-même d'être ce que je ſuis! que mes indomptables deſirs m'aviliſent à mes propres yeux! Mais l'amour eſt mon tyran, j'ai voulu le vaincre, j'ai combattu; je n'ai point triomphé. Dangereuſe Zaka! les feux que tu allumes ne peuvent s'éteindre; il falloit ne te pas voir pour ne point t'adorer. Je n'ai plus d'autre reſſource que la mort contre l'horreur de mon exiſtence, & c'eſt l'aſyle que j'embraſſe. Adieu, mon cher Zidzem, tes yeux ne feront plus fatigués de mon aſpect coupable, tes oreilles n'entendront plus mes gémiſſemens; je vais mourir lorſqu'il m'eſt encore permis de mourir vertueux.

Il prononça ces mots avec un tel désordre que je craignois à chaque instant les suites extrêmes de son désespoir. Je fus touché jusques aux larmes, la confiance qu'il me marquoit, cet aveu dépouillé d'artifice, sa constance qui paroissoit vaincue & qui frémissoit de toucher au crime, tout me le rendit plus cher, plus intéressant; je compatis à ses souffrances, & en l'écoutant, je me représentois les tourmens que j'aurois à endurer si Zaka rejettoit les desirs de mon amour.

Cet Européen rusé connoissoit bien mon cœur ; il sentoit que je serois capable de tout sacrifier aux pleurs de l'amitié, & que sa franchise éveilleroit ma générosité.

Son tourment n'étoit pas plus vif que le mien ; mais, hélas ! ſi je voulois lui rendre le repos, il me falloit perdre ma félicité. Choix cruel ! l'image de mon ami expirant me ſuivoit juſques dans les bras de Zaka ; au comble du bonheur, ſon ſort me ſembloit plus affreux. Zaka étoit tendre, paſſionnée, mais je n'étois plus heureux ! La réſolution que je pris vous étonnera ; elle me fut inſpirée par la pitié & par la bonté naturelle de mon cœur. Je me déterminai à partager la poſſeſſion de Zaka avec mon ami (*). J'ai-

(*) *Nota.* C'eſt un acte de généroſité de ſacrifier ſa maitreſſe à ſon ami, mais c'eſt une action baſſe & dégoûtante de la partager avec qui que ce ſoit ; je la crois

mois Zaka, j'aimois Lodevon; je voulois le bonheur de l'un & de l'autre, mon cœur ne pouvoit se fermer à leurs soupirs, & j'agissois à la fois par un sentiment de compassion, d'équité & de tendresse. Je ne connoissois point l'adultere, né de l'austere contrainte des loix, & encore moins les froides railleries qui, dans tout autre pays, auroient suivies ce sacrifice, au fond si généreux. Un Sauvage qui met l'honneur dans le courage & dans la noblesse de l'ame, voit les

---

aussi éloigné de la Nature que de nos mœurs. Il n'y a pas un animal, soit domestique, soit féroce, qui ne dispute sa femelle à coups de dents ou à coups de griffes. J'ai adouci cet endroit autant que je l'ai pû, mais je n'ai pas cru devoir le supprimer. Un Traducteur doit laisser voir son Auteur.

choſes bien autrement qu'un homme civiliſé, courbé baſſement toute ſa vie ſous le joug de l'opinion. D'un côté, je ſentois qu'il n'y auroit plus de joie pour moi dans le monde, en voyant à mes côtés un homme ſans ceſſe gémiſſant; de l'autre, je me repréſentois le plaiſir délicieux de l'arracher au déſeſpoir, de lui rendre la vie. Je ne perdrai point le cœur de Zaka, me diſois-je, elle m'aimera toujours, & le bonheur de Lodevon n'ôtera rien à la ſomme du mien. Ne partage-t-on pas & la ſalubrité de l'air, & les fruits de la terre, & les rayons du ſoleil? les plaiſirs de l'amour feront-ils les ſeuls où une jalouſie froide & baſſe voudra priver notre ſemblable des

mêmes droits que nous nous arrogeons?

Cependant, je l'avouerai, mon cœur murmuroit de ce cruel devoir, je lui désobéis: que seroit la générosité si elle ne coûtoit aucun sacrifice? Ce partage ne me parut supportable que lorsque je songeai qu'une concorde générale en seroit le fruit. J'allai exposer mon projet à Lodevon; Lodevon fut très-étonné, il crut que c'étoit un piége que je lui tendois; la noble sincérité de mon ame étoit au-dessus même de ce qu'il pouvoit imaginer. Il m'embrassa, & nous convînmes d'engager Zaka à la cession la plus rare & la plus singuliere qui se soit jamais faite entre deux Amans.

Zaka rougit à la proposition que je lui fis. La honte & l'étonnement attachoient ses regards à la terre, & chaque parole sembloit la pétrifier. Immobile, elle garda un long silence; puis levant les yeux, & les fixant sur les miens comme pour y découvrir les vrais sentimens de mon cœur, elle cherchoit avidement à y lire la vraie situation de mon ame. Je ne sais ce qu'elle y lût; mais ses regards retomberent tristes & confus : j'attendois ce qu'alloit prononcer sa bouche, & je tremblois, car je pouvois bien consentir à partager le cœur de mon Amante, mais non pas immoler entierement le déplaisir que j'en ressentois. Je craignois

aussi que le malheur de mon ami ne fût décidé. Au lieu de répondre, Zaka me lança un regard qui pénétra toute mon ame ; elle vola dans mes bras, elle m'accabla des plus tendres baisers. Eh ! comment, Zidzem, ne t'ai-je pas donné assez d'assurances que je n'aime & n'aimerai jamais que toi ? crois-tu que Zaka soit fausse, double, artificieuse ? O cher Zidzem ! l'amour peut-il se partager ! tu le connois bien peu, si tu en doutes. Imprudent ! tu ne sais pas lire dans ton propre cœur ! va, si je te privois d'une seule caresse, tu deviendrois malheureux ; mais cela n'arrivera point, c'est à moi à te défendre, à te protéger contre toi-même & contre la foiblesse

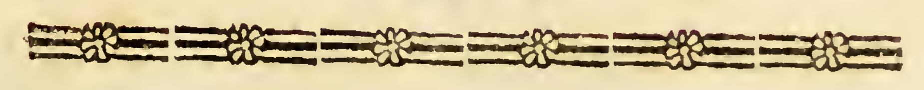
de ton cœur, lorſque ta généroſité t'abuſe ſur toi-même. Ah! que de remords je t'épargne! je vois d'ici toute l'amertume de ta douleur, & l'horreur des regrets qui t'auroient fait maudire mille fois l'outrage que tu as fait à l'amour & à ta fidelle Zaka; puis ſe retournant avec graces & fierté vers Lodevon : Ne me pourſuis plus, fatal Étranger, & oublie-moi; c'eſt depuis ton arrivée que j'ai éprouvé les chagrins de l'amour : m'aimes-tu autant que Zidzem? tu es un Européen! ton cœur n'eſt pas ſincere, je commence, mais trop tard, à te pénétrer; tu ne connois ni l'amour ni l'amitié, tu accédes ſans rougir à des conventions honteuſes,

tu ne t'es pas oppofé à ce qu'un ami trop foible ofoit condefcendre, tu ne l'aimes pas comme il t'aime ; & dans ce moment même où tu viens défunir deux cœurs, perfide, fans doute, envers quelque jeune beauté qu'aura abufé ton infidieux langage, elle feche dans les larmes, elle implore la mort, en devinant dans un autre hémifphere ta lâche infidélité !

Je fis un fecond effort en faveur de mon ami ; & la fiere Zaka m'auroit jetté un regard de mépris s'il n'eût été affoibli par l'amour. Je me tûs ; j'étois honteux, je me jugeai au-deffous d'elle, j'étois fatisfait d'avoir trouvé Zaka auffi tendre & auffi fidelle. Peut-être ici que riant de ma fim-

plicité, vous dites tout bas, que j'aurois bien mérité d'être ce que je voulois être ; aujourd'hui, plus j'y réfléchis, plus je vois que je ne pouvois agir autrement dans cette ſinguliere circonſtance. Les bras de Zaka s'étoient entrelacés autour des miens ; ſa bouche charmante preſſoit mes levres ; je ne fus point maître de mon raviſſement. Je rendis à Zaka ſes innocentes careſſes, & je ne ſongeai pas à dérober à Lodevon le ſpectacle de mon triomphe. Livré à mon Amante, j'oubliai mon ami. Trop foible pour ſoutenir la vûe de nos mutuels tranſports, Lodevon s'éloigna & s'enfonça dans un bois ſombre. Je remarquai trop tard mon impru-

dence, je me reprochai ma cruauté ; je courus ſur ſes pas pour l'appaiſer, le conſoler, & calmer ſes maux par les paroles les plus tendres : il écouta tout ce que je lui dis avec une froideur que je n'aurois oſé attendre. Il me répondit avec beaucoup de tranquillité ; je le vis même ſourire ; je crus que frappé de cette derniere ſcène & de l'inutilité de ſes pourſuites, il pouvoit être guéri. Ah ! ſi j'euſſe mieux connu la diſſimulation terrible des paſſions dans le cœur des Européens, j'aurois frémi de ce calme trompeur, qui, ſemblable au calme qui précede la tempête, annonçoit une vengeance ſourde & épouvantable !



CHAPITRE XV.

Mort d'Azeb.

QUELQUES jours après cette aventure, Lodevon m'apporta un très-bel ananas, eſpece de fruit excellent qui croît en Amérique, & dont il ſavoit que je mangeois volontiers. Zaka arriva au même inſtant, & voulut goûter de ce fruit. Lodevon le lui arracha vivement de la main, donnant pour prétexte que ſon front étoit trempé de ſueur. Sa crainte paroiſſoit légitime & naturelle ; ce fruit eſt très-dangereux lorſqu'on en mange à contretems. Lodevon jetta fort loin, l'ananas pour ne pas,

disoit-il, exciter l'envie de Zaka si elle le voyoit manger ; ensuite il nous engagea à faire une petite promenade. De retour, je cherchai mon ananas vers l'endroit où il l'avoit jetté ; je ne le trouvai point. Azeb, qui n'étoit pas éloigné, me demanda ce que je cherchois ; un très-bel ananas, lui répondis-je : oui, dit Azeb, il étoit bel & bon ; surpris par la soif, je l'ai ramassé, & je l'ai mangé, mais je ne sais, depuis un instant, il me cause de vives douleurs. Je m'approchai de mon pere, un frisson l'avoit saisi ; je lui présentai mon bras pour soutenir ses pas chancelans ; de moment en moment son état devint plus violent ; il souffroit comme si on lui

eût déchiré les entrailles ; il fut obligé de s'appuyer ſur moi ; tout-à-coup tout ſon corps frémit dans mes bras, les forces me manquerent, il tombe étendu par terre, ſe roulant & pouſſant des cris lamentables. J'appelle Zaka, elle vient ; elle apperçoit Azeb les yeux égarés, la bouche couverte d'écume, les bras, les pieds, les mains roidies, tourmenté de convulſions affreuſes. Nous tentâmes de le relever. Laiſſe, me dit-il, en me jettant un regard long & douloureux, laiſſe, je meurs.... Ciel ! m'écriai-je en pâliſſant, vous mourrez ! qu'eſt-ce à dire ? Azeb ſouleva avec peine ſa main appeſantie, mais voulant ſerrer la

mienne, ſon effort fut impuiſſant; la douleur & la tendreſſe ſe peignoient ſur ſon front à travers les ombres livides du trépas. Nous frémiſſions d'effroi; nous pleurions, nous baiſions ſon viſage mourant; il fixa les yeux ſur nous; ſa poitrine avec effort ſe ſouleve, & ſa voix entrecoupée prononça ces mots à pluſieurs repriſes: je meurs, mes enfans... je meurs: ah!.... incertain & rempli de terreur ſur le ſort qui m'attend.... je ne puis ſouhaiter mon anéantiſſement, puiſqu'il eſt un Dieu.... Ah! ſi les pénibles jours que j'ai paſſés ſur la terre étoient les ſeuls pour leſquels j'euſſe été créé, s'ils n'en étoient point d'autres plus tranquilles,

plus heureux , quelle puiſſance tyrannique m'auroit donné l'être, m'auroit ſoumis à la douleur!... mais le doux ſentiment de l'eſpérance me reſte, il retrace à mon eſprit l'image de l'immortalité.... O mes enfans ! il vous faudra mourir comme moi... Que le dernier moment de votre vie ſoit plus paiſible que le mien!... Que ce Dieu ſouverain vous béniſſe comme je vous bénis!... Que ſa clémence tempere l'amertume des jours de cette triſte vie!... Je vous ai enſeigné le moins d'erreurs qu'il m'a été poſſible.... Si je vous ai montré peu de vertus, je vous ai montré peu de vices.... J'eſpérois qu'à jamais cachés dans ce ſéjour impénétrable... mais mes

projets ont été confondus.....
Lodevon.... je vois.... O mes fils! adorez Dieu, & craignez ſes jugemens.... Quand tous les maux ſe raſſembleroient ſur vous, gardez-vous de le haïr.... Songez que vous êtes l'ouvrage de ſes mains, & que vous devez lui être ſoumis.... C'eſt le ſeul Roi de l'univers.... Il eſt Dieu.... il eſt tout-puiſſant.... il eſt bon.... il eſt l'amour même.... Le malheureux Azeb manqua de force, nous fit un ſigne de tête, & expira.

O moment affreux & mémorable! je n'avois jamais vu mourir un homme, & c'eſt mon pere qui eſt étendu ſans vie! Il meurt, il m'abandonne à l'horreur de mes reflexions; je ſouleve ſes bras

immobiles, ils retombent, & l'effroi pénetre mes ſens de moment en moment : ſon corps que nous embraſſons devient froid. Le ciel a perdu tout ſon éclat, un triſte & vaſte ſilence régne autour de nous ; je ne ſais quel murmure lugubre frappe dans les airs mon oreille épouvantée. Quoi! Azeb n'eſt plus ! Azeb qui une heure auparavant nous parloit avec tendreſſe ! Azeb que j'aimois ! Azeb dont je contemplois avec tant de plaiſir le front vénérable ! Azeb!... le voilà ſans chaleur & ſans vie, ſon teint eſt livide, ſes yeux ſont fixes & ternes, ſes membres ſont glacés, il eſt ſourd à tous nos cris, & ce corps ne demande qu'un tom-

beau! O! nous comprenions alors la deſtinée funeſte & générale de l'homme. *Il vous faudra mourir;* ces mots retentiſſoient au fond de notre ame; nous nous tenions embraſſés comme ſi c'eût été le dernier embraſſement de notre vie; nos larmes qui couloient en abondance mouillerent ce cadavre ſacré. Ah! Zidzem, dit Zaka en ſanglottant, que deviendrois-je, hélas! ſi tu éprouvois le ſort du malheureux Azeb! que cet effroyable moment ſoit éloigné! O ſéparation cruelle! Ah! je la ſens, cette mort affreuſe!... Elle vient... elle vole, elle va, peut-être, te frapper dans mes bras.... Mort barbare, arrête.... Dieu! que les momens que tu as

accordés à l'homme ſont de courte durée ! Zidzem ! & elle tomba ſur mon ſein preſque ſans ſentiment. Elle trembloit pour mes jours, je craignois pour les ſiens, & nous nourriſſions notre douleur du ſpectacle terrible qui augmentoit notre effroi.

Le trépas d'Azeb nous montra l'horrible mort en perſpective. Auparavant nous n'y ſongions pas. Nous redoublâmes pour ſa mémoire le reſpect que nous avions eu pour lui pendant ſa vie. Nous enterrâmes ſon corps d'après les conſeils de Lodevon ; il n'avoit pas été préſent au moment de ſon trépas, & lorſqu'il l'apprit, il affecta une ſurpriſe extrême. Que nous étions loin de

ſoupçonner la véritable cauſe de ſa mort ! l'idée d'un crime auſſi horrible ne pouvoit entrer dans notre penſée. Emploi funeſte & douloureux, lorſqu'il fallut rendre à la terre les triſtes dépouilles d'Azeb ! Nous enſevelîmes dans une tombe obſcure un cœur autrefois animé d'un feu céleſte, des mains dignes de porter le ſceptre & de tracer des leçons aux ſages. Hélas ! dis-je triſtement à Zaka, voilà donc l'étroite & éternelle demeure de ce pere chéri ! Le chant des oiſeaux, la beauté de la Nature, la renaiſſance du jour, notre voix plaintive qui percera l'ombre de ces arbres touffus, rien ne pourra le faire ſortir de ce lit ef-

frayant : il habitera toujours avec la mort cette ſombre ſolitude. Nous ne le verrons plus devancer le retour du ſoleil, reſpirer les parfums du matin, & d'un pas majeſtueux faire jaillir la roſée du ſommet des fleurs. Nous ne le verrons plus errer au hazard dans la forêt, plongé dans une douce méditation, levant ſes mains pures vers la voûte du firmament ; rien ne peut plus réchauffer ſa froide pouſſiere ! il ne nous preſſera plus dans ſes bras paternels, le ſourire ſur les levres & l'amour dans les yeux. O terre ! conſerves-le dans ton ſein ; ſi la Nature jette un cri du fond des tombeaux, qu'il voye nos larmes, qu'il entende nos gémiſſemens,

& les louanges que nous donnons à ſon cœur bienfaiſant & ſincere. Il étoit né pour la gloire & les éloges de la renommée ; mais il appartint à la raiſon, à la ſageſſe, à la douce mélancolie ; il aima ſes enfans, ſes enfans le pleureront éternellement ; &, pour tout dire, il fut roi, & il eut un ami !

Cet ami généreux, cet ami inconſolable étoit le fidele Caboul ; nous l'honorâmes comme un ſecond pere. Dans le rang le plus abject, il eut toutes les vertus qui décorent les héros ; & ſans les qualités de l'eſprit, il nous força d'admirer ſa grande ame. Profondément occupé de la perte que je venois de faire, je ne m'entre-

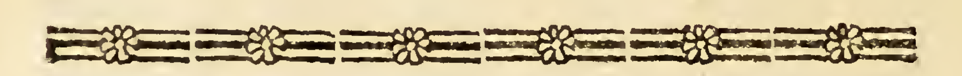
tenois que d'Azeb & de ſes dernieres paroles ; Lodevon ſaiſit l'occaſion de nous dire qu'Azeb n'étoit pas entierement mort, & qu'une partie de lui-même, qu'il nommoit ſon ame, ſubſiſtoit encore. O ciel! m'écriai-je, ſeroit-il poſſible? Azeb vivroit! En quel lieu, en quel état ſe trouve-t-il? Penſe-t-il à Zidzem? penſe-t-il à Zaka?.... Après pluſieurs queſtions, Lodevon m'apprit que les hommes avoient une ame immortelle, qui, ſéparée de leur corps, étoit immédiatement jugée, & devenoit à jamais heureuſe ou malheureuſe, ſelon les bonnes ou mauvaiſes actions qu'elle avoit commiſes. Je ne ſais quoi de grand me plût dans cette idée. Azeb

parfaitement, éternellement heureux me consoloit de sa mort. Dieu bon, dis-je avec ravissement, Azeb vit encore, il vit dans ton sein! & il est heureux, puisqu'il te connoît, puisqu'il est à la source de tout bien! puisse-t-il nous envoyer des pensées justes, bonnes & dignes de toi! qu'elles dissipent les ténebres de notre ignorance! qu'elles te rendent hommage! qu'elles nous éclairent sur notre néant & sur ta grandeur! puisse-t-il aussi ne pas délaisser auprès de ton trône ceux qu'il a tant chéris sur la terre!

Je ne fus jamais si surpris & si indigné que lorsque Lodevon me dit, que selon les loix de sa religion Azeb ne pouvoit être dans

le ciel, n'ayant été qu'un payen ; qu'en conséquence il étoit proscrit de la sainte Jérusalem, effacé du Livre de vie , plongé dans l'enfer avec les démons , & dans la foule des réprouvés, éternellement damnés. Azeb damné, m'écriai-je ! Azeb livré à d'effroyables tourmens ! & pourquoi ? parce qu'il faisoit le bien , parce qu'il évitoit le mal , parce qu'il imploroit le Dieu caché dans un saint respect & dans une juste confiance, parce qu'il suivoit & la raison & la Nature ?... Lodevon, oui, je suis ton ami , je le suis, je veux l'être encore ; mais gardes-toi jamais de déraisonner aussi cruellement en ma présence , car je ne verrois plus en toi un homme ,

mais une bête aveugle, & ſtupidement féroce dans ſa baſſe ſuperſtition.



CHAPITRE XVI.

Départ de Zidzem.

NOTRE ingénieux corrupteur ſe conformoit à notre façon de penſer pour mieux nous faire tomber dans ſes piéges. Il nous avoit appris que la plaine des Chébutois n'étoit pas les bornes du Monde : il nous fit un tableau plus ſéduiſant encore des plaiſirs qui nous attendoient dans un autre hémiſphere, & nous preſſa plus vivement que jamais d'abandonner nos rochers. Nous ignorions la

diſtance des loix, la nature des périls, la difficulté de l'exécution; nous n'avions que les anciennes paroles d'Azeb qui nous retenoient. Hélas! il n'étoit plus, & Lodevon ſi éloquent pour nous ſe moquoit de nos craintes, détruiſoit nos objections, que nous n'étions pas fâchés de voir renverſées, ce qui joint à l'extrême curioſité qui nous dominoit, nous détermina bientôt à partir. Nous aurions pû parvenir en peu de tems aux colonies Européennes, & bien plus ſûrement ſi nous euſſions voulu paſſer au ſud de nos montagnes; mais Lodevon qui avoit ſes vûes, & qui vouloit tranſporter nos tréſors, ſe vanta de connoître la carte de l'Amérique; il

nous propoſa de conſtruire un eſquif, de le porter juſques à la mer, de traverſer le fleuve Topia, de deſcendre dans celui des Amazones, & d'arriver par ce moyen aux colonies, d'où nous pourrions alors faire voile en Europe. Par-là nous évitions le danger de tomber entre les mains des barbares Eſpagnols; & ſi notre route étoit beaucoup plus longue, elle devenoit plus ſûre & plus exempte de fatigues. Quelle étoit mon imbécille ſimplicité! il eſt donc des momens où l'on eſt volontairement crédule, où l'on chérit la main qui nous conduit au précipice, & où les demarches les plus téméraires paroiſſent à nos yeux faſcinés des démarches auſſi ſûres qu'aiſées.

Tout nous aveugla ſur les dangers & ſur la preſque impoſſibilité du ſuccès. Le deſir de voir des peuples & des pays nouveaux, qui avoit été une des paſſions d'Azeb dans ſa jeuneſſe, devint la nôtre, rien ne nous rebuta ; nous conſtruisîmes ſous les ordres de Lodevon un eſquif d'un bois léger & ſolide, nommé *Pango*, & dont les Américains ſe ſervent pour naviger ſans effroi ſur les plus profonds abymes. Nous travaillâmes ſans relâche avec une activité incroyable. Le bon Caboul gémiſſoit ; mais fidele à nos extravagantes volontés, il ſe faiſoit un devoir de nous aider, voyant qu'il n'étoit aucun reméde pour nous guérir. Plus nous avancions, plus

notre courage redoubloit ; nos travaux animés par l'eſpoir de jouir d'un avenir heureux , n'étoient plus des travaux , ils s'étoient métamorphoſés en plaiſirs. Le jour de notre fatal départ eſt enfin arrêté ; Lodevon charge notre barque de nos tréſors, il choiſit les plus précieux ; & forcé d'abandonner le reſte , il ſoupire, nous ſoupirons à ſon exemple, & nous payons à l'avarice un premier tribut. Dès ce moment la carriere de tous les maux nous fut ouverte ; nous prîmes quelques proviſions, la Nature devoit ſuffire à nos beſoins le long des fleuves fertiles que nous devions côtoyer. Nous avions pouſſé la folie juſques à nous tailler des

habillemens, afin de paroître, comme le disoit Lodevon, d'une maniere plus décente aux yeux des Européens.

Sur le point de dire le dernier adieu à ce désert, où j'avois vécu si long-tems dans l'ignorance & le bonheur, je ne pus m'empêcher d'aller verser des larmes sur la tombe d'Azeb. Cet endroit solitaire & sombre me parut revêtu d'un ombrage plus lugubre; je baisai cette terre sacrée. Prosterné avec tremblement, j'appellai Azeb pour la derniere fois; mes cris troublerent le majestueux silence de ce lieu redoutable. Des pressentimens confus s'éleverent dans mon ame; je crus entendre la voix d'Azeb sor-

tir du ſein de la terre, murmurer triſtement comme pour arrêter mes pas; je crus voir la cime des arbres s'incliner en gémiſſant, & ſon image vénérable, le courroux & l'amour dans les yeux, percer la tombe, ouvrir ſes bras pour retenir un fils trop imprudent. Ah! je ne pouvois déjà plus m'arracher de ce ſéjour terrible, je ſemblois entrevoir les coups qui devoient me frapper; couché ſur cette tombe, je voulois y chercher un aſyle, il n'étoit plus tems; Lodevon vint, m'entraîna, je pleurai & je partis.

Je me ſouviens que dès que notre eſquif fut en pleine eau, Lodevon ne put diſſimuler ſa joie; il ſourit d'un air cruel & triom-

phant. Pour nous, nous étions fort triftes ; le fidele Caboul demeuroit immobile, n'ofant manifefter fa penfée : je ne pouvois démêler les deffeins fecrets de Lodevon. Je ne vous parle point des périls que nous effuyâmes, & combien de fois Zaka parut intrépide & courageufe au milieu du danger. Elle n'avoit jamais renoncé à l'ufage de fes bras, & la fenfibilité de fon cœur ne déroboit rien à la vigueur de fon ame. Sa tête étoit libre dans les inftans les plus terribles, dans ces mêmes inftans où j'ai vu plufieurs fois le traître Lodevon pâlir. Avec quelle activité & quelle préfence d'efprit elle défendoit contre la fureur des eaux la barque fragile qui portoit fa fille & Zidzem !

Déjà nous n'étions gueres éloignés du fleuve des Amazones, qui, comme vous le ſavez, ſe partage en deux bras immenſes; notre projet étoit de prendre le bras gauche, le tournant étoit difficile, & nous y manquâmes périr; mais notre deſſein fut heureuſement rempli. Alors nous nous livrâmes à une joie extrême; nous avions paſſé les écueils les plus redoutables, nous voguions en ſûreté ſur ce fleuve ſuperbe & tranquille, nous côtoyâmes long-tems ſes bords. Une nuit, ô perfidie! je m'entretenois avec Lodevon du plaiſir que nous aurions à voir l'Europe, de la vie douce & tranquille que nous y menerions; je l'interrogeois curieuſement ſur mille

mille choſes dont je brûlois d'être inſtruit. J'étois aſſis près de lui ſur le bord de notre eſquif ; la lune éclairoit un peu, Caboul manœuvroit, Zaka dormoit, je tenois ma chere fille entre mes bras. Tu le ſais, ô Dieu ! j'étois en ce moment l'ami le plus tendre, le plus fidele que j'aye jamais été ; & comment le plus barbare des hommes récompenſa-t-il les épanchemens d'une ame généreuſe & naïve ! la barque vint à pancher d'un côté, je m'appuyai de l'autre pour former un contrepoids. Le méchant ne perdit point cette occaſion cruelle, & d'un coup imprévu me précipita moi & ma fille dans le fleuve. Je tombe, je ſerre ma fille entre mes bras par

un mouvement naturel, je la presse contre mon sein; je me débats, je fus assez heureux pour surnager. Je rencontrai quelques roseaux auxquels je m'accrochai. Le barbare voulut consommer son forfait, en nous assommant de son aviron; mais à la faveur des ténebres de la nuit, le coup redoublé ne frappa que ces mêmes roseaux qui me sauverent la vie une seconde fois. Ce fut avec la plus grande peine que je me traînai vers la rive, n'abandonnant point ma fille; & après mille efforts douloureux, je grimpai sur ce bord aride.

S'il vous est possible, imaginez ma situation. Je ne pouvois ni pleurer, ni crier, ni gémir. Assis

ſur une pierre, le cœur ſerré, ayant perdu juſques à la faculté de penſer, je ne ſentois pas même ma douleur. J'attendois le jour qui ne venoit point ; mais lorſque ſes premiers rayons vinrent enfin éclairer toute l'horreur de mon ſort, que devins-je, ô ciel ! je pouſſai des hurlemens, j'errai en furieux ; la noirceur d'un homme abominable que je croyois ſincerement mon ami, l'image du déſeſpoir de Zaka à ſon funeſte réveil, ma fille jettant les cris que déjà lui arrachoit le preſſant beſoin, voilà les bourreaux de mon cœur ! Ah ! figurez-vous un déſert horrible, où la Nature eſt morte, où l'œil ne ſe repoſe que ſur un ſable ſtérile, & cherche vainement un

arbuſte, une plante, un brin d'herbe ! tel étoit le ſéjour épouvantable où je me trouvois. Je fixai tendrement ma fille ; je ſentis mes pleurs ruiſſeler ſur mes joues. Hélas ! ce furent ſes gémiſſemens plaintifs qui briſerent l'enveloppe épaiſſe de ma douleur, & me tirerent de l'anéantiſſement fatal où je tombois. J'eus encore la préſence d'eſprit de caſſer quelques roſeaux & de lui en faire ſucer la moëlle. Miſérable nourriture, dont cependant moi & ma fille uſâmes ! Elle pleuroit, je n'oſois plus la regarder ; je criois d'une voix ſombre & déſeſpérée, Zaka, Zaka ! ô montagnes de Xarico ! ô Azeb, Azeb ! J'implorois la clémence du Ciel ; mais le Ciel,

la Terre, la Nature, tout étoit ſourd à mes cris.

O Dieu! quelles funeſtes idées me pourſuivoient! n'avois-je pas aſſez de mon malheur & de celui de ma fille! Je me figurois Zaka ſe débattant dans les bras du ſcélérat; je la voyois s'élançant dans le fleuve qu'elle croiroit mon tombeau; le fidele Caboul tomboit aſſaſſiné: je ne pouvois fuir ces images funebres. Jettons bas cet horrible fardeau de la vie, m'écriai-je! mourons, avant que la cruelle faim ne nous dévore lentement & par degrés. Je courus avec une eſpece de rage du côté du fleuve, dans le deſſein d'y finir mes jours; je jettai auparavant un dernier regard ſur ma

fille. O quel ſpectacle pour mon cœur ! je la vis étendant ſes petits bras vers moi, ſouriant dans ſa douleur, comme ſi elle eut voulu me ſupplier de ne point l'abandonner dans un état auſſi cruel. O amour paternel ! tu l'emportas ſur mon déſeſpoir ! Je pris l'innocente créature entre mes bras, je la mouillai de larmes; attendri par la Nature, ma fureur ſe calma : j'élevai ma fille vers le ciel, & me jettant à deux genoux devant celui qui eſt dans tous les lieux, je dis : O Dieu ! ayes donc pitié de celle que tu veux que je conſerve ; nourris-la, Dieu puiſſant ! elle n'a que ſon innocence & ſes pleurs pour défenſe ! O Dieu ! n'es-tu pas le nourricier &

le pere de tous les humains? Que puis-je faire pour elle?... c'eſt à toi que je la remets, ſauve-la, mon Dieu, ſauve-la; & ſi tu es en courroux, que ta colere ne tombe que ſur moi... Je réſolus de vivre pour conſerver, s'il étoit poſſible, ſes miſérables jours. Réſolution fatale! ô triſte, ô foible vertu des hommes! tu es donc ſoumiſe aux circonſtances fatales qui nous traînent vers le crime! Nous combattons, nous réſiſtons; le moment arrive, & nous avons commis ce même forfait que nous avions en horreur!





CHAPITRE XVII.

Scène terrible.

AMI, n'acheve point ſi tu ne veux pas frémir, & me déteſter; tu verras en moi un barbare. Que dis-je? ma cruauté fut l'ouvrage de l'amour le plus tendre. Lis & pleure; plains-moi, plains un malheureux pere, & tremble, ſi tu l'es, de te trouver dans une ſituation auſſi terrible que la mienne. J'allois périr de faim avec ma fille ſi je ne rencontrois un autre aliment que la moëlle des roſeaux. Foible & languiſſant, je pris le parti de m'enfoncer dans ce déſert, portant

ma fille qui gémiſſoit de beſoin dans mes bras. J'eſpérois trouver quelque endroit moins affreux ; mon œil avide cherchoit un arbre qui portât quelque fruit ſauvage. Malheureux ! plus j'avançois, plus ce déſert devenoit effroyable, la Nature étoit morte pour moi ; je marchai un jour entier ſans rencontrer une ſource d'eau. Une petite pluie ſurvint, & le ſable aride but avidement l'eau que ma bouche lui diſputoit. Je me vis réduit à faire ſucer à ma fille ce ſable humide pour rafraîchir ſa bouche altérée. Las, épuiſé, n'appercevant que des plaines immenſes & ſtériles, & les triſtes rayons du ſoleil qui éclairoient ma miſere & ma nudité, &

dardoient leurs feux ſur ma tête ébranlée, je me couchai ſur le ſable brûlant; je rugiſſois de douleur, & la rage entra dans mon ſein. Ma fille étoit dans un état à faire pitié à un tigre. Sa bouche, ſes levres, ſa langue étoient deſſechées : chacun de ſes gémiſſemens enfonçoit un glaive dans mon cœur. Jamais ſous ce ciel d'airain il ne s'eſt trouvé un homme malheureux comme moi. Mes mains enſanglanterent ma poitrine. Je tournai vers le ciel des regards indignés ; je lui reprochai ſon inſenſibilité barbare. Vous le voulez, Dieux cruels ! eh bien ! vous ne la tourmenterez plus. Éperdu, forcené, pleurant de tendreſſe & de rage, je baiſai

ma fille ; ma fille d'une voix souffrante prononça le nom de sa mere ; elle appelloit Zaka à son secours. A ce nom fatal qui ébranla mon ame comme un tonnerre, je ne me connus plus ; je soulevai une pierre & la laissai tomber sur la tête de cette malheureuse enfant (*) ! Jouissez, Dieux cruels, de toute votre barbarie ! le sang de ma fille rejaillit sur son meurtrier. Rien alors ne m'attachant plus à la vie, triomphant

(*) *Nota.* Il n'y a qu'un Sauvage qui puisse décider si ce coup affreux est une action atroce ou un excès d'humanité : la pierre qui a écrasé la tête de cette malheureuse enfant, brisera le cœur de tout Lecteur sensible, je le sais ; mais que d'événemens terribles que le cœur condamne & que la raison justifie !

dans ma fureur de l'avoir dérobée aux horreurs d'une mort lente, je montai au ſommet d'un rocher pour me précipiter en bas. En meſurant l'abyme, j'apperçus des hommes aſſis en rond qui mangeoient : je les reconnus pour des Sauvages. Je l'avouerai, à la vûe de quelques alimens, mon cœur défaillant ſentit un retour ſecret vers la vie, mon courage qui voloit à la mort s'affoiblit ; le trépas me fit horreur, lorſque je ſentis que je pouvois revivre. Nommez lâcheté, foibleſſe, le ſentiment qui m'entraîna vers ces Sauvages, je ne le pus dompter ; la faim impérieuſe me guidoit. Je m'approchai, & je découvris des hommes qui ſe nourriſſoient ſans hor-

reur de la chair de leurs ſembla-
bles : je vis autour de moi les reſ-
tes affreux de leur feſtin barbare.
En tout autre tems ce ſpectacle
m'auroit paru horrible & dégoû-
tant ; au contraire, en ce mo-
ment il redoubla ma faim. Les
peuples Américains ont tous en
leur différent langage, une façon
générale de ſe faire entendre.
Il ne me fut pas difficile de leur
faire comprendre que j'implorois
leur ſecours ; mon langage les
prévint, ſans doute, en ma faveur.
Ils m'accueillirent, & m'inviterent
à manger. Ma faim étoit ſi gran-
de, que je dévorai ſans réflexion
ce qu'ils me préſenterent ; & j'o-
ſerai l'avouer encore, je me ſe-
rois jetté ſur ces mets déteſtables

s'ils ne me les eussent d'abord offerts. L'horreur ne pénétra mon ame que lorsque je fus rassasié. Alors la Nature, que j'avois outragée, se souleva, & ne permit point à mon cœur de faire couler dans mes veines le propre sang de mon semblable. Ces anthropophages me donnerent de leurs raisins & de leurs poissons secs, lorsqu'ils virent que je ne pouvois supporter leurs mets. J'ai remarqué avec un grand étonnement, qu'ils avoient pour la chair des animaux le même dégoût que j'avois pour la chair humaine. Ils me prirent avec beaucoup d'amitié dans leur bateau; & après une navigation de quatorze jours, nous abordâmes à leur habitation qui

étoit ſur les bords du même fleuve.

Je portai parmi eux tout le poids de l'infortune, & je ſentis l'horreur d'être revenu à la vie après avoir tout perdu. Hélas! cet objet ſi tendrement aimé, cette chere Zaka, qu'étoit-elle devenue? Ce fleuve que je voyois étoit-il ſon tombeau? Lodevon l'avoit-il égorgée après l'avoir outragée? Ce meurtrier ſacrilége jouiſſoit donc en paix & de ſon crime & de mes tréſors! Je côtoyois lentement le bord du fleuve, comme pour retrouver du moins ce corps adorable, & mourir en l'embraſſant. Je n'avois plus rien autour de moi que je puſſe aimer, quel état pour un cœur comme le mien! J'étois détrompé

& ſur l'amitié & ſur ce bonheur que je croyois toucher. Ah ! cette pierre teinte de ſang qui couvroit dans le déſert la tête de ma fille, pourſuivoit ſans ceſſe mes regards ! O ! qui rendra les tourmens de mes remords ! Mon déſeſpoir furieux avoit été un outrage fait à la bonté Divine, & ſa juſtice m'en avoit puni. Quels ſerpens rongeoient mon ſein, lorſque je penſois que deux minutes plus tard le ſecours du Très-Haut peut-être arrivoit ! Comment pouvois-je vivre après avoir rougi mes mains dans le ſang de ce que j'avois de plus cher ! J'ignorois que j'étois un parricide, & je n'avois pas beſoin de la voix des hommes pour m'accuſer. Je ne croyois

point avoir fait un crime, mais je ne me pardonnois pas d'avoir fait mon malheur. Hélas! me disois-je, si je retrouvois Zaka, si elle me redemandoit sa fille, que lui répondrois-je? oh! se peut-il que ce soit la pitié, l'indomptable pitié qui m'ait rendu assassin & cruel!

J'ai passé quarante jours sans connoître le sommeil. O mort! que je t'ai invoqué de fois! Qui m'a fait supporter la vie lorsque je ne tenois à rien? Je n'étois plus furieux, & l'excès de la douleur en affoiblissant mon ame avoit affoibli mon bras: je menois des jours tristes, pénibles, empoisonnés de regrets, & l'avenir obscur & redoutable ne m'en offroit point d'autres.



CHAPITRE XVIII.

Tableau des Gengis.

LE deſtin m'avoit conduit parmi les Gengis, peuple anthropophage, & qui, cependant, a des vertus; tour-à-tour leur cruauté m'étonnoit & leur humanité m'attendriſſoit. J'ai été le témoin & de leurs fêtes ſanglantes & de leur généreux courage, & j'ai vu juſques où peut monter la férocité & la vertu de l'homme. J'ai vu leurs mains barbares dépouiller leurs ennemis à moitié vivans, ſéparer leurs entrailles, couper leurs membres en morceaux, les expoſer aux flammes; je les ai

vu ſe gorger d'un ſang qui, loin de l'éteindre, rallumoit la ſoif de leur vengeance, & j'ai vu ces mêmes hommes ſi terribles, ſi implacables, s'attendrir, pleurer, connoître la générosité, la grandeur d'ame, la ſincérité, la foi ! Ils boivent un ſang ennemi, & ſont prêts à répandre tout le leur pour la cauſe d'un ami. Leurs mœurs ſont altieres, mais douces; leur commerce eſt ſûr, leur parole inviolable; ils rendent la juſtice au foible, ils ſont compatiſſans & ſinceres; ils ne ſe laiſſent jamais ni ſéduire ni corrompre, auſſi ont-ils l'orgueil de ſe croire plus eſtimables que le reſte des Nations. Ils me laiſſerent vivre à mon gré; je me con-

formai à leurs mœurs dans des choſes indifférentes ; mais pour ma nourriture je n'uſai que de vétégaux, qui me ſembloient encore abreuvés du ſang humain, ſous ce ciel affreux où la fumée épaiſſe de leurs ſacrifices, s'élevant comme à regret vers le ciel, empoiſonnoit l'air d'une odeur révoltante. Leurs Dieux leur reſſembloient ; c'étoient des ſimulacres hideux teints de ſang ; & l'encens qu'on offroit à ces divinités monſtrueuſes étoit les cris des malheureux qu'on faiſoit périr d'une mort lente & cruelle. J'ai vu le cœur de ces barbares maîtriſé par la religion ; le guerrier qui venoit d'affronter la mort tomboit aux pieds de ces idoles

pénétré de terreur : tant il faut un frein, ou plutôt un appui, à l'incertaine imagination des hommes ! C'étoient des ames fortes en qui tout étoit excès, soit crainte, soit valeur, soit haine, soit amitié.

Un Gengis, fier de son audace & de son indépendance, méprise tous les autres peuples. S'il est fait prisonnier de guerre, il souffre la mort en héros ; il traite les Européens d'ignorans & de lâches, les voyant dédaigner ses Dieux, & pâlir à l'aspect du bûcher. Je rencontrai parmi ce peuple un Philosophe (qui n'en mangeoit pas moins des hommes) il passoit pour sage & pour instruit ; il plaisanta beaucoup sur

les objets de la croyance des Européens, & j'ai ri de bon cœur avec lui. Il voulut me persuader que les Européens étoient des fous, & que le peuple le plus sensé de la terre étoit les Gengis, qui devoient être un jour métamorphosés en Crabes, ce qui est la félicité suprême. Mon esprit ouvert à toutes les impressions qu'on vouloit lui donner, adoptoit les idées qu'on lui présentoit, de sorte que je passai pour avoir un esprit excellent & un jugement rare.

Je les apprécie de loin, ces peuples Sauvages, que les philosophes estiment si heureux par leur ignorance & par leur simplicité ; il est vrai qu'ils n'ont

point nos arts funeſtes & le déteſtable rafinement de nos paſſions ; il eſt vrai que ſoit dans leurs vertus, ſoit dans leurs vices, ils ſont plus près de la Nature que nous ; mais le bonheur ne leur en appartient pas davantage. Je dirai donc aux philoſophes qui n'ont pû examiner ſur les lieux ces hommes qui ſe livrent à tous leurs penchans : mes amis, vos intentions ſont bonnes ; vous voulez rappeller l'homme aux loix ſaintes de la Nature, dont il s'écarte pour ſon malheur ; mais qui peut ſe flatter de les ſuivre dans leur intégrité pure ? à quel ſigne les reconnoître ? Vous croyez les Sauvages exempts des paſſions que nous avons perfectionnées ; vous

nous les propoſez pour modeles ; vous penſez que tel eſt le véritable état de l'homme, voyez ſi vous ne vous trompez pas ; je les ai vu de près, & l'homme m'a ſemblé par-tout le même ; ſoit nud, ſoit habillé, il a les mêmes beſoins, & les mêmes deſirs illimités ouvrent ſur lui les mêmes ſources de calamités. Le cœur de l'homme eſt l'arêne de toutes les paſſions, elles ſe modifient à l'infini ; l'ambition le tranſporte, ſoit qu'il diſpute une cabane ou un empire ; la vanité l'enivre dans la ſolitude des forêts comme dans le tumulte des villes ; l'amour du plaiſir le fait ſoupirer près d'une beauté qu'il pourſuit à la courſe, comme il languit

près

près de celle qui donne à ſon artifice le nom de vertu. Il eſt ſenſible aux moindres traits du ridicule comme aux traits perçans de l'injuſtice. Toute la race humaine eſt ſoumiſe aux mêmes tyrans. Dans toute l'étendue de ce globe malheureux, j'ai vu la douleur, les larmes, le dépit, l'emportement, la fureur, & juſques à l'ennui, qui ne devoit être que le partage des Grands. J'ai vu l'orgueil, ſentiment indeſtructible qui anime, je crois, un ver de terre, dominer chez des hommes nuds & privés de tout. L'ignorance de nos arts ne rend pas meilleure la condition de l'homme Sauvage, il a un goût auſſi vif pour la commo-

dité & le luxe ; il ſe forge des paſſions factices ; il appelle notre délicate volupté ſans la connoître ; & dès l'inſtant que ſon eſprit ſe perfectionnera, il deviendra un ſibarite , car ſon cœur l'eſt d'avance. Ah ! l'homme ne peut fuir la volupté qu'en ne la connoiſſant pas ; ce n'eſt jamais elle qu'il évite , c'eſt la peine qui l'accompagne : il fera tout pour elle ; il apprendra à braver la douleur , la mort , l'ignominie même , pour ſe repoſer un inſtant dans ſes bras. Plaignons la foibleſſe de l'homme , & ne le calomnions point. Ces ſoupirs ardens vers le plaiſir vivent dans ſon cœur , & ſa ſenſibilité ne peut pas plus s'y dérober qu'aux traits de la douleur.

CHAPITRE XIX.

Zidzem délivre une jeune Portugaise.

J'AI vécu chez les Gengis près d'un an sans avoir essuyé la moindre injustice. Ils me traitoient comme leur compatriote ; mais mon cœur flétri ne pouvoit goûter aucune sorte de joie. Je me prêtois à leur maniere de vivre sans pouvoir m'y accoutumer, & c'est sûrement à cette complaisance que j'ai été redevable de leur amitié. Ils me conduisirent un jour à une de leurs fêtes malgré ma répugnance. Quelle fête, grands Dieux ! devant une idole

enſanglantée, portant déjà les triſtes ornemens du ſacrifice ! une jeune Européenne alloit être immolée, & ſa chair alloit raſſaſier ces barbares. Elle avoit été priſe ſur un vaiſſeau Portugais qui avoit vomi la flamme & la mort contre quelques-unes de leurs barques, & ces inhumains adoroient la vengeance. Le bruit de mille inſtrumens groſſiers précédoit ſa marche. Que dis-je ? on la traînoit malgré toute ſa réſiſtance vers l'autel. Elle regrettoit amerement la vie qu'elle alloit perdre ; jeune, & dans tout l'éclat de la beauté, la pâleur, l'horreur de la mort ſe peignoient ſur ſon front. Elle tournoit ſes beaux yeux tantôt vers

le ciel, tantôt vers ſes bourreaux comme pour les fléchir. Larmes inutiles ! ces barbares vouloient offrir à leur horrible Dieu une victime qu'ils jugeoient digne de lui être préſentée. Le fer alloit percer un ſein propre à déſarmer la main la plus féroce. O que je fus ému ! comme ſes cris retentirent au fond de mon cœur ! que ſes larmes me toucherent ! je me croyois devenu à jamais inſenſible ; ce fut elle qui réveilla dans mon cœur le ſentiment preſque éteint : ſa beauté me toucha, mais ſon malheur fit ſur mon ame une impreſſion plus vive encore. Ma terreur devint égale à la ſienne, & l'amour prenant tous les traits de la pitié m'inſpira un

courage égal au danger. Je demandai à haute voix qu'on la sauvât du trépas ; quelques-uns murmuroient. J'adressai ma priere à un vieillard vénérable & respecté, qui m'aimoit, & avoit beaucoup de crédit sur l'esprit des Gengis. Il me serra la main sans me répondre, & se levant, il assembla les Chefs des Gengis ; il les pria en mon nom d'épargner le sang de cette jeune beauté : il dit que le grand Dieu *Zarakontos* n'en seroit point offensé, parce que je lui inspirerois pour son culte la même vénération dont j'étois moi-même pénétré : il ajouta plusieurs autres raisons qui, sans doute, étoient fort bonnes & pleines d'éloquence. Tandis qu'il parloit, les Gengis irrésolus baissoient la tête;

je tremblois, j'étudiois leurs moindres mouvemens; ce que disoit l'orateur se peignoit plus vivement encore sur mon visage. J'étois debout près de lui, joignant les gestes à ses discours ; un murmure confus s'éleva dans l'assemblée ; tout-à-coup ils jetterent de grands cris, signal de mon triomphe. Dans mon transport, j'embrassai l'orateur à leurs yeux, & ils coururent chercher une autre victime malheureuse de ce qui faisoit ma joie. Fier d'avoir conservé les jours innocens de cette jeune beauté, je volai vers elle plein de saisissement, de plaisir & d'amour. A mon approche elle jetta un cri affreux, croyant que j'étois son meurtrier, & s'imaginant

voir un coûteau dans ma main désarmée : je lui dis en Espagnol qu'elle n'avoit plus rien à craindre, & que je venois de lui sauver la vie. Elle me fixe, & étonnée d'entendre parler une langue d'Europe à un homme qu'elle avoit cru prêt à la dévorer, son ame ne peut suffire aux idées qui l'agitent, elle tombe sans connoissance ; je la fis transporter hors de cet abominable lieu, théâtre infect de la cruauté, & elle étoit dans ma cabane qu'elle n'avoit pas encore repris ses sens.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux elle me reconnut, & me demanda en gémissant s'il étoit bien vrai qu'elle ne dût point être égorgée, & si je ne l'abusois pas par une pitié

fausse ou cruelle. Je l'assurai que ses jours étoient en sûreté, & que les Gengis ne rompoient jamais leurs promesses. Ma joie, en lui annonçant cette nouvelle, étoit inexprimable ; je jouissois de sa douce surprise, du plaisir qui par degrés dilatoit son cœur, de la joie qui se répandoit sur tous les traits délicats de son visage, & qui, à la place de la pâleur, étendoit un voile de roses. Elle se trouvoit dans l'état où les Gengis l'avoient laissée après l'avoir dépouillée de ses habits ; mon œil parcouroit ses attraits avec ravissement. Qu'en ce moment l'image de Zaka fut foible sur mon cœur ! Je ne pouvois l'oublier ; mais je soupirois pour

un autre objet : mon cœur sentoit l'injustice qu'il allait commettre, il balançoit, il se condamnoit ; mais chaque instant, en rendant l'étrangere plus belle, le rendoit plus infidele. J'aimois Zaka, & en même tems j'adorois la jeune Européenne. Ses charmes avoient fait naître dans mon cœur les plus vifs desirs, & je soupirois à ses pieds. Timide, embarrassée, confuse de l'attention avec laquelle je la considérois, elle se retira en rougissant dans l'endroit le plus sombre de la tente, & se couvrit d'une peau de tigre qui s'y trouva par hazard. La cause de sa honte m'étoit inconnue ; je ne devinois pas pourquoi elle cachoit des trésors

que la Nature ne lui avoit pas donnés pour être voilés ; mais le reſpect que je commençois à ſentir pour cette jeune étrangere, l'aſcendant qu'elle prenoit ſur moi, je ne ſais quelle fierté, tout m'engagea à prendre toutes les façons de lui plaire.

Son étonnement, ſa reconnoiſſance, un reſte de terreur qu'elle ne pouvoit étouffer, ces mouvemens, dis-je, étoient peints ſur ſon front, & s'y ſuccédoient avec rapidité. Elle héſitoit à me croire, afin d'être pleinement raſſurée. Mon zele, ce langage vrai que l'art n'imite pas, & ma franchiſe naturelle, parvinrent à la perſuader : l'œil de l'infortuné, dit-on, eſt habile à lire ſur les

viſages & dans les cœurs. J'obtins ſa confiance, autant par ma naïve ſimplicité que par un certain penchant qu'elle commençoit à ſentir pour moi, comme elle me l'a avoué depuis. Enfin, j'eus le plaiſir de la voir tranquille; la ſérénité de ſon front embelliſſoit ſes appas. Mon plus grand charme étoit de converſer avec elle en Eſpagnol; je ne ſortois preſque plus pour la chaſſe: je l'engageai à me raconter ſes aventures. Elle étoit la fille d'un Portugais commerçant; forcés de côtoyer les rives des Gengis, ils etoient tombés entre leurs mains; ils avoient voulu ſe défendre, & la mort avoit été le prix de leur courage. Ceux

qui avoient échappés à la maſſue des Sauvages avoient été vendus comme eſclaves ; & ſa beauté, ſa jeuneſſe, ſon ſexe l'avoient fait réſerver à une mort affreuſe. Encore étonnée d'avoir rencontré un cœur humain dans un ſéjour barbare, elle remercioit ſon libérateur & le ciel ; elle pleuroit ſon pere, & le pleuroit dans mes bras, & je partageois ſa douleur, & ces larmes qui mouilloient ſon ſein faiſoient couler les miennes. Sa douleur profonde me donnoit un témoignage ſatisfaiſant de la ſenſibilité de ſon cœur ; je ne cherchois pas à la conſoler, elle étoit ſi belle dans l'affliction ! Je m'attendriſſois avec elle, & nos mutuelles confidences reſſerrerent le lien qui unit les infortunés.



CHAPITRE XX.

Suite du précédent.

JE ne fus pas long-tems ſans m'avouer à moi-même que j'aimois paſſionnément Émilie. (c'eſt le nom de ma jeune Portugaiſe) Je n'étois plus ſi ignorant ſur le chapitre de mes inclinations ſecrettes, Zaka m'avoit appris à les démêler & à les connoître. Étonné de reſſentir pour Émilie ce que j'avois ſenti pour Zaka, j'avois une certaine honte de me livrer à mon nouveau penchant. J'offenſois Zaka, je le ſavois. Je voulois réſiſter à mon amour, le juger & le rejetter, s'il faiſoit quelque tort

à ma premiere Amante. Ah! mon cœur auroit toujours eu raiſon quand même mon eſprit lui auroit repréſenté l'injuſtice de ſa conduite! vous jugez bien que la ſentence de mon cœur devint favorable à mon amour. C'eſt ainſi qu'un ſexe trop enchanteur nous enchaîne malgré nous, c'eſt ainſi qu'il va réveiller au fond de notre ame l'étincelle cachée qui peut former un embrâſement. Il porte un fond inépuiſable de tendreſſe & d'attraits, afin de ſuppléer à ce qui nous manque, & ſa beauté colore l'oubli de nos devoirs. Ma tendreſſe pour Émilie pourroit-elle offenſer Zaka? non, Zaka n'en ſera ni moins chere, ni moins belle à mes yeux; je l'aimerai

toujours, & Zaka elle-même, qui m'aime tant, toléreroit, ſans doute, mon amour, car c'eſt le ſeul moyen pour que je ne me livre pas au déſeſpoir. Pourquoi mes plaiſirs feroient-ils quelque peine à Zaka, lorſque je gémirois ſans conſolation ? quel bien lui en reviendroit-il ? Si je retrouve ma chere Zaka, elle n'aura rien perdu, elle aura toujours les mêmes droits & le premier rang dans mon cœur. Qu'eſt-ce que l'amour ? rien autre choſe qu'une amitié extrême ; & parce qu'on aimeroit à la fois deux amis, faudroit-il pour cela que l'un des deux s'aviſât de devenir jaloux ou tyran ? En un mot, mon cœur corrompu trouva dequoi ſe juſti-

fier d'une infidélité, & la Nature ne me faisoit point appercevoir ce crime, tant l'inconstance est naturelle au cœur de l'homme. Je ne cherchai plus qu'à satisfaire mes desirs ; mon projet échoua. Émilie me fut sévere, & sa conquête devint fort difficile à l'impéritie d'un pauvre Sauvage.

Je rencontrai des rigueurs auxquelles je ne m'attendois sûrement pas. Dès que Zaka m'avoit aimé, Zaka s'étoit rendue. Ne riez point, cher Chevalier, & ne vous moquez point de l'Amant d'Émilie, ou de son peu d'adresse ; il ignoroit cet art séducteur qui épargne à la beauté l'aveu de sa défaite, & il n'entendoit rien à cette finesse & à tous ces beaux

détours que les femmes d'Europe mettent en uſage pour en revenir enſuite tout bonnement à la Nature, comme la plus groſſiere Negreſſe. J'avois, cependant, l'eſprit de voir que je n'étois pas indifférent à Émilie, & ſi je ne ſavois pas en profiter, c'eſt qu'elle étoit auſſi trop ſavante pour moi. Elle m'étoit attachée, ſoit par reconnoiſſance, ſoit à cauſe de mon caractere, ou en faveur de pluſieurs pierres précieuſes que j'avois conſervées. Je crus être aimé, car je l'aimois beaucoup. Émilie exigeoit plus de ſoins & de ſacrifices que Zaka, qui ne demandoit qu'amour pour amour. Les refus d'Émilie, qu'elle ménageoit adroitement, me chagri-

noient, mais ne ſervoient qu'à m'enflammer davantage. Si je voulois la poſſéder, il falloit la conduire à une colonie Portugaiſe, embraſſer ſa religion, & l'épouſer : telles étoient ſes conventions.

Je ne ſavois ce que vouloit dire ce mot *épouſer* ; je m'apprêtai à exécuter ce qu'elle vouloit de moi. Mon eſprit murmuroit, mais mon cœur étoit plus docile que mon eſprit. Émilie exigeoit, ſur-tout, que je me rendiſſe Chrétien; j'avois avec elle des converſations très-ſérieuſes ſur la religion. Elle avoit bien plus de juſteſſe dans le raiſonnement, & un génie bien plus élevé que celui de Lodevon; elle poſſédoit, ſur-tout, une élo-

quence inſinuante & victorieuſe, qui adouciſſoit ce qu'il y avoit de terrible en de certains points. J'admirois ſa facilité, ſes graces, les reſſources de ſon eſprit ; & ſa religion expliquée par une ſi belle bouche, me ſembloit moins ridicule. Mes doutes diſparoiſſoient chaque jour ; c'étoit Émilie qui les combattoit. Ma nouvelle croyance fut l'ouvrage du ſentiment ; j'étois donc bien converti. Je crus tout ce qu'Émilie croyoit ; elle m'apprit que le mariage étoit parmi les Chrétiens un nœud ſacré & indiſſoluble que la mort ſeule pouvoit rompre. Perſuadé que j'aimerois toujours Émilie, je fis le ſerment de l'aimer toujours, de l'épouſer & de chérir ſa loi.

Notre paſſage aux colonies Portugaiſes étoit bien moins difficile que je ne l'avois cru d'abord. Les Gengis commercent avec leurs voiſins les Talibotos, qui ſont avec les Portugais en très-étroite alliance. Nous pouvions eſpérer au moyen de la protection des Gengis, d'être bien reçus de ce peuple, qui pouvoit nous donner tous les ſecours néceſſaires pour l'accompliſſement de notre voyage. J'expoſai mon projet aux Gengis; ils me plaignirent tous de la folie où j'étois de vouloir demeurer parmi les Européens, au lieu de vivre chez eux, & d'aller chercher bien loin le bonheur qui n'étoit fait que pour leur pays. Ils m'abandonnerent à ma volonté,

lorſqu'ils virent que rien n'étoit capable de me faire changer de réſolution. Leur bonté alla juſques à m'honorer de petits préſens, & ils me donnerent un guide pour m'accompagner chez les Talibotos. Ils m'aimoient, parce que je ne les avois jamais contredits dans leurs idées, leurs opinions, leur culte, & leur façon de vivre. Bon, ſimple, confiant, exempt de fiel & d'orgueil, la Nature me donnoit ce charme qui n'appartient qu'à elle, & qui ſe fait ſentir à ceux mêmes qui s'écartent le plus de ſes traits primitifs.

CHAPITRE XXI.

Zizdem connoît le Pere Joseph.

PAR quels transports Émilie marqua sa joie dès qu'elle se vit hors de ce peuple, dont le nom seul la faisoit frissonner d'horreur! nous marchâmes dix-sept jours au milieu des plus grandes fatigues, & nous arrivâmes chez les Talibotos. Nous en fûmes bien reçus, graces à notre conducteur qui leur parla avantageusement de nous. Je trouvai les Talibotos plus polis, plus souples, plus civilisés que les Gengis; mais en héritant de nouvelles lumieres, ils avoient lié connoissance avec la ruse, la per-

fidie, le menſonge ; & quoiqu'ils ne mangeâſſent point d'hommes, ils étoient bien moins déſintéreſſés que des anthropophages.

Nous attendîmes long-tems avec impatience l'occaſion de pouvoir parvenir aux colonies Portugaiſes : il nous falloit un nouveau guide ; & ſans un événement particulier, nous ſerions demeurés un tems infini chez ce peuple, où je vivois à regret. Émilie découvrit parmi les Talibotos un * * * qui y faiſoit ſon métier, nommé le Pere Joſeph. Elle me l'amena avec une eſpece de triomphe ; elle avoit déjà eu ſoin de l'inſtruire que j'étois tout diſpoſé à me rendre Chrétien. Le bon Pere commença par m'embraſſer,

braſſer, loua mon zele, & me félicita de m'être uni en intention à ſon Égliſe ; puis, il ſe mit à travailler avec beaucoup d'ardeur à ma converſion. Elle ne lui fut pas difficile ; je n'aſpirois qu'à poſſéder Émilie, & je cherchois le moyen de précipiter l'inſtant de mon bonheur. Malgré mon vif deſir, je remarquai que le bon Pere répondoit moins bien à mes objections qu'Émilie, & même que Lodevon, parce qu'il avoit moins d'eſprit qu'eux. La néceſſité de ſoumettre toujours la raiſon à la foi étoit ſon refrein, & l'ancre très-ſûre où s'appuyoit ſon ignorance. Il m'affligea pendant deux ſemaines d'une multitude de cérémonies qu'il m'étoit impoſſible de

pratiquer à la lettre ; à la fin, il me rendit un parfait membre de l'Église, & me promit que Dieu pourroit me pardonner mon ignorance paſſée. Ma profeſſion de foi & ma nouvelle alliance ſe firent le même jour avec beaucoup de pompe, quoique dans une eſpece d'antre, & quelques Chrétiens du pays firent des réjouiſſances comme s'ils euſſent appris une nouvelle des plus importantes. J'étois cependant le plus ignorant, &, peut-être, le plus coupable des hommes ; mais les tranſports de mon amour ne me laiſſoient pas réfléchir ſur tout ce qui lui étoit étranger ; car, cher Chevalier, notre jugement devient bien foible dès que quelque paſſion nous domine.

Le Pere Joſeph triomphoit de m'avoir amené au giron de l'Égliſe ; il ne me quittoit plus, & mangeoit continuellement chez moi. Dans nos converſations, je nommai plusieurs fois Azeb & Zaka. Le Pere Joſeph me dit qu'il y avoit beaucoup de reſſemblance entre mes aventures & celles d'une jeune Sauvage qui étoit à St. Salvator, où lui-même avoit commencé à l'inſtruire dans la religion Chrétienne & Catholique. L'image de Zaka étoit trop profondément gravée dans mon ame pour que je ne ſaiſiſſe pas avec tranſport cette premiere lueur. Je m'informai dans le plus petit détail des choſes qui pouvoient m'éclaircir. Le bon Pere me fit un

portrait abſolument reſſemblant à Zaka ; lorſque je l'entendis, je m'écriai : juſte ciel ! je ne me trompe point, c'eſt Zaka, c'eſt ma ſœur; elle vit! je la reverrai, & je pourrai encore redevenir heureux entre ſes bras.

Mes tranſports ſurprirent le bon Pere: je lui parlois d'une ſœur adorée que je croyois perdue, & je mettois dans mes diſcours toute la chaleur d'un Amant. Il n'oſa hazarder ſa penſée, & me dit qu'elle étoit à St. Salvator, & que les chagrins dont elle paroiſſoit accablée l'avoient conduite dans un Couvent pour y paſſer le reſte de ſes jours. Le reſte de ſes jours! repliquai-je avec une eſpece de fureur mêlée d'attendriſſement; non, elle vivra avec moi; je reſ-

ſens ſes peines, c'eſt à moi de les effacer. O ma fille, où es-tu ? ma chere fille, ſe peut-il... Dieux ! mais je la reverrai, je lui offrirai ſon cher Zidzem qu'elle croit mort; Zaka ! il vit, il vit pour t'aimer; pardonne-lui ſon crime; l'invincible déſeſpoir a armé ſon bras dans un déſert... J'ai verſé ton ſang & le mien, punis-moi... & je tombai épuiſé de douleur, de regret & d'amour.

Le Pere Joſeph devint plus rêveur. Je dis à Émilie que je préférois le ſéjour de St. Salvator à tout autre, parce que ma ſœur y étoit. Mes diſcours avoient été une énigme pour elle : cette premiere chaleur paſſée, une juſte honte vint diminuer ma joie; pou-

vois-je aborder Zaka ſans rougir ? J'avois été bien moins généreux qu'elle ; elle m'avoit autrefois ſacrifié l'amour qu'elle avoit pour Lodevon, & moi, je lui donnois une rivale ; & je venois accompagné d'elle me préſenter à ſes yeux. Je voulois me faire illuſion en ſongeant à l'excès de ſa tendreſſe, à ſa généroſité héroïque ; mais cette même image me condamnoit & excitoit mes juſtes remords. Je me diſois pour me flatter, Zaka qui conſerve & conſervera toujours la premiere place dans mon cœur, me pardonnera une foibleſſe trop naturelle à un homme accoutumé aux voluptueuſes careſſes de l'amour. Ah ! ſi elle en conçoit quelque jalouſie, Émilie ſera la victime de notre réconci-

liation : la promesse que j'ai faite à Zaka est plus ancienne ; ce sont mes premiers nœuds & les seuls qui me lient ; ils sont d'accord avec mon cœur, ils sont donc les plus sacrés : ainsi je m'abusois volontairement pour mieux me tromper moi-même.

CHAPITRE XXII.

Zidzem retrouve Zaka.

JE ne fus occupé pendant tout le voyage que du moment où je reverrois ma chere Zaka. Le Pere Joseph étoit avec nous ; sa Mission étoit faite, & il résolut de nous accompagner jusques à St. Salvator. Nous voyageâmes avec une partie des Sauvages qui

alloient échanger des marchandiſes. Pluſieurs Portugais commerçans vinrent pareillement à notre rencontre. Les échanges furent faits en peu de jours ; chacun de ſon côté cherchoit à tromper l'autre, mais les Sauvages n'étoient pas ſi habiles que leurs maîtres. Je vendis ce que j'avois reçu en préſent des bons Gengis, ainſi que toutes mes pierreries. Les Portugais furent aſſez équitables pour me donner le tiers de ce que valoient mes diamans, & ils m'aſſurerent d'ailleurs de la façon du monde la plus civile, qu'ils m'en auroient à peine donné la dixiéme partie ſi je n'euſſe été Catholique & l'époux d'Emilie. Je les remerciai, & je continuai ma route avec ces hommes

plus polis que conſciencieux. La route que nous prîmes pour arriver à St. Salvator étoit la plus périlleuſe, mais la plus prompte. J'aurois franchi les obſtacles les plus difficiles pour le plus léger eſpoir de revoir ma chere Zaka.

Je ne vous parlerai point de mon étonnement à mon arrivée parmi les Européens ; je tais la foule de penſées qui vinrent m'aſſaillir : ce tableau ſeroit trop long. Je paſſe auſſi ſous ſilence combien de fois dupé on inſulta encore à ma ſimplicité. Je ne vous expoſerai point le flux & le reflux de mes idées avant que je fuſſe parvenu à connoître leurs vices & leurs vertus, & à ſavoir apprécier le vrai caractere de leur eſprit. Il

m'eût été impoſſible ſans le ſe-cours d'Émilie de vivre plus long-tems avec eux. Nous ne tardâmes point à arriver à St. Salvator, où étoit cet objet adoré, dont j'at-tendois & le charme & la félicité de ma vie. Aurois-je pû prévoir le coup de foudre qui devoit m'écraſer ! ô incertaine joie des hommes ! comment peut-on s'a-bandonner un inſtant à toi !

Il me fallut pendant les pre-miers jours endurer une foule de curieux qui cherchoient à me voir, & me faiſoient cent queſ-tions ridicules. Après m'avoir beaucoup laſſé, enfin on ſe laſſa de moi, & on m'oublia ; il eſt vrai qu'auparavant on eut grand ſoin de me tourner en dériſion, ce qui eſt la raiſon ſuprême par-

mi plusieurs peuples d'Europe. Le Pere Joseph fit des perquisitions touchant Zaka ; elles ne furent pas infructueuses : elle demeuroit dans le même Cloître qu'elle avoit choisi pour asyle. J'y volai plein d'une extrême impatience, agité à la fois de terreur, de plaisir, & dans je ne sais quelle crainte confuse que mon bonheur ne répondit pas à mes espérances. Je demandai à parler à *Mariamne ;* c'étoit le nom qu'elle avoit en embrassant la religion Chrétienne. Avec quelle violence mon cœur palpitoit ! à peine je respirois. Elle parut ; je la reconnus malgré ses habits lugubres, & ce voile triste qui ceignoit son front, & cette

douleur profonde qui, en flétriſſant ſes traits, n'avoit pû altérer le caractere de ſa beauté unique. Je jettai un cri ; je me précipitai en déſordre ſur la grille qui me ſéparoit d'elle. L'infortunée Zaka recule un pas en arriere, me fixe, a peine à me reconnoître ſous l'habit d'un Européen. Je l'appelle par ſon nom ; au ſon de ma voix ſon cœur eſt ému, ſa langue ſe refuſe à l'expreſſion ; elle me tend les bras, ſes bras que je ne pouvois ſaiſir.... Mais quelle funeſte reconnoiſſance ! tout-à-coup elle pâlit, tombe ſur un ſiége, & ſon œil s'éteint ſur moi. La perſonne voilée qui l'accompagne lui donne des ſecours ; elle revient à elle ; mais Dieux ! c'eſt pour me charger des

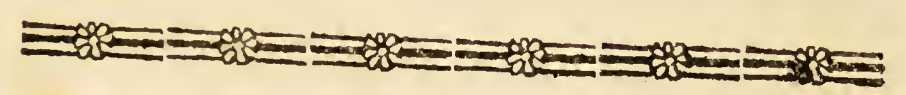
plus cruels reproches ! c'eſt pour m'appeller le fatal ennemi de ſon repos & de ſa félicité ! c'eſt pour m'ordonner de fuir ſa préſence ! O ſurpriſe ! ô moment qui faillit à m'arracher la vie ! quoi ! cette même Zaka, dont j'attendois les tranſports les plus tendres & les plus vives careſſes, accuſe Zidzem, & l'accable de noms odieux, à moitié étouffés dans les ſanglots & les larmes ! Dans ma fureur impétueuſe, je veux entrer dans la chambre où eſt Zaka, pour la relever dans mes bras, l'interroger ſur la cauſe de ſa douleur, mourir à ſes pieds, ou l'appaiſer ; on me refuſe. Je tente de briſer ces grilles funeſtes, on me repouſſe ; on me repréſente la coutume inviolable de

ce lieu ſaint. Je maudis cette folle coutume qui enferme des cœurs innocens & vertueux, comme s'ils étoient coupables & méchans. Je me plains, j'éclate à mon tour en reproches; je dis tout ce que l'amour au déſeſpoir peut dire de plus violent & de plus tendre; Zaka ne me répond point. Je la conjure de n'être pas inſenſible, de ſe ſouvenir des nœuds qui nous avoient unis.... A ces mots, elle jette un cri d'horreur, détourne la tête, fuit comme ſi elle fuyoit un monſtre, & me laiſſe ſeul en proie à ma douleur & à ma ſurpriſe plus vive encore.

On fut obligé de m'arracher de ce fatal endroit; un ſombre déſeſpoir me rendoit farouche. Je me dis que je méritois mon

malheur, parce que j'étois coupable d'infidélité. Mon alliance avec Émilie avoit dû porter l'indignation dans l'ame ſenſible de Zaka ; & ſon cœur étoit trop délicat pour ſouffrir le moindre partage : voilà ce que je croyois la vraie cauſe de ſes larmes. Sa colere eſt juſte, me diſois-je ; ah ! courons eſſuyer ces pleurs de l'amour ; répandons plutôt mon ſang pour fléchir Zaka. Malheureux que je ſuis ! j'ai pû l'offenſer ! que la réparation ſoit égale au crime. C'eſt à moi de lui tout ſacrifier ; rendons-lui ce cœur auſſi fidele, auſſi pur qu'elle le poſſédoit dans les heureux vallons des montagnes de Xarico, lieux témoins de mon bonheur, & préſentement objets des regrets

les plus vifs qu'un cœur puiſſe former.



CHAPITRE XXIII.

Fureurs de Zidzem.

JE revins près d'Émilie, mais plein d'un trouble que je ne pouvois diſſimuler. Émilie fut allarmée ; mes yeux égarés fuyoient les ſiens, & ſi je la regardois, ce regard annonçoit la fureur. Au ſilence effrayant que je gardois, ſe joignoient les exclamations ſourdes du bon Pere Joſeph, qui ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe. Il preſſentoit une ſcène terrible, & il vouloit l'éloigner. Émilie s'avança vers moi tandis que je me promenois à grands pas, & me demanda d'une voix trem-

blante la cauſe de mon égarement. Ah ! Zaka m'abhorre, répondis-je ; je lui ai été infidele, devoit-elle avoir une rivale!... laiſſez-moi ; c'eſt vous qui faites mon malheur... Périſſe le jour où je vous ai vûe... Émilie étoit tombée ſur un ſiége, & verſoit des larmes. Je repris la parole, & je lui dis dans l'aliénation de mon eſprit : il ne s'agit pas de pleurer, Madame, il faut nous ſéparer ; des nœuds plus anciens détruiſent le nœud fatal que nous avons formés. Le ſang & l'amour m'ont uni dès l'enfance à Zaka ; elle a des droits ſur mon cœur, & c'eſt elle qu'il avoue pour épouſe... Je déteſte l'inſtant où votre beauté alluma mes deſirs. Zaka pleure, pourquoi vous ai-je con-

nue ; ſi je ne vous euſſe pas ſauvée de la mort qui vous menaçoit, vous ne cauſeriez pas aujourd'hui le ſupplice de mes jours... Vous ne concevez pas, digne Chevalier, que j'aie pû tenir des diſcours auſſi atroces ; je les retrace ici pour m'humilier, & pour vous faire voir à quel point les paſſions aviliſſent & égarent l'homme. Un tigre bleſſé, exhalant une rage impuiſſante, eſt une foible image de la tempête qui ſoulevoit mon ame ; je m'abuſois à croire qu'Émilie étoit le vrai flambeau de diſcorde allumé entre Zaka & moi.

Qu'on ſe figure l'étonnement dans lequel la jetta ma violence ; moi, qui juſques alors avois été doux & modéré dans tous mes pro-

cédés. Elle étoit demeurée immobile ; la jalousie avoit serré son cœur & lié sa langue ; elle étouffoit de douleur : elle fit un effort sur elle-même, & vint vers moi l'œil en feu & le geste indigné. Comment, malheureux ! toi le frere & l'époux de Zaka, & pour comble d'horreur l'époux d'Émilie ! Ciel ! coupable d'un inceste, tu es venu me séduire, & tu m'as trompée ! Ah ! qui peut aujourd'hui expier ton crime, & réparer mon infortune ? Oui, lui dis-je, outré de fureur & de rage, ma sœur est mon épouse ; je l'aime, elle sera toujours à moi, malgré toi, ta religion, ton Dieu, & les vils tyrans qui l'enchaînent. Je briserai ses fers ; je retournerai sur ces bords où repose la cendre d'un pere dont je reconnois trop

tard les ſages avis ; je vivrai heureux avec elle ſous les loix de la ſimple Nature ; fuis, te dis je, tu ne m'es plus de rien, & périſſe encore une fois le jour où je t'ai vûe.

Accablé de ce violent déſordre, je me trouvai mal ; le Pere Joſeph me parloit en vain de la foi inviolable jurée à Émilie, des vengeances du ciel qui réprouvoit mon union avec Zaka comme un crime abominable, je ne l'écoutois plus. Emilie pleuroit ; mais ſes larmes étoient plutôt de jalouſie & d'orgueil que de tendreſſe. J'errois en furieux, & je ne ſentois pas ma fureur. Je me débarraſſai des bras qui me retenoient, & je volai au Cloître pour faire ſerment à Zaka qu'elle n'auroit plus de rivale, & que j'étois diſpoſé à tout faire pour

elle. Hélas! on me dit de ſa part qu'elle avoit pris la réſolution de ne plus paroître devant moi & devant qui que ce ſoit. Je traitai ces diſcours de fables, je m'emportai, je menaçai; je tournois autour des lieux qui la renfermoient, pouſſant des cris douloureux, afin qu'ils parvinſſent, du moins, à ſon oreille. Zaka pour faire ceſſer ces pourſuites ſcandaleuſes, ou par un reſte de pitié, m'écrivit la lettre ſuivante.

Lettre de Mariamne à Zidzem.

Pourquoi, ô Zidzem! ta préſence profane-t-elle cette ſainte ſolitude, que la religion & le repentir habitent! mon devoir, mes ſermens, tout m'oblige à t'oublier. Pourquoi tes gémiſſemens vien-

nent-ils redoubler l'horreur qui me consume, & rouvrir une blessure que le tems & mes remords doivent fermer? Eh! n'ai-je point assez du fardeau de mon crime & des menaces du ciel. Zidzem! ce que tu nommois un amour innocent est un amour horrible & détesté, que la Nature réprouve & que la bouche de tous les hommes condamne. La rougeur couvre mon front; la honte est mon éternel partage. O malheureux frere! les liens du sang sont trop étroits pour former d'autres nœuds, & l'amitié sainte & pure exclut l'amour criminel. Il est un Juge suprême, & sa loi me défend de nourrir une flamme coupable. Sa justice est inexorable & terrible; je tremble pour toi, frere infortu-

né : ouvre les yeux, le monde entier t'accuſe ; dans les ténebres de notre ignorance rien ne nous diſtinguoit de la brute… Je prends la plume pour toucher ton cœur, puiſſe-t-il m'imiter dans ſon repentir ; peut-être en te peignant mes larmes, je te laiſſe voir malgré moi une partie du trop cher penchant que je veux dompter. Je frémis de l'énormité de mon crime, & ton image cruelle me pourſuit. O ! évite-moi de tomber dans les gouffres enflammés où l'Éternel punit pendant l'éternité. Sois généreux, compatiſſant ; ayes pitié de mes maux, de mes combats, ils ſont affreux ; tranquilliſe cette ame que tu déchires : eſt-ce à toi d'y régner lorſque Dieu me la demande ſans réſerve ! Si je te ſuis

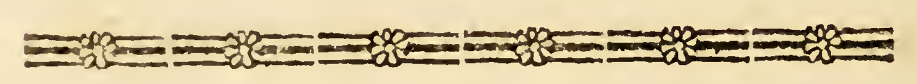
chere, ne me vois plus... Mot cruel! mais, hélas! il faut que tu m'oublies, & que tu me donnes le bonheur de t'oublier. Je ſuis dans un aſyle ſacré où nous levons des mains pures vers le ciel; ne trouble point ce culte qu'une foible créature doit à ſon Créateur. Ce peu de jours que j'ai à vivre, & que le chagrin & la douleur minent à pas lents, vont s'écouler dans les auſtérités & les larmes de la pénitence; & pendant ce tems, mes prieres monteront au trône de l'Éternel pour obtenir ta grace & la mienne. Adieu, mon frere, c'eſt le ſeul nom qu'il me ſoit permis de te donner. Je ſuis en préſence de la juſtice Divine, je vais lui offrir nuit & jour mes pleurs; mes pleurs

la

la désarmeront en ta faveur, & elle laissera tomber sa vengeance sur moi seule, comme sur la plus criminelle dans l'excès de son amour.

O quels divers mouvemens m'agiterent à la lecture de cette lettre ! ils furent à la fois tristes, douloureux & consolans. Zaka m'aimoit encore, elle ne me fuyoit point pour punir mon infidélité, mais par pure obéissance aux principes de la religion qu'elle avoit adoptée. Ma fureur se calma, & je m'écriai : Dieu jaloux, tu me l'enleves ! qu'elle ne se montre donc plus à mes yeux ; si je la voyois, si elle m'écoutoit, tout mortel que je suis, je te serois un rival qui, peut-être, l'emporteroit sur toi ! Ah ! Zaka ! aveugle Zaka ! com-

ment peux-tu nommer crime ce que l'innocence de ton cœur a nommé vertu !



CHAPITRE XXIV.

Suite du précédent.

J'INTERROGEOIS mon cœur pour ſavoir s'il étoit véritablement coupable d'aimer Zaka avec tendreſſe, & je ne pouvois comprendre ce qui pouvoit rendre cet amour criminel. Eſt-il donc deux manieres d'aimer ? La religion élevoit ſa voix foudroyante, mais pouvoit-elle condamner l'intime union de deux ames qui, ſéparées l'une de l'autre, ne vouloient qu'aimer? Je n'apperçus dans les livres de cette même religion ſi redoutable que des exemples qui me juſti-

ſioient. Les loix naturelles avoient été néceſſairement ſuivies par les premiers adorateurs du vrai Dieu; ſans cela, comment l'univers ſe ſeroit-il peuplé, & comment alors nos ayeux auroient-ils pû ſe garantir du crime dont on m'accuſoit ? ou ils étoient auſſi puniſſables que moi, ou j'étois auſſi innocent qu'eux. Je m'étois trouvé dans une ignorance invincible, & notre famille avoit repréſenté l'enfance du monde. J'aſſemblai tous ces témoignages pour appaiſer les remords de Zaka; elle refuſa avec fermeté de recevoir aucune de mes lettres. Mes prieres furent inutiles; ſon cœur même, le plus dangereux ennemi que j'employois contre elle, agit vainement. La

religion des Chrétiens, la ſeule qui ſoit capable de nous faire immoler des intérêts ſi chers, lui fit remporter la plus difficile victoire. Elle prit peu de tems après le voile, pour me ravir le reſte de mon eſpérance. Elle prononça ſes vœux avec une fermeté douce, & un courage ſans faſte & ſans efforts. J'étois préſent ; alors je me ſentis élevé au-deſſus de moi-même par l'exemple de ſon héroïſme. Que je me jugeai petit près d'elle ! Mon cœur ne fut jamais auſſi grand, auſſi noble, auſſi courageux que le ſien. Ne pouvant plus être à moi, elle avoit renoncé à tout ; trop foible pour l'imiter, je regrettois la perte de mon bonheur. Zaka ne s'étoit point répandue en plaintes vaines, elle avoit embraſſé le

parti qui la déroboit à un monde qui lui étoit devenu odieux ſans moi.

Pendant que je me livrois à toute l'amertume de mon chagrin, Émilie avoit porté par-tout ſes cris, ſes larmes, & l'éloquence de ſes charmes & de ſa douleur. L'Évêque de St. Salvator me fit venir. Je parus devant Monſeigneur. Il étoit aſſis gravement lorſque j'entrai ; ſa tête relevée paroiſſoit immobile, ſes yeux étoient remplis d'un ſaint courroux... Approchez, me dit-il, & il parut frémir lorſque je l'abordai. J'ai entendu parler d'un inceſte commis avec votre ſœur ; on dit de plus que vous avez voulu entrer de force dans le Couvent, ſavez-

vous que vous mériteriez, ſelon les loix, d'être brûlé vif; mais l'Égliſe, qui vous a reçu dans ſon ſein, enchaîne le bras de la juſtice. Reconnoiſſez Émilie comme votre épouſe légitime, aimez-la, & donnez une ſomme proportionnée au ſcandale que vous avez cauſé parmi les fideles, ſans quoi je ne vous regarderai que comme un enfant rebelle aux volontés de l'Égliſe. Cette ſinguliere bonté de l'Évêque m'auroit fait rire en toute autre occaſion. Il étoit inutile que je lui remontrâſſe que mon crime ayant été commis dans l'ignorance, la peine ne pouvoit rejaillir ſur moi; je pris le parti de ne pas attirer ſur ma tête les foudres réſervées aux raiſonnemens indiſcrets, je donnai la ſomme

qui devoit m'innocenter ; & comme on élevoit mon crime au-deſſus de tous les autres crimes, elle fut des plus fortes ; mais je ne me rendis point ſur le compte d'Émilie. Nous devions nous ſéparer. Ses reproches amers, ſes plaintes injurieuſes lui avoient fait tort dans mon eſprit ; elles nuiſent toujours à ſon ſexe, qui n'a point d'armes plus ſûres que celles de la patience & de la douceur. Ses clameurs partoient d'un fond d'orgueil plutôt que d'un excès d'amour. L'Amour eſt un enfant délicat que de doux ménagemens font vivre, & qu'un rien bleſſe ſouvent. Elle répandit dans la ville tant de bruit, que cette indécence acheva de me la rendre indifférente, & une

femme alors a moins à prétendre ſur notre cœur que ſi on la haïſſoit. C'eſt une lâcheté que de feindre l'amour. Une femme qui nous a dégagés de nos devoirs a perdu tous ſes droits. Émilie déclara bientôt qu'il ne lui étoit plus poſſible d'aimer un inceſtueux. A ſa requête notre mariage fut caſſé ; j'y conſentis, & par forme de dédommagement, il m'en coûta une partie de mes tréſors. J'abandonnai volontiers ce qu'on me demandoit, préférant le repos de mon cœur à la fortune. Je lui rendis après notre ſéparation l'eſtime que je devois à quelqu'une de ſes vertus. Je n'étois plus ſon époux ; j'en fus plus diſpoſé à être non ſon ami, (je ne profane point un nom auſſi ſaint) mais à lui rendre tous les

ſervices poſſibles. J'ai été coupable envers Émilie, je l'avoue; mais notre cœur ne dépend pas de nous; l'hymen, ſa pompe, ſes ſermens, ne peuvent lui donner des chaînes ou des loix; rien ne l'aſſervit, lorſqu'il ne chérit pas ſes liens. J'avois cru aimer Émilie; la poſſeſſion eſt le creuſet où l'amour paroît ce qu'il eſt. O mon ami! faut-il le dire, je n'y trouvai point ce charme qui nous rend une amante encore plus chere; la beauté m'avoit ſéduit, & je payai cher l'erreur de mes yeux. On peut goûter dans les bras de pluſieurs femmes les plaiſirs de l'amour; mais il n'en eſt qu'une, je crois, qui nous inſpire ce raviſſement de l'ame ſi ſupérieur aux plaiſirs des

ſens, qui n'eſt point eux, qui eſt indépendant d'eux, qui peut même ſe paſſer d'eux, & qu'on ne ne peut définir, ſoit qu'on le goûte, ſoit qu'on le rappelle, ſoit qu'on le regrette. Oui, cette volupté de l'ame toujours ſubſiſtante, qui vit en nous, qui n'en ſort point, qui s'enflamme de la préſence de l'objet aimé, qui fond délicieuſement deux cœurs qui volent l'un vers l'autre, ce charme profond qui nous éleve au-deſſus de la ſphere des mortels, Zaka ſeule me l'a fait éprouver; c'eſt avec elle ſeule que j'ai pû me dire heureux, parfaitement heureux; & ce ſouvenir eſt encore dans mon infortune ce que mon cœur peut goûter de plus délicieux.



CHAPITRE XXV.

POUVOIS-JE séjourner longtems dans une ville où j'avois reçu des coups aussi sensibles ? Zaka poussa trop loin la cruauté à mon départ ; elle refusa de me voir, rien ne put la toucher : j'obtins seulement quelques lignes que la religion avoit tracées. Elle me donna des enseignemens sur le fidele & malheureux Caboul que je cherchois de tout côté ; elle m'apprit qu'il étoit en esclavage chez les Portugais, & m'indiqua le lieu où je le trouverois. J'achetai ce serviteur fidele, je le repris comme un ancien ami qui avoit élevé mes premiers ans, résolu d'assurer

en paix la fin de ſa triſte carriere. O ! que j'eus de joie de le ſerrer encore une fois entre mes bras, de rendre hommage à ſes vertus, d'honorer ſa vieilleſſe & ſes cheveux blancs ! Sa vûe me rappelloit Azeb, & je le reſpectois comme mon pere. Il m'apprit par quels incidens Zaka fut conduite à St. Salvator. Le ſcélérat Lodevon avoit cherché à perſuader à Zaka que j'étois tombé dans le fleuve par accident, lorſque je tenois ma malheureuſe fille entre mes bras. L'hypocrite joignit ſes larmes aux ſiennes ; la malheureuſe Zaka n'en ſoupçonna pas moins l'affreuſe vérité, & bientôt la conduite du barbare la convainquit qu'elle étoit tombée au pouvoir d'un monſtre. Vingt fois Caboul dé-

fendit & ſauva l'honneur de Zaka, & la ſauva enſuite de ſon propre déſeſpoir. O mortel généreux ! que ne te dois-je pas ! Zaka conſentit à vivre, mais ce fut pour venger ma mort; ſa fermeté & ſa préſence d'eſprit firent échouer tous les infâmes projets de l'Anglois. Un vaiſſeau Portugais heureuſement rencontré, reçut à ſes cris l'infortunée Zaka; Lodevon la ſuivit dans le même vaiſſeau. Il eut l'inſolence de proteſter qu'elle lui appartenoit, & une nuit que cédant à l'excès de ſes maux elle étoit endormie, le barbare forcené d'amour & de rage pouſſa la violence au dernier comble. Zaka fut aſſez heureuſe pour oppoſer une défenſe égale à l'attaque; ſes larmes attendrirent le Capitaine

du vaiſſeau qui la protégea contre l'audacieux Lodevon ; mais ce même Capitaine ne pouſſa pas la générofité juſqu'au bout, il perſécuta à ſon tour cette Zaka trop malheureuſe par ſa beauté. Ses larmes ne ſecherent point ſur ſes joues : au premier port, Lodevon jaloux & furieux de s'être vu arracher ſa proie, combattit le Capitaine le piſtolet en main ; le Capitaine le bleſſa mortellement. Lodevon ſur le point d'expirer connut cet effroi des ſcélérats qui tremblent à l'inſtant qui va finir leur affreux repos, & qui boivent à longs traits toutes les horreurs du trépas. Déchiré par la crainte encore plus que par les remords, il avoua ſes forfaits, tourmenté par le déſeſpoir, & pleurant com-

me un lâche. D'après ſa confeſſion, il avoit d'abord voulu m'empoiſonner pour jouir de Zaka & de mes tréſors, & contre ſon attente Azeb avoit été la triſte victime de ſa fureur. Il avoua qu'il m'avoit précipité dans le fleuve avec ma fille, qu'il avoit cherché à m'aſſommer d'un coup d'aviron, & qu'il avoit attenté pluſieurs fois à l'honneur de Zaka. Il fit toutes les ſupplications uſitées des ames baſſement criminelles, & il mourut auſſi indignement qu'il avoit vécu. Le Capitaine du vaiſſeau, au défaut de ſa coupable paſſion, ſatisfit ſon infâme avarice ; il ravit à Zaka les tréſors immenſes que nous avions apportés. A peine lui laiſſa-t-il dequoi ſe retirer dans le Cloître de St. Salvator, où un conſeil

charitable la fit conduire. Seule, foible, n'ayant ni ſecours ni appui, elle ne put réclamer contre ce brigandage, occupée qu'elle étoit d'une perte plus douloureuſe : le Capitaine encore plus barbare vendit le fidele Caboul, & le vendit comme un eſclave.

Cher Chevalier, comme au récit de tant d'horreurs mon ſang ſe ſouleva, l'indignation me fit verſer des larmes. Que je mépriſai les Européens ! Que les peuples civiliſés me parurent monſtrueux ! Je crus qu'ils ne s'étoient raſſemblés en corps que pour unir & rafiner mutuellement leurs vices horribles. Les Gengis qui dévorent la chair humaine me parurent moins cruels que les Européens, ces brigands qui vous égorgent ſous une

apparence de bonté. Je trouvai un vaiſſeau qui faiſoit voile pour l'Angleterre, j'en profitai; pendant le trajet, j'eus lieu de pardonner aux hommes, j'en connus un qui fait l'honneur de l'humanité, c'eſt le vertueux Monſieur Dorlington, le plus honnête-homme de la terre, & dont l'ame douce, tendre, bienfaiſante, éclairée, a fait mon bonheur : il devint mon meilleur ami. Il reconnut en moi cette ſimplicité précieuſe de la Nature, que tant de revers n'avoient pû encore altérer; je lui plûs beaucoup. C'eſt à lui que je dois tout; il m'apprit à connoître cette religion ſainte que l'intérêt de mon amour m'avoit fait adopter. Sa morale pure & ſublime gagna mon cœur; ſes préceptes me parurent un ſoutien

aſſuré pour la foibleſſe humaine, & ſes promeſſes également conſolantes & élevées. Je l'aimai, cette religion auguſte, parce qu'il n'en eſt point qui rabaiſſe davantage l'homme orgueilleux, & qui mette plus d'égalité parmi les adorateurs du même Dieu. Elle nous montre à la fois toute notre dignité & notre foibleſſe; elle nous donne des lumieres lorſque notre raiſon ambitieuſe nous abandonne. Les avantages dont j'ai joui en Angleterre pendant mon ſéjour ſont ineſtimables, avantages que je reconnois lui devoir. O mort! devois-tu le frapper preſque entre mes bras! Ami, permets-moi de pleurer celui qui fut mon ami; je l'ai retrouvé en toi, & je ne ſuis pas encore conſolé!

Je commerçai pendant cinq ans, & la fortune me favorisa. L'amour de la patrie & de la retraite, le peu de goût que j'avois pour la façon de vivre des Européens me ramenerent en Amérique : j'ai choisi **** pour mon habitation. Ici, je vis avec des livres & ma pensée, préférant la bonhommie de Caboul, dont l'ame grossiere est droite, franche, sensible & vertueuse, aux entretiens ingénieux & flatteurs des autres hommes. Aussi détaché du monde que désabusé, je tâche de rentrer dans l'état de la bonne Nature, en conformant mes goûts à ses volontés, & en ne me permettant que des desirs simples & aisés à satisfaire. J'ai trop desiré, je ne desire plus rien. Cette flam-

me aꝏtive & dévorante a épuifé mon cœur ; il eft devenu inacceffible aux traits de l'amour ; il a été trop profondément bleffé pour l'être une feconde fois. Il a perdu fon reffort ; il n'eft plus depuis qu'il eft privé de Zaka. Le repos, l'indépendance, une légere méditation au pied d'un arbre, un foupir qui s'échappe vers le Cloître de St. Salvator, voilà ce qui compofe mon bonheur. Je regarde de loin les maux volontaires que s'attirent les hommes, les entraves qu'ils fe forgent, l'efclavage humiliant qu'ils chériffent ; & indigné de les voir renoncer aux droits facrés d'un être libre, je ne fais fi leur aveuglement, ou plutôt leur bêtife fur leurs vrais intérêts, ne les rend pas dignes en

effet de leurs malheurs. Je les aime & je les plains : je ſuis indigné de les voir aſſervis ſous un joug que rien ne pourra rompre ; je voudrois élever une voix aſſez forte pour épouvanter leurs tyrans ; & jettant enſuite un coup d'œil ſur des millions de Sauvages égarés dans les libres déſerts de la boule du Monde, je prie Dieu de diſſiper leur faux bonheur, & de les rendre plus éclairés, afin qu'ils ne ſoient pas plus long-tems coupables. Adieu, mon cher Chevalier.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre, *l'Homme Sauvage*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'Impreſſion. A Paris, le 17 Juillet 1766. LE BRET.





